
M


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

LES ŒUVRES

de

J.-B. P. Molière

LES ŒUVRES
de
J.-B. P. Molière

Accompagnées d'une Vie de Molière, de Variantes, d'un Commentaire et d'un Glossaire,

par

ANATOLE FRANCE

Tome Troisième



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M. DCCC. LXXX

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

PAR I. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour la premiere fois, le quinziéme Février 1665, ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal.

Par la Trouppe de MONSIEVR Frere Vnique du Roy.

PERSONNAGES.

DOM JUAN, Fils de Dom Loüis.
SGANARELLE, Valet de Dom Juan.
ELUIRE, Femme de Dom Juan.
GUSMAN, Escuyer d'Eluire.
DOM CARLOS, } Freres d'Eluire.
DOM ALONSE, }
DOM LOUIS, Pere de Dom Juan.
CHARLOTTE, } Paysanes.
MATHURINE, }
PIERROT, Paysan.
LA STATUE du Commandeur.
LA VIOLETTE, } Laquais de Dom Juan.
RAGOTIN, }
MONSIEUR DIMANCHE, Marchand.
LA RAMÉE, Spadassin.
UN PAUVRE.
SUITTE de Dom Juan.
SUITTE de Dom Carlos, & de Dom Alonse, Freres.
UN SPECTRE.

La Scene est en Sicile.



DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Sganarelle, Gusman.

SGANARELLE *tenant une Tabatiere.*

UOY que puisse dire Aristote, & toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au Tabac, c'est la passion des honnestes gens; & qui vit sans Tabac, n'est pas digne de vivre; non seulement il réjoüit, & purge les cerveaux humains; mais encore il instruit les ames à la vertu, & l'on apprend avec luy à devenir honneste homme. Ne voyez-vous pas bien dés qu'on en prend, de

quelle maniere obligeante on en uſe avec tout le monde, & comme on eſt ravy d'en donner, à droit, & à gauche, par tout où l'on ſe trouve? On n'attend pas meſme qu'on en demande, & l'on court au devant du ſoûhait des gens: tant il eſt vray, que le Tabac inſpire des ſentimens d'honneur, & de vertu, à tous ceux qui en prennent. Mais c'eſt aſſez de cette matiere, reprenons un peu noſtre diſcours. Si bien donc, cher Guſman, que Done Eluire ta Maiſtreſſe, ſurpriſe de noſtre départ, s'eſt miſe en Campagne aprés nous; & ſon cœur, que mon Maiſtre a ſçeu toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, ſans le venir chercher icy? veux-tu qu'entre nous, je te diſe ma penſée; j'ay peur qu'elle ne ſoit mal payée de ſon amour, que ſon voyage en cette Ville produiſe peu de fruit, & que vous euſſiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raiſon encore, dy moy, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inſpirer une peur d'un ſi mauvais augure? ton Maiſtre t'a-t-il ouvert ſon cœur là-deſſus, & t'a t'il dit qu'il euſt pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas, mais à veuë de païs, je connois à peu prés le train des choſes, & ſans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois preſque que l'affaire va-là. Je pourrois peut-eſtre me tromper, mais enfin, ſur de tels ſujets, l'experience m'a pû donner quelques lumieres.

GUSMAN.

Quoy, ce départ ſi peu préveu ſeroit une infidelité de D. Juan? il pourroit faire cette injure aux chaſtes feux de D. Eluire?

SGANARELLE.

Non, c'eſt qu'il eſt jeune encore, & qu'il n'a pas le courage.

GUSMAN.

Un homme de ſa qualité feroit une action ſi lâche ?

SGANARELLE.

Eh oüy ; ſa qualité ! la raiſon en eſt belle, & c'eſt par là qu'il s'empeſcheroit des choſes.

GUSMAN.

Mais les ſaints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Eh ! mon pauvre Guſman, mon amy, tu ne ſçais pas encore, croy moy, quel homme eſt D. Juan.

GUSMAN.

Je ne ſçay pas de vray quel homme il peut eſtre, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; & je ne comprends point, comme aprés tant d'amour, & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages preſſants, de vœux, de ſoûpirs, & de larmes ; tant de lettres paſſionnées, de proteſtations ardentes, & de ſermens reïterez ; tant de tranſports, enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroître, juſqu'à forcer dans ſa paſſion l'obſtacle ſacré d'un Convent, pour mettre D. Eluire en ſa puiſſance ; je ne comprends pas, dis-je, comme aprés tout cela il auroit le cœur de pouvoir manquer à ſa parole.

SGANARELLE.

Je n'ay pas grande peine à le comprendre moy, & ſi tu connoiſſois le pelerin, tu trouverois la choſe aſſez facile pour luy. Je ne dis pas qu'il ait changé de ſentimens pour D. Eluire, je n'en ay point de certi-

tude encore ; tu ſçais que par ſon ordre, je partis avant luy, & depuis ſon arrivée il ne m'a point entretenu, mais par precaution, je t'apprens (*inter nos*) que tu vois en D. Juan, mon Maiſtre, le plus grand ſcelerat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un Heretique, qui ne croit, ny Ciel, ny Enfer, ny loup garou, qui paſſe cette vie en veritable beſte-brute, un pourceau d'Epicure, un vray Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remonstrances chreſtiennes qu'on luy peut faire, & traite de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épouſé ta Maîtreſſe, croy qu'il auroit plus fait pour ſa paſſion, & qu'avec elle il auroit encore épouſé toy, ſon chien, & ſon chat. Un Mariage ne luy coûte rien à contracter, il ne ſe ſert point d'autres pieges pour attraper les belles, & c'eſt un épouſeur à toutes mains, Dame, Demoiſelle, Bourgeoiſe, Païſane, il ne trouve rien de trop chaud, ny de trop froid pour luy; & ſi je te diſois le nom de toutes celles qu'il a épouſées en divers lieux, ce ſeroit un chapitre à durer juſques au ſoir. Tu demeures ſurpris, & changes de couleur à ce diſcours; ce n'eſt-là qu'une ébauche du perſonnage, & pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau : ſuffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'eſtre au diable, que d'eſtre à luy, & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je ſouhaiterois qu'il fuſt déja je ne ſçay où, mais un grand Seigneur méchant homme eſt une terrible choſe; il faut que je luy ſois fidele en dépit que j'en aye, la crainte en moy fait l'office du zele, bride mes ſentimens, & me reduit d'applaudir bien ſouvent à ce que mon ame déteſte. Le

voila qui vient ſe promener dans ce Palais, ſeparons-nous; écoute, au moins, je t'ay fait cette confidence avec franchiſe, & cela m'eſt ſorty un peu bien viſte de la bouche; mais s'il faloit qu'il en vinſt quelque choſe à ſes oreilles, je dirois hautement que tu aurois menty.

SCENE II.

D. Juan, Sganarelle.

D. JUAN.

Quel homme te parloit-là, il a bien de l'air ce me ſemble du bon Guſman de D. Eluire?

SGANARELLE.

C'eſt quelque choſe auſſi à peu prés de cela.

D. JUAN.

Quoy, c'eſt luy?

SGANARELLE.

Luy-meſme.

D. JUAN.

Et depuis quand eſt-il en cette Ville?

SGANARELLE.

D'hier au ſoir.

D. JUAN.

Et quel ſujet l'ameine?

SGANARELLE.

Je croy que vous jugez aſſez ce qui le peut inquieter.

D. JUAN.

Noſtre départ, ſans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en eſt tout mortifié, & m'en demandoit le ſujet.

D. JUAN.

Et quelle réponſe as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle eſt ta penſée là-deſſus, que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moy, je croy ſans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en teſte.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oüy.

D. JUAN.

Ma foy, tu ne te trompes pas, & je dois t'avoüer qu'un autre objet a chaſſé Eluire de ma penſée.

SGANARELLE.

Eh, mon Dieu, je ſçay mon Dom Juan ſur le bout du doigt, & connois voſtre cœur pour le plus grand coureur du monde. il ſe plaiſt à ſe promener de liens en liens, & n'aime guere à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves tu pas, dy moy, que j'ay raiſon d'en uſer de la ſorte?

SGANARELLE.

Eh, Monſieur.

D. JUAN.

Quoy? parle.

SGANARELLE.

Aſſurement que vous avez raiſon, ſi vous le voulez, on ne peut pas aller là contre; mais ſi vous ne le vouliez pas, ce ſeroit peut-eſtre une autre affaire.

D. JUAN.

Et bien, je te donne la liberté de parler, & de me dire tes ſentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monſieur, je vous diray franchement que je n'approuve point voſtre methode, & que je trouve fort vilain d'aimer de tous coſtez comme vous faites.

D. JUAN.

Quoy? tu veux qu'on ſe lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour luy, & qu'on n'ait plus d'yeux pour perſonne? La belle choſe de vouloir ſe picquer d'un faux honneur d'eſtre fidelle, de s'enſevelir pour toûjours dans une paſſion, & d'eſtre mort dés ſa jeuneſſe, à toutes les autres beautez qui nous peuvent frapper les yeux : non, non, la conſtance n'eſt bonne que pour des ridicules, toutes les Belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'eſtre rencontrée la premiere, ne doit point dérober aux autres les juſtes pretentions qu'elles ont toutes ſur nos cœurs. Pour moy, la beauté me ravit par tout où je la trouve; & je cede facilement à cette douce violence, dont elle nous entraiſne; j'ay beau eſtre engagé, l'amour que j'ay pour une belle, n'engage point mon ame à faire injuſtice aux autres; je conſerve des yeux pour voir le merite de toutes, & rends à chacune les hommages, & les tributs où la nature nous oblige.

Quoy qu'il en en ſoit, je ne puis refuſer mon cœur à tout ce que je voy d'aimable, & dés qu'un beau viſage me le demande, ſi j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naiſſantes aprés tout, ont des charmes inexplicables, & tout le plaiſir de l'amour eſt dans le changement. On goûte une douceur extrême à reduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour, les petits progrés qu'on y fait; à combatre par des tranſports, par des larmes, & des ſoûpirs, l'innocente pudeur d'une ame, qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied, toutes les petites reſiſtances qu'elle nous oppoſe, à vaincre les ſcrupules, dont elle ſe fait un honneur, & la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en eſt maiſtre une fois, il n'y a plus rien à dire, ny rien à ſoûhaiter, tout le beau de la paſſion eſt finy, & nous nous endormons dans la tranquilité d'un tel amour, ſi quelque objet nouveau ne vient réveiller nos deſirs, & preſenter à noſtre cœur les charmes attrayants d'une conqueſte à faire. Enfin, il n'eſt rien de ſi doux, que de triompher de la reſiſtance d'une belle perſonne; & j'ay ſur ce ſujet l'ambition des Conquerants, qui volent perpetuellement de victoire en victoire, & ne peuvent ſe reſoudre à borner leurs ſouhaits. Il n'eſt rien qui puiſſe arreſter l'impetuoſité de mes deſirs, je me ſens un cœur à aymer toute la terre; & comme Alexandre, je ſouhaiterois qu'il y euſt d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conqueſtes amoureuſes.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous debitez; il ſemble que vous ayez appris cela par cœur, & vous parlez tout comme un Livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE.

Ma foy, j'ay à dire.... je ne sçay que dire; car vous tournez les choses d'une maniere, qu'il semble que vous avez raison, & cependant il est vray que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, & vos discours m'ont broüillé tout cela; laissez faire, une autre fois je mettray mes raisonnemens par écrit, pour disputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant oit peu scandalisé de la vie que vous menez?

D. JUAN.

Comment, quelle vie est-ce que je meine?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais par exemple de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites.

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agreable?

SGANARELLE.

Il est vray, je conçois que cela est fort agreable, & fort divertissant, & je m'en accommoderois assez moy, s'il n'y avoit point de mal, mais, Monsieur, se joüer ainsi d'un Mystere sacré, &...

D. JUAN.

Va, va, c'est, une affaire entre le Ciel & moy,

& nous la démeslerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma oy, Monsieur, j'ay toûjours oüy dire, que c'est une méchante raillerie, que de se railler du Ciel, & que les libertins ne font jamais une bonne fin.

D. JUAN.

Hola, maistre sot, vous sçavez que je vous ay dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde, vous sçavez ce que vous faites vous, & si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins, sans sçavoir pourquoy, qui font les esprits forts, parce qu'ils croyent que cela leur sied bien; & si j'avois un Maistre comme cela, je luy dirois fort nettement le regardant en face : osez-vous bien ainsi vous joüer au Ciel, & ne tremblez-vous point de vous mocquer comme vous faites des choses les plus saintes? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous estes, (je parle au Maistre que j'ay dit,) c'est bien à vous à vouloir vous mesler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes reverent. Pensez-vous que pour estre de qualité, pour avoir une perruque blonde, & bien frisée, des plumes à vostre chapeau, un habit bien doré, & des rubans couleur de feu, (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre;) pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, & qu'on n'ose vous dire vos veritez? Apprenez de moy qui suis vostre Valet, que le Ciel

punit toſt, ou tard les Impies, qu'une méchante vie ameine une méchante mort, & que...

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoy eſt-il queſtion?

D. JUAN.

Il eſt queſtion de te dire, qu'une beauté me tient au cœur, & qu'entraîné par ſes appas, je l'ay ſuivie juſqu'en cette Ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez vous rien, Monſieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuaſtes il y a ſix mois?

D. JUAN.

Et pourquoy craindre, ne l'ay-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de ſe plaindre.

D. JUAN.

J'ay eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oüy, mais cette grace n'éteint pas peut-eſtre le reſſentiment des Parents & des amis, &...

D. JUAN.

Ah! n'allons point ſonger au mal qui nous peut arriver, & ſongeons ſeulement à ce qui nous peut donner du plaiſir. La perſonne dont je te parle, eſt une jeune Fiancée, la plus agreable du monde, qui a eſté conduite icy par celuy-meſme qu'elle y vient épouſer;

& le hazard me fit voir ce couple d'Amans, trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ay veu deux perſonnes eſtre ſi contens l'un de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendreſſe viſible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalouſie. Oüy, je ne pus ſouffrir d'abord de les voir ſi bien enſemble, le dépit alluma mes deſirs, & je me figuray un plaiſir extrême, à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cét attachement, dont la délicateſſe de mon cœur ſe tenoit offenſée; mais juſques icy tous mes efforts ont eſté inutiles, & j'ay recours au dernier remede. Cet époux prétendu doit aujourd'huy regaler ſa Maiſtreſſe d'une promenade ſur mer, ſans t'en avoir rien dit, toutes choſes ſont preparées pour ſatisfaire mon amour, & j'ay une petite Barque, & des gens, avec quoy fort facilement je pretends enlever la Belle.

SGANARELLE.

Ha! Monſieur...

D. JUAN.

Hen?

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut, il n'eſt rien tel en ce monde, que de ſe contenter.

D. JUAN.

Prepare toy donc à venir avec moy, & prend ſoin toy-meſme d'apporter toutes mes armes, afin que...

Il apperçoit D. Elvire.

Ah! rencontre faſcheuſe, traiſtre, tu ne m'avois pas dit qu'elle eſtoit icy elle-meſme.

SGANARELLE.

Monſieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Eſt-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-cy, avec ſon équipage de campagne!

SCENE III.

D. Eluire, D. Juan, Sganarelle.

D. ELVIRE.

Me ferez-vous la grace, D. Juan, de vouloir bien me reconnoiſtre, & puis-je au moins eſperer que vous daigniez tourner le viſage de ce coſté?

D. JUAN.

Madame, je vous avouë que je ſuis ſurpris, & que je ne vous attendois pas icy.

D. ELVIRE.

Oüy, je voy bien que vous ne m'y attendiez pas, & vous eſtes ſurpris à la verité, mais tout autrement que je ne l'eſperois, & la maniere dont vous le paroiſſez, me perſuade pleinement ce que je refuſois de croire. J'admire ma ſimplicité, & la foibleſſe de mon cœur, à douter d'une trahiſon, que tant d'apparences me confirmoient. J'ay eſté aſſez bonne, je le confeſſe, ou plûtoſt aſſez ſotte, pour me vouloir tromper moy-meſme, & travailler à démentir mes yeux, & mon jugement. J'ay cherché des raiſons, pour excuſer à ma tendreſſe, le relaſchement d'amitié qu'elle

voyoit en vous; & je me ſuis forgé exprés cent ſujets legitimes d'un départ ſi precipité, pour vous juſtifier du crime, dont ma raiſon vous accuſoit. Mes juſtes ſoupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écoutois avec plaiſir mille chimeres ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, & le coup d'œil qui m'a reçeuë, m'apprend bien plus de choſes, que je ne voudrois en ſçavoir. Je feray bien aiſe pourtant d'oüir de voſtre bouche les raiſons de voſtre départ. Parlez, D. Juan, je vous prie; & voyons de quel air vous ſçaurez vous juſtifier.

D. JUAN.

Madame, voila Sganarelle, qui ſçait pourquoy je ſuis party.

SGANARELLE.

Moy, Monſieur, je n'en ſçay rien, s'il vous plaiſt.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ſes raiſons.

D. JUAN *faiſant ſigne d'approcher à Sganarelle.*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE.

Que voulez-vous que je diſe?

D. ELVIRE.

Approchez, puis qu'on le veut ainſi, & me dites un peu les cauſes d'un départ ſi prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE.

Je n'ay rien à répondre, vous vous mocquez de vostre Serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame...

D. ELVIRE.

Quoy?...

SGANARELLE *se retournant vers son Maistre.*

Monsieur...

D. JUAN *en le menaçant.*

Si...

SGANARELLE.

Madame, les Conquerants, Alexandre, & les autres Mondes sont cause de nostre départ; voila, Monsieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaist-il, D. Juan, nous éclaircir ces beaux mysteres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la verité...

D. ELVIRE.

Ah, que vous sçavez mal vous défendre pour un homme de Cour, & qui doit estre accoûtumé à ces sortes de choses! J'ay pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? que ne me jurez-vous que vous estes toûjours dans les mesmes sentimens pour moy, que vous m'aimez toûjours avec une ardeur sans égale,

& que rien n'eſt capable de vous détacher de moy que la mort! que ne me dites-vous que des affaires de la derniere conſequence vous ont obligé à partir ſans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez icy quelque temps, & que je n'ay qu'à m'en retourner d'où je viens, aſſurée que vous ſuivrez mes pas le plûtoſt qu'il vous ſera poſſible : qu'il eſt certain que vous brûlez de me rejoindre, & qu'éloigné de moy, vous ſouffrez ce que ſouffre un corps qui eſt ſeparé de ſon ame ! Voila comme il faut vous défendre, & non pas eſtre interdit comme vous eſtes.

D. JUAN.

Je vous avoüe, Madame, que je n'ay point le talent de diſſimuler, & que je porte un cœur ſincere. Je ne vous diray point que je ſuis toûjours dans les meſmes ſentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puis qu'enfin il eſt aſſuré que je ne ſuis party que pour vous fuir ; non point par les raiſons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conſcience, & pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puiſſe vivre ſans peché. Il m'eſt venu des ſcrupules, Madame, & j'ay ouvert les yeux de l'ame ſur ce que je faiſois. J'ay fait reflexion que pour vous épouſer, je vous ay dérobée à la cloſture d'un Couvent, que vous avez rompu des vœux, qui vous engageoient autre part, & que le Ciel eſt fort jaloux de ces ſortes de choſes. Le repentir m'a pris, & j'ay craint le couroux celeſte. J'ay cru que noſtre mariage n'eſtoit qu'un adultere déguiſé, qu'il nous attireroit quelque diſgrace d'enhaut, & qu'enfin je devois taſcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premieres chaiſnes. Voudriez-vous, Madame, vous oppoſer à une ſi ſainte

penſée, & que j'allaſſe, en vous retenant, me mettre le Ciel ſur les bras, que par...

D. ELVIRE.

Ah! ſcelerat, c'eſt maintenant que je te connois tout entier, & pour mon malheur, je te connois lors qu'il n'en eſt plus temps, & qu'une telle connoiſſance ne peut plus me ſervir qu'à me deſeſperer; mais ſçache que ton crime ne demeurera pas impuny; & que le meſme Ciel dont tu te jouës, me ſçaura vanger de ta perfidie.

D. JUAN.

Sganarelle, le Ciel!

SGANARELLE.

Vraiment oüy, nous nous moquons bien de cela nous autres.

D. JUAN.

Madame.

D. ELVIRE.

Il ſuffit, je n'en veux pas oüir davantage, & je m'accuſe meſme d'en avoir trop entendu. C'eſt une lâcheté que de ſe faire expliquer trop ſa honte; & ſur de tels ſujets, un noble cœur au premier mot doit prendre ſon party. N'attends pas que j'éclate icy en reproches & en injures, non, non, je n'ay point un couroux à exhaler en paroles vaines, & toute ſa chaleur ſe reſerve pour ſa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais, & ſi le Ciel n'a rien que tu puiſſes apprehender, apprehende du moins la colere d'une Femme offencée.

SGANARELLE.

Si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN *aprés une petite reflexion.*

Allons ſonger à l'execution de noſtre entrepriſe amoureuſe.

SGANARELLE *ſeul.*

Ah, quel abominable Maître me vois-je obligé de ſervir !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Charlote, Pierrot.

CHARLOTE.



NOSTRE-DINSE, Piarrot, tu t'es trouvé-là bien à point.

PIERROT.

Parquienne, il ne s'en eſt pas falu l'époiſſeur d'une éplinque, qu'il ne ſe ſayant nayez tous deux.

CHARLOTE.

C'eſt donc le coup de vent da matin qui les avoit ranvarſez dans la mar.

PIERROT.

Aga guien, Charlote, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela eſt venu : car, comme dit l'autre, je les ay le premier aviſez, aviſez le premier je les ay. Enfin donc, j'eſtions ſur le bord de la mar, moy & le gros Lucas, & je nous amuſions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jeſquions à la teſte : car comme tu ſçais bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moy par fouas je batifole itou. En batifolant donc, piſque batifoler y a, j'ay apparceu de tout loin queuque

chofe qui groüilloit dans gliau, & qui venoit comme envers nous par fecouffe. Je voyois cela fixiblement, & pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rien. Eh, Lucas, çay-je fait, je penfe que ula des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce ma til fait, t'as efté au trépaffement d'un chat, t'as la veuë trouble. Pa fanquienne, çay je fait, je n'ay point la veuë trouble, ce font des hommes. Point du tout, ce ma til fait, t'as la barluë. Veux tu gager, çay je fait, que je nay point la barluë, çay je fait, & que font deux hommes, çay je fait, qui nageant droit icy, çay je fait? Morquenne, ce ma til fait, je gage que non. O ça, çay je fait, veux tu gager dix fols que fi? Je le veux bian, ce ma til fait, & pour te montrer, ula argent fu jeu, ce ma til fait. Moy, je n'ay point efté ny fou, ny eftourdy, j'ay bravement bouté à tarre quatre pieces tapées, & cinq fols en doubles, jergniguenne auffi hardiment que fi j'avois avalé un varre de vin : car je fis hazardeux moy, & je vas à la debandade. Je fçavois bian ce que je faifois pourtant, queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putoft eü gagé que javon veu les deux hommes tout à plain qui nous faifiant figne de les aller querir, & moy de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, çay je dit, tu vois bian qu'ils nous appellont : allons vifte à leu fecours. Non, ce ma til dit, ils mont fait pardre. O donc tanquia, qua la par fin pour le faire court, je l'ay tant farmonné, que je nous fommes boutez dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirez de gliau, & pis je les avons menez cheux nous auprés du feu, & pis ils fe fant depoüillez tous nuds pour fe fecher, & pis il y en eft venu encor deux de la mefme bande qui fequiant

ſauvez tout ſeuls, & pis Maturine eſt arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux, ula juſtement, Charlote, comme tout ça s'eſt fait.

CHARLOTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'eſt bien pû mieux fait que les autres.

PIERROT.

Oüy, c'eſt le Maître, il faut que ce ſoit queuque gros gros Monſieur, car il a du dor à ſon habit tout de pis le haut juſqu'en bas, & ceux qui le ſervont ſont des Monſieux eux-meſme, & ſtapandant, tout gros Monſieur qu'il eſt, il feroit par ma fique nayé ſi je n'aviomme eſté là.

CHARLOTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

O Parquenne, ſans nous, il en avoit pour ſa maine de féves.

CHARLOTE.

Eſt-il encore cheux toy tout nu, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon quieu, je n'en avois jamais veu s'habiller, que d'hiſtoires & dangigorniaux boutont ces Meſſieus-là les Courtiſans, je me pardrois là dedans pour moy, & j'eſtois tout ebobi de voir ça. Quien, Charlote, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu teſte, & ils boutont ça aprés tout comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toy & moy. En glieu d'haut de chauſſe, ils portont un garderobe auſſi large que d'icy à Paſque, en glieu de pourpoint, de petites braſſieres, qui ne leu

venont pas jusqu'au brichet & en glieu de rabas un grand mouchoir de cou à reziau aveuc quatre grosses houpes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de passement aux jambes, & parmy tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraye piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soiont farcis tout de pis un bout jusqu'à l'autre, & ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTE.

Par ma fy, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

O acoute un peu auparavant, Charlote, j'ay queuque autre chose à te dire, moy.

CHARLOTE.

Et bian, dy, qu'est-ce que c'est.

PIERROT.

Vois-tu, Charlote, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sçais bian, & je somme pour estre mariez ensemble, mais marquenne, je ne sis point satisfait de toy.

CHARLOTE.

Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT.

Iglia que tu me chagraignes l'esprit franchement.

CHARLOTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Teſtiguienne, tu ne maimes point.

CHARLOTE.

Ah, ah, n'eſt-ce que ça?

PIERROT.

Oüy, ce n'eſt que ça, & c'eſt bian aſſez.

CHARLOTE.

Mon quieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la meſme choſe.

PIERROT.

Je te dis toujou la meſme choſe, parce que c'eſt toujou la meſme choſe, & ſi ce n'eſtoit pas toujou la meſme choſe, je ne te dirois pas toujou la meſme choſe.

CHARLOTE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut? que veux-tu?

PIERROT.

Jerniquenne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTE.

Eſt-ce que je ne taime pas?

PIERROT.

Non, tu ne maimes pas, & ſi je fais tout ce que je pis pour ça. Je tachete ſans reproche des rubans à tous les Marciers qui paſſont, je me romps le cou à taller denicher des marles, je fais jouër pour toy les Vielleux quand ce vient ta feſte, & tout ça comme ſi je me frapois la teſte contre un mur. Vois-tu, ça n'eſt ny biau ny honneſte de naimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTE.

Mais, mon guieu, je taime auſſi.

PIERROT.

Oüy, tu maimes dune belle deguaine.

CHARLOTE.

Quement veux tu donc qu'on faſſe?

PIERROT.

Je veux que l'en faſſe comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTE.

Ne taimay-je pas auſſi comme il faut?

PIERROT.

Non, quand ça eſt, ça ſe void, & l'en fait mille petites ſingeries aux perſonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la groſſe Thomaſſe comme elle eſt aſſotée du jeune Robain, alle eſt toujou autour de ly à lagacer, & ne le laiſſe jamais en repos. Toujou al ly fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en paſſant, & l'autre jour qu'il eſtoit aſſis ſur un eſcabiau, al fut le tirer de deſſous ly, & le fit choir tout de ſon long par tarre. Jarny ula où len voit les gens qui aimont, mais toy, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraye ſouche de bois, & je paſſerois vingt fois devant toy que tu ne te groüillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre choſe. Ventrequenne, ça n'eſt pas bian, aprés tout, & t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Que veux-tu que j'y faſſe? c'eſt mon himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne, quand on a de l'amiquié pour les perſonnes, lan en baille toujou queuque petite ſignifiance.

CHARLOTE.

Enfin, je taime tout autant que je pis, & ſi tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuquautre.

PIERROT.

Eh bien, ula pas mon conte? Teſtigué, ſi tu maimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTE.

Pourquoy me viens-tu auſſi tarabuſter l'eſprit?

PIERROT.

Morqué, queu mal te fais-je? je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTE.

Et bian, laiſſe faire auſſi, & ne me preſſe point tant, peut-eſtre que ça viendra tout d'un coup ſans y ſonger.

PIERROT.

Touche donc là, Charlote.

CHARLOTE.

Et bien, quien.

PIERROT.

Promets-moy donc que tu tâcheras de maimer davantage.

CHARLOTE.

J'y feray tout ce que je pourray, mais il faut que ça vienne de luy-meſme. Piarrot, eſt-ce là ce Monſieur?

PIERROT.

Oüy, le ula.

CHARLOTE.

Ah, mon quieu, qu'il eſt genty, & que ç'auroit eſté dommage qu'il euſt eſté nayé!

PIERROT.

Je revians tout à l'heure, je m'en vas boire chopaine pour me rebouter tant ſoit peu de la fatigue que j'ay ſeuë.

SCENE II.

D. Juan, Sganarelle, Charlote.

D. JUAN.

Nous avons manqué noſtre coup, Sganarelle, & cette bouraſque impreveuë a renverſé avec noſtre barque le projet que nous avions fait; mais à te dire vray, la Payſane que je viens de quiter repare ce mal-heur, & je luy ay trouvé des charmes qui effacent de mon eſprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais ſuccez de noſtre entrepriſe. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ay déja jetté des diſpoſitions à ne pas me ſouffrir long-temps de pouſſer des ſoûpirs.

SGANARELLE.

Monſieur, j'avoüe que vous m'eſtonnez; à peine ſommes-nous échapez d'un peril de mort, qu'au lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer ſa colere par vos fantaiſies accoûtumées, & vos amours cr... Paix, coquin que vous eſtes, vous ne ſçavez

ce que vous dites, & Monſieur ſçait ce qu'il fait, allons.

D. JUAN *apperceveant Charlotte.*

Ah, ah, d'où ſort cette autre Payſane, Sganarelle? as-tu rien veu de plus joly, & ne trouves-tu pas, dy-moy, que celle-cy vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

Aſſurément. Autre piece nouvelle.

D. JUAN.

D'où me vient, la Belle, une rencontre ſi agreable? quoy, dans ces lieux champeſtres, parmy ces arbres & ces rochers, on trouve des perſonnes faites comme vous eſtes?

CHARLOTE.

Vous voyez, Monſieur.

D. JUAN.

Eſtes-vous de ce Village?

CHARLOTE.

Oüy, Monſieur.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTE.

Oüy, Monſieur.

D. JUAN

Vous vous appellez?

CHARLOTE.

Charlote, pour vous ſervir.

D. JUAN.

Ah! la belle perſonne, & que ſes yeux ſont penetrans!

CHARLOTE.

Monſieur, vous me rendez toute honteuſe.

D. JUAN.

Ah, n'ayez point de honte d'entendre dire vos veritez. Sganarelle, qu'en dis-tu? peut-on rien voir de plus agreable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaiſt, ah que cette taille eſt jolie! hauſſez un peu la teſte, de grace, ah que ce viſage eſt mignon! Ouvrez vos yeux entierement, ah qu'ils ſont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie, ah qu'elles ſont amoureuſes! & ces lévres appetiſſantes. Pour moy, je ſuis ravy, & je n'ay jamais veu une ſi charmante perſonne.

CHARLOTE.

Monſieur, cela vous plaiſt à dire, & je ne ſçay pas ſi c'eſt pour vous railler de moy.

D. JUAN.

Moy, me railler de vous? Dieu m'en garde, je vous aime trop pour cela, & c'eſt du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTE.

Je vous ſuis bien obligée, ſi ça eſt.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'eſtes point obligée de tout ce que je dis, & ce n'eſt qu'à voſtre beauté que vous en eſtes redevable.

CHARLOTE.

Monſieur, tout ça eſt trop bien dit pour moy, & je n'ay pas d'eſprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ſes mains.

CHARLOTE.

Fy, Monſieur, elles ſont noires comme je ne ſçay quoy.

D. JUAN.

Ha que dites-vous là, elles ſont les plus belles du monde, ſouffrez que je les baiſe, je vous prie.

CHARLOTE.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me faites, & ſi j'avois ſçeu ça tantoſt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Et dites-moy un peu, Belle Charlote, vous n'eſtes pas mariée ſans doute?

CHARLOTE.

Non, Monſieur, mais je dois bien-toſt l'eſtre avec Piarrot, le fils de la voiſine Simonete.

D. JUAN.

Quoy, une perſonne comme vous feroit la femme d'un ſimple Payſan? non, non, c'eſt profaner tant de beautez, & vous n'eſtes pas née pour demeurer dans un Village, vous meritez ſans doute une meilleure fortune, & le Ciel qui le connoiſt bien, m'a conduit icy tout exprés pour empeſcher ce mariage, & rendre juſtice à vos charmes : car enfin, Belle Charlote, je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce miſerable lieu, & ne vous mette dans l'eſtat où vous meritez d'eſtre; cét amour eſt bien prompt ſans doute; mais quoy, c'eſt un effet, Charlote, de voſtre grande beauté, & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en ſix mois.

CHARLOTE.

Auſſi vray, Monſieur, je ne ſçay comment faire quand vous parlez, ce que vous dites me fait aiſe, & j'aurois

toutes les envies du monde de vous croire, mais on m'a toujou dit, qu'il ne faut jamais croire les Monſieux, & que vous autres Courtiſans eſtes des enjoleus, qui ne ſongez qu'à abuſer les filles.

D. JUAN.

Je ne ſuis pas de ces gens-là.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

CHARLOTE.

Voyez-vous, Monſieur, il n'y a pas plaiſir à ſe laiſſer abuſer, je ſuis une pauvre Payſane, mais j'ay l'honneur en recommandation, & j'aimerois mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moy, j'aurois l'ame aſſez méchante pour abuſer une perſonne comme vous, je ſerois aſſez lâche pour vous déshonorer? non, non, j'ay trop de conſcience pour cela, je vous aime, Charlote, en tout bien & en tout honneur, & pour vous montrer que je vous dis vray, ſçachez que je n'ay point d'autre deſſein que de vous épouſer, en voulez-vous un plus grand témoignage, m'y voila preſt quand vous voudrez, & je prends à témoin l'homme que voila de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point, il ſe mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah, Charlote, je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore, vous me faites grand tort de juger

de moy par les autres, & s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuſer des Filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la ſincerité de ma foy, & puis voſtre beauté vous aſſure de tout. Quand on eſt faite comme vous, on doit eſtre à couvert de toutes ces ſortes de crainte, vous n'avez point l'air, croyez-moy, d'une perſonne qu'on abuſe, & pour moy, je l'avoüe, je me percerois le cœur de mille coups, ſi j'avois eu la moindre penſée de vous trahir.

CHARLOTE.

Mon Dieu, je ne ſçay ſi vous dites vray ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lors que vous me croirez, vous me rendrez juſtice aſſurément, & je vous reïtere encore la promeſſe que je vous ay faite, ne l'acceptez-vous pas? & ne voulez-vous pas conſentir à eſtre ma femme?

CHARLOTE.

Oüy, pourveu que ma Tante le veüille.

D. JUAN.

Touchez donc là, Charlote, puis que vous le voulez bien de voſtre part.

CHARLOTE.

Mais au moins, Monſieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie, il y auroit de la conſcience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foy.

D. JUAN.

Comment, il ſemble que vous doutiez encore de ma ſincerité? Voulez-vous que je faſſe des ſermens épouvantables? Que le Ciel...

CHARLOTE.

Mon Dieu, ne jurez point, je vous croy.

D. JUAN.

Donnez-moy donc un petit baiser pour gage de vostre parole.

CHARLOTE.

Oh, Monsieur, attendez que je soyons mariez, je vous prie, aprés ça je vous baiseray tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Et bien, Belle Charlote, je veux tout ce que vous voulez, abandonnez-moy seulement vostre main, & souffrez que par mille baisers je luy exprime le ravissement où je suis...

SCENE III.

D. Juan, Sganarelle, Pierrot, Charlote.

PIERROT *se mettant entre deux & poussant D. Juan.*

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous, s'il vous plaist, vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la puresie.

D. JUAN *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'amene cét impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'ou vous tegniez, & qu'ou ne caressiais point nos accordées.

D. JUAN *continuë de le repousser.*

Ah, que de bruit!

PIERROT.

Jerniquenne, ce n'eſt pas comme ça qu'il faut pouſſer les gens.

CHARLOTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laiſſe-le faire auſſi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laiſſe faire? Je ne veux pas moy.

D. JUAN.

Ah.

PIERROT.

Teſtiguenne, par ce qu'ous eſte Monſieu, vous viendrez careſſer nos femmes à note barbe, allez u-s-en careſſer les voſtres.

D. JUAN.

Heu?

PIERROT.

Heu. *D. Juan luy donne un ſoufflet.* Teſtigué ne me frapez pas, *autre ſoufflet.* Oh! jernigué, *autre soufflet.* Ventrequé, *autre ſoufflet.* Palſanqué, morquenne, ça n'eſt pas bian de batre les gens, & ce n'eſt pas là la recompenſe de u-s-avoir ſauvé d'eſtre nayé.

CHARLOTE.

Piarrot ne te faſche point.

PIERROT.

Je me veux faſcher, & t'es une vilaine toy d'endurer qu'on te caieole.

CHARLOTE.

Oh, Piarrot, ce n'eſt pas ce que tu penſes, ce Mon-

ſieur veut m'épouſer, & tu ne dois pas te bouter en colere.

PIERROT.

Quement? jerny, tu m'es promiſe.

CHARLOTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot, ſi tu m'aimes, ne dois-tu pas eſtre bien-aiſe que je devienne Madame.

PIERROT.

Jerniqué, non, j'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine; ſi je ſis Madame, je te feray gagner queuque choſe, & tu apporteras du beure & du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventrequenne, je gny en porteray jamais quand tu m'en poyrois deux fois autant. Eſt-ce donc comme ça que t'eſcoutes ce qu'il te dit? morquenne, ſi j'auois ſçeu ça tantoſt, je me ferois bian gardé de le tirer de gliau, & je gly aurois baillé un bon coup d'aviron ſur la teſte.

D. JUAN *s'aprochant de Pierrot pour le fraper.*

Qu'eſt-ce que vous dites?

PIERROT *s'éloignant derriere Charlote.*

Jerniquenne, je ne crains parſonne.

D. JUAN *paſſe du coſté où eſt Pierrot.*

Attendez-moy un peu.

PIERROT *repaſſe de l'autre coſté de Charlote.*

Je me moque de tout, moy.

D. JUAN *court aprés Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *se sauve encore derriere Charlote.*

J'en avons bien veu d'autres.

D. JUAN.

Hoüais.

SGANARELLE.

Eh, Monsieur, laissez-là ce pauvre miserable. C'est conscience de le batre. Ecoute, mon pauvre Garçon, retire-toy, & ne luy dis rien.

PIERROT *passe devant Sganarelle, & dit fierement à D. Juan.*

Je veux luy dire, moy

D. JUAN *leve la main, pour donner un soufflet à Pierrot, qui baisse la teste, & Sganarelle reçoit le soufflet.*

Ah, je vous apprendray.

SGANARELLE *regardant Pierrot qui s'est baissé pour éviter le soufflet.*

Peste soit du marousle.

D. JUAN.

Te voila payé de ta charité.

PIERROT.

Jarny, je vas dire à sa Tante tout ce ménage-cy.

D. JUAN.

Enfin, je m'en vais estre le plus heureux de tous les hommes, & je ne changerois pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, & que...

SCENE IV.

D. Juan, Sganarelle, Charlote, Mathurine.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

Ah, ah.

MATHURINE *à Dom Juan.*

Monſieur, que faites vous donc là avec Charlote, eſt-ce que vous luy parlez d'amour auſſi?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Non, au contraire, c'eſt elle qui me témoignoit une envie d'eſtre ma femme, & je luy répondois que j'eſtois engagé à vous.

CHARLOTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle eſt jalouſe de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épouſaſſe, mais je luy dis que c'eſt vous que je veux.

MATHURINE.

Quoy, Charlote...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous luy direz ſera inutile, elle s'eſt mis cela dans la teſte.

CHARLOTE.

Quement donc, Mathurine...

D. JUAN *bas à Charlote.*

C'est en vain que vous luy parlerez, vous ne luy osterez point cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de luy faire entendre raison.

CHARLOTE.

Je voudrois...

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle est obstinée comme tous les Diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne luy dites rien, c'est une folle.

CHARLOTE.

Je pense...

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je luy parle.

CHARLOTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoy...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je luy ay promis de l'épouser.

CHARLOTE.

Je...

D. JUAN *bas à Charlote.*

Gageons qu'elle vous foustiendra que je luy ay donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Hola, Charlote, ça n'eft pas bien de courir fur le marché des autres.

CHARLOTE.

Ça n'eft pas honnefte, Mathurine, d'eftre jaloufe que Monfieur me parle.

MATHURINE.

C'eft moy que Monfieur a veu la premiere.

CHARLOTE.

S'il vous a veu la premiere, il m'a veu la feconde, & m'a promis de m'époufer.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Et bien, que vous ay-je dit?

MATHURINE.

Je vous baife les mains, c'eft moy, & non pas vous qu'il a promis d'époufer.

D. JUAN *bas à Charlote.*

N'ay-je pas deviné?

CHARLOTE.

A d'autres, je vous prie, c'eft moy, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous mocquez des gens, c'eft moy, encore un coup.

CHARLOTE.

Le ula qui eft pour le dire, fi je n'ay pas raifon.

MATHURINE.

Le ula qui eft pour me démentir, fi je ne dis pas vray.

CHARLOTE.

Eſt-ce, Monſieu, que vous luy avez promis de l'épouſer ?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Vous vous raillez de moy.

MATHURINE.

Eſt-il vray, Monſieur, que vous luy avez donné parole d'eſtre ſon mary ?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette penſée ?

CHARLOTE.

Vous voyez qu'al le ſoûtient.

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laiſſez-la faire.

MATHURINE.

Vous eſtes témoin comme al l'aſſure.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laiſſez-la dire.

CHARLOTE.

Non, non, il faut ſçavoir la verité.

MATHURINE.

Il eſt queſtion de juger ça.

CHARLOTE.

Oüy, Mathurine, je veux que Monſieur vous montre voſtre bec jaune.

MATHURINE.

Oüy, Charlote, je veux que Monſieur vous rende un peu camuſe.

CHARLOTE.

Monſieur, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monſieur.

CHARLOTE *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlote.*

Vous allez voir vous meſme.

CHARLOTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à D. Juan.*

Parlez.

D. JUAN *embarraſſé leur dit à toutes deux.*

Que voulez-vous que je diſe? vous ſoûtenez également toutes deux que je vous ay promis de vous prendre pour femmes. Eſt-ce que chacune de vous ne ſçait pas ce qui en eſt, ſans qu'il ſoit neceſſaire que je m'explique davantage? pourquoy m'obliger là-deſſus à des redites? celle à qui j'ay promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-meſme dequoy ſe mocquer des diſcours de l'autre, & doit-elle ſe mettre en peine pourveu que j'accompliſſe ma promeſſe? Tous les diſcours n'avancent point les choſes, il faut faire, & non pas dire, & les effets decident mieux que les paroles. Auſſi n'eſt-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marieray, laquelle des deux a mon cœur, *bas à Mathurine,* laiſſez-luy croire ce qu'elle voudra, *bas à Charlote,* laiſſez-la ſe flater dans ſon imagination, *bas à Mathurine,* je vous adore, *bas à Charlote,* je ſuis tout à vous, *bas à Mathurine,* tous les viſages ſont

laids auprés du voſtre, *bas à Charlote,* on ne peut plus ſouffrir les autres quand on vous a veuë. J'ay un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHARLOTE *à Mathurine.*

Je ſuis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE.

C'eſt moy qu'il épouſera.

SGANARELLE.

Ah, pauvres filles que vous eſtes, j'ay pitié de voſtre innocence, & je ne puis ſouffrir de vous voir courir à voſtre malheur. Croyez-moy l'une & l'autre, ne vous amuſez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans voſtre village.

D. JUAN *revenant.*

Je voudrois bien ſçavoir pourquoy Sganarelle ne me ſuit pas.

SGANARELLE *à ces filles.*

Mon Maiſtre eſt un fourbe, il n'a deſſein que de vous abuſer, & en a bien abuſé d'autres, c'eſt l'Epouſeur du genre humain, &... *il apperçoit D. Juan* cela eſt faux, & quiconque vous dira cela, vous luy devez dire qu'il en a menty. Mon Maiſtre n'eſt point l'Epouſeur du genre humain, il n'eſt point fourbe, il n'a pas deſſein de vous tromper, & n'en a point abuſé d'autres. Ah, tenez, le voila, demandez-le plûtoſt à luy-meſme.

D. JUAN.

Oüy.

SGANARELLE.

Monſieur, comme le monde eſt plein de médiſans, je

vais au devant des chofes, & je leur difois que fi quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles fe gardaffent bien de le croire, & ne manquaffent pas de luy dire qu'il en auroit menty.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Oüy, Monfieur eft homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce font des impertinens.

SCENE V.

D. Juan, La Ramée, Charlote, Mathurine, Sganarelle.

LA RAMÉE.

Monfieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon icy pour vous.

D. JUAN.

Comment?

LA RAMÉE.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver icy dans un moment, je ne fçay pas par quel moyen ils peuvent vous avoir fuivi, mais j'ay appris cette nouvelle d'un Païfan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire preffe, & le plûtoft que vous pourrez fortir d'icy, fera le meilleur.

D. JUAN *à Charlote & Mathurine.*

Une affaire preſſante m'oblige de partir d'icy, mais je vous prie de vous reſſouvenir de la parole que je vous ay donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il ſoit demain au ſoir. Comme la partie n'eſt pas égale, il faut uſer de ſtratageme, & éluder adroitement le malheur qui me cherche, je veux que Sganarelle ſe reveſte de mes habits, & moy...

SGANARELLE.

Monſieur, vous vous mocquez, m'expoſer à eſtre tué ſous vos habits, &...

D. JUAN.

Allons viſte, c'eſt trop d'honneur que je vous fais, & bien-heureux eſt le Valet qui peut avoir la gloire de mourir pour ſon Maître.

SGANARELLE.

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel, puis qu'il s'agit de mort, fais-moy la grace de n'eſtre point pris pour un autre!

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. Juan *en habit de campagne,*
Sganarelle *en Medecin.*

SGANARELLE.



Ma foy, Monſieur, avoüez que j'ay eu raiſon, & que nous voila l'un & l'autre déguiſez à merveille. Voſtre premier deſſein n'eſtoit point du tout à propos, & cecy nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il eſt vray, que te voila bien, & je ne ſçay où tu as eſté déterrer cét attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oüy, c'eſt l'habit d'un vieux Medecin, qui a eſté laiſſé en gage au lieu où je l'ay pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais ſçavez-vous, Monſieur, que cét habit me met déja en conſideration? que je ſuis ſalué des gens que je rencontre, & que l'on me vient conſulter ainſi qu'un habile homme?

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou fix Païfans & Païfanes en me voyant paffer me font venus demander mon avis fur differentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien?

SGANARELLE.

Moy, point du tout, j'ay voulu foûtenir l'honneur de mon habit, j'ay raifonné fur le mal, & leur ay fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remedes encore leur as-tu ordonnez?

SGANARELLE.

Ma foy, Monfieur, j'en ay pris par où j'en ay pû attraper, j'ay fait mes ordonnances à l'avanture, & ce feroit une chofe plaifante fi les malades guériffoient, & qu'on m'en vinft remercier.

D. JUAN.

Et pourquoy non? par quelle raifon n'aurois-tu pas les mefmes privileges qu'ont tous les autres Medecins? ils n'ont pas plus de part que toy aux guérifons des malades, & tout leur art eft pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux fuccez, & tu peux profiter comme eux du bon-heur du malade, & voir attribuer à tes remedes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, Monfieur, vous eftes auffi impie en Medecine?

D. JUAN.

C'eſt une des grandes erreurs qui ſoient parmy les hommes.

SGANARELLE.

Quoy, vous ne croyez pas au ſené, ny à la caſſe, ny au vin hemetique?

D. JUAN.

Et pourquoy veux-tu que j'y croye?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécreante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin hemetique fait bruire ſes fuſeaux. Ses miracles ont converty les plus incredules eſprits, & il n'y a pas trois ſemaines que j'en ay veu, moy qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui depuis ſix jours eſtoit à l'agonie, on ne ſçavoit plus que luy ordonner, & tous les remedes ne faiſoient rien, on s'aviſa à la fin de luy donner de l'hemetique.

D. JUAN.

Il réchapa, n'eſt-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet eſt admirable.

SGANARELLE.

Comment? il y avoit ſix jours entiers qu'il ne pou-

voit mourir, & cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

D. JUAN.

Tu as raiſon.

SGANARELLE.

Mais laiſſons-là la Medecine où vous ne croyez point, & parlons des autres choſes : car cét habit me donne de l'eſprit, & je me ſens en humeur de diſputer contre vous. Vous ſçavez bien que vous me permettez les diſputes, & que vous ne me défendez que les remontrances.

D. JUAN.

Et bien ?

SGANARELLE.

Je veux ſçavoir un peu vos penſées à fonds. Eſt-il poſſible que vous ne croyez point du tout au Ciel ?

D. JUAN.

Laiſſons cela.

SGANARELLE.

C'eſt à dire que non. Et à l'Enfer ?

D. JUAN.

Eh.

SGANARELLE.

Tout de méſme. Et au Diable, s'il vous plaît ?

D. JUAN.

Oüy, oüy.

SGANARELLE.

Auſſi peu. Ne croyez-vous point à l'autre vie ?

D. JUAN.

Ah, ah, ah

SGANARELLE.

Voila un homme que j'auray bien de la peine à convertir. Et dites-moy un peu, * le Moine bourru, qu'en croyez-vous ? eh.

D. JUAN.

La peste soit du fat.

SGANARELLE.

Et voila ce que je ne puis souffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le Moine bourru ; & je me ferois pendre pour celuy-là ; mais * encore faut-il croire quelque chose * dans le monde *. Qu'est-ce * donc * que vous croyez ?

D. JUAN.

Ce que je croy ?

SGANARELLE.

Oüy.

D. JUAN.

Je croy que deux & deux font quatre, Sganarelle, & que quatre & quatre font huit.

SGANARELLE.

La belle croyance, * & les beaux Articles de Foi * que voilà ! vostre religion, à ce que je vois, est donc l'Arithmetique ? il faut avoüer qu'il se met d'étranges folies dans la teste des hommes, & que pour avoir bien estudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moy, Monsieur, je n'ay point estudié comme vous, Dieu mercy, & personne ne sçauroit se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je voy les choses mieux que tous les livres, & je comprends fort bien que ce monde que nous voyons, n'est pas un champignon qui soit venu tout

ſeul en une nuit. Je voudrois bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces Rochers, cette Terre, & ce Ciel que voila là-haut, & ſi tout cela s'eſt baſty de luy-meſme? Vous voila vous, par exemple, vous eſtes là; eſt-ce que vous vous eſtes fait tout ſeul, & n'a-t-il pas falu que voſtre pere ait engroſſé voſtre mere pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme eſt compoſée, ſans admirer de quelle façon cela eſt agencé l'un dans l'autre, ces nerfs, ces os, ces veines, ces arteres, ces... ce poumon, ce cœur, ce foye, & tous ces autres ingrediens qui ſont là, & qui... Oh dame, interrompez-moy donc ſi vous voulez, je ne ſçaurois diſputer ſi l'on ne m'interrompt, vous vous taiſez exprés, & me laiſſez parler par belle malice.

D. JUAN.

J'attends que ton raiſonnement ſoit finy.

SGANARELLE.

Mon raiſonnement eſt qu'il y a quelque choſe d'admirable dans l'homme, quoy que vous puiſſiez dire, que tous les Sçavans ne ſçauroient expliquer. Cela n'eſt-il pas merveilleux que me voila icy, & que j'aye quelque choſe dans la teſte qui penſe cent choſes differentes en un moment, & fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux fraper des mains, hauſſer le bras, lever les yeux au Ciel, baiſſer la teſte, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arriere, tourner...

Il ſe laiſſe tomber en tournant.

D. JUAN.

Bon, voila ton raiſonnement qui a le nez caſſé.

SGANARELLE.

Morbleu, je ſuis bien ſot de m'amuſer à raiſonner avec vous. Croyez ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous ſoyez damné.

D. JUAN.

Mais tout en raiſonnant, je croy que nous ſommes égarez, appelle un peu cét homme que voila là-bas pour luy demander le chemin.

SGANARELLE.

Hola ho, l'homme, ho, mon compere, ho l'amy, un petit mot, s'il vous plaiſt.

SCENE II.

D. Juan, Sganarelle, un Pauure.

SGANARELLE.

Enſeignez-nous un peu le chemin qui meine à la Ville.

LE PAUVRE.

Vous n'avez qu'à ſuivre cette route, Meſſieurs, & détourner à main droite quand vous ſerez au bout de la foreſt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir ſur vos gardes, & que, depuis quelque temps il y a des voleurs icy autour.

D. JUAN.

Je te ſuis bien obligé, mon amy, & je te rends grace de tout mon cœur.

LE PAUVRE.

Si vous vouliez, Monſieur, me ſecourir de quelque aumoſne?

D. JUAN.

Ah, ah, ton avis eſt intereſſé, à ce que je voy.

LE PAUVRE.

Je ſuis un pauvre homme, Monſieur, retiré tout ſeul dans ce bois depuis dix ans, & je ne manqueray pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute ſorte de biens.

D. JUAN.

Eh, prie-le qu'il te donne un habit, ſans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE.

Vous ne connoiſſez pas Monſieur, bon homme, il ne croit qu'en deux & deux ſont quatre, & en quatre & quatre ſont huit.

D. JUAN.

Quelle eſt ton occupation parmy ces arbres?

LE PAUVRE.

De prier le Ciel tout le jour pour la proſperité des gens de bien qui me donnent quelque choſe.

D. JUAN.

Il ne ſe peut donc pas que tu ne ſois bien à ton aiſe.

LE PAUVRE.

Helas, Monſieur, je ſuis dans la plus grande neceſſité du monde.

D. JUAN.

Tu te moques; un homme qui prie le Ciel tout le jour, ne peut pas manquer d'eſtre bien dans ſes affaires.

LE PAUVRE.

Je vous aſſure, Monſieur, que le plus ſouvent je n'ay pas un morceau de pain à mettre ſous les dents.

D. JUAN.

* Voila qui eſt étrange, & tu es bien mal reconnu de tes ſoins, ah, ah, je m'en vais te donner un Loüis d'or tout à l'heure pourveu que tu veüilles jurer.

LE PAUVRE.

Ah, Monſieur, voudriez-vous que je commiſſe un tel péché!

D. JUAN.

Tu n'as qu'à voir ſi tu veux gagner un Loüis d'or ou non, en voici un que je te donne ſi tu jures, tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE.

Monſieur.

D. JUAN.

A moins de cela tu ne l'auras pas.

SGANARELLE.

Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

D. JUAN.

Prens, le voila, prens, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE.

Non, Monſieur, j'aime mieux mourir de faim.

D. JUAN.

Va, va, * je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que voy-je là? un homme attaqué par trois autres? la partie eſt trop inégale, & je ne dois pas ſouffrir cette lâcheté.

SCENE III.

D. Juan, D. Carlos, Sganarelle.

SGANARELLE.

Mon Maître eſt un vray enragé d'aller ſe preſenter à un peril qui ne le cherche pas, mais, ma foy, le ſecours a ſervy, & les deux ont fait fuir les trois.

D. CARLOS *l'épée à la main.*

On voit par la fuite de ces voleurs de quel ſecours eſt voſtre bras, ſouffrez, Monſieur, que je vous rende grace d'une action ſi genereuſe, & que...

D. JUAN *revenant l'épée à la main.*

Je n'ay rien fait, Monſieur, que vous n'euſſiez fait en ma place. Noſtre propre honneur eſt intereſſé dans de pareilles avantures, & l'action de ces coquins eſtoit ſi lâche, que c'euſt eſté y prendre part que de ne s'y pas oppoſer; mais par quelle rencontre vous eſtes-vous trouvé entre leurs mains?

D. CARLOS.

Je m'eſtois par hazard égaré d'un Frere, & de tous ceux de noſtre ſuite, & comme je cherchois à les rejoindre, j'ay fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, & qui ſans voſtre valeur en auroient fait autant de moy.

D. JUAN.

Voſtre deſſein eſt-il d'aller du coſté de la Ville?

D. CARLOS.

Oüy, mais ſans y vouloir entrer, & nous nous voyons

obligez mon frere & moy à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui reduisent les Gentilshommes à se sacrifier eux & leur famille à la severité de leur honneur, puis qu'enfin le plus doux succez en est toûjours funeste, & que si l'on ne quite pas la vie, on est contraint de quiter le Royaume ; & c'est en quoy je trouve la condition d'un Gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence & toute l'honnesteté de sa conduite, d'estre asservy par les Loix de l'honneur au déreglement de la conduite d'autruy, & de voir sa vie, son repos, & ses biens dépendre de la fantaisie du premier temeraire, qui s'avisera de luy faire une de ces injures pour qui un honneste homme doit perir.

D. JUAN.

On a cét avantage qu'on fait courir le mesme risque, & passer mal aussi le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gayeté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut estre vostre affaire ?

D. CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret, & lors que l'injure a une fois éclaté, nostre honneur ne va point à vouloir cacher nostre honte, mais à faire éclater nostre vangeance, & à publier mesme le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindray point de vous dire que l'offense que nous cherchons à vanger, est une sœur seduite & enlevée d'un Convent, & que l'Auteur de cette offence est un D. Juan Tenorio, fils de D. Loüis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons suivy

ce matin ſur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il ſortoit à cheval accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette coſte, mais tous nos ſoins ont eſté inutiles, & nous n'avons pû découvrir ce qu'il eſt devenu.

D. JUAN.

Le connoiſſez-vous, Monſieur, ce D. Juan dont vous parlez ?

D. CARLOS.

Non, quant à moy. Je ne l'ay jamais veu, & je l'ay ſeulement oüy dépeindre à mon frere, mais la Renommée n'en dit pas force bien, & c'eſt un homme dont la vie...

D. JUAN.

Arreſtez, Monſieur, s'il vous plaiſt, il eſt un peu de mes amis, & ce ſeroit à moy une eſpece de lâcheté que d'en oüir dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monſieur, je n'en diray rien du tout, & c'eſt bien la moindre choſe que je vous doive, aprés m'avoir ſauvé la vie, que de me taire devant vous d'une perſonne que vous connoiſſez, lors que je ne puis en parler ſans en dire du mal : mais quelque amy que vous luy ſoyez, j'oſe eſperer que vous n'approuverez pas ſon action, & ne trouverez pas eſtrange que nous cherchions d'en prendre la vangeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux ſervir, & vous épargner des ſoins inutiles; je ſuis amy de D. Juan, je ne puis pas m'en empeſcher, mais il n'eſt pas raiſonnable

qu'il offence impunément des Gentilshommes, & je m'engage à vous faire faire raison par luy.

D. CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures ?

D. JUAN.

Toute celle que vostre honneur peut souhaiter, & sans vous donner la peine de chercher D. Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet espoir est bien doux, Monsieur, à des cœurs offencez; mais aprés ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur, que vous fussiez de la partie.

D. JUAN.

Je suis si attaché à D. Juan, qu'il ne sçauroit se battre que je ne me batte aussi : mais enfin j'en répons comme de moy-mesme, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse, & vous donne satisfaction.

D. CARLOS.

Que ma destinée est cruelle! faut-il que je vous doive la vie, & que D. Juan soit de vos amis?

SCENE IV.

D. Alonse, & trois Suiuans, D. Carlos, D. Juan, Sganarelle.

D. ALONSE.

Faites boire là mes chevaux, & qu'on les amene aprés nous, je veux un peu marcher à pied. O Ciel, que vois-je icy? Quoy, mon frere, vous voila avec noſtre Ennemy mortel?

D. CARLOS.

Noſtre Ennemy mortel?

D. JUAN *ſe reculant trois pas & mettant fierement la main ſur la garde de ſon épée.*

Oüy, je ſuis D. Juan moy-meſme, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiſer mon nom.

D. ALONSE.

Ah, traître, il faut que tu periſſes, &...

D. CARLOS.

Ah, mon frere, arreſtez, je luy ſuis redevable de la vie, & ſans le ſecours de ſon bras, j'aurois eſté tué par des voleurs que j'ay trouvez.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette conſideration empeſche noſtre vangeance? tous les ſervices que nous rend une main ennemie, ne ſont d'aucun merite pour engager noſtre ame, & s'il faut meſurer l'obligation à l'injure, voſtre reconnoiſſance, mon frere, eſt icy ridicule; & comme l'honneur eſt infiniment plus precieux que la

vie, c'eſt ne devoir rien proprement, que d'eſtre redevable de la vie à qui nous a oſté l'honneur.

D. CARLOS.

Je ſçay la difference, mon frere, qu'un Gentilhomme doit toûjours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoiſſance de l'obligation n'efface point en moy le reſſentiment de l'injure : mais ſouffrez que je luy rende icy ce qu'il m'a preſté, que je m'acquitte ſur le champ de la vie que je luy dois par un delay de noſtre vengeance, & luy laiſſe la liberté de joüir durant quelques jours du fruit de ſon bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'eſt hazarder noſtre vengeance que de la reculer, & l'occaſion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre icy, c'eſt à nous d'en profiter. Lors que l'honneur eſt bleſſé mortellement, on ne doit point ſonger à garder aucunes meſures, & ſi vous repugnez à preſter vôtre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laiſſer à ma main la gloire d'un tel ſacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere...

D. ALONSE.

Tous ces diſcours ſont ſuperflus; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arreſtez-vous, dis-je, mon frere, je ne ſouffriray point du tout qu'on attaque ſes jours, & je jure le Ciel que je le défendray icy contre qui que ce ſoit, & je ſçauray luy faire un rempart de cette meſme vie qu'il

a ſauvée, & pour adreſſer vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoy vous prenez le party de noſtre Ennemy contre moy, & loin d'eſtre ſaiſi à ſon aſpect des meſmes tranſports que je ſens, vous faites voir pour luy des ſentimens pleins de douceur ?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la moderation dans une action legitime, & ne vangeons point noſtre honneur avec cét emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous ſoyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui ſe porte aux choſes par une pure deliberation de noſtre raiſon, & non point par le mouvement d'une aveugle colere. Je ne veux point, mon frere, demeurer redevable à mon Ennemy, je luy ay une obligation dont il faut que je m'acquite avant toute choſe. Noſtre vangeance pour eſtre differée n'en ſera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, & cette occaſion de l'avoir pû prendre, la fera paroiſtre plus juſte aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foibleſſe, & l'aveuglement effroyable, d'hazarder ainſi les intereſts de ſon honneur pour la ridicule penſée d'une obligation chimerique !

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine ; ſi je fais une faute, je ſçauray bien la reparer, & je me charge de tout le ſoin de noſtre honneur, je ſçay à quoy il nous oblige, & cette ſuſpenſion d'un jour que ma

reconnoissance luy demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ay de le satisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ay soin de vous rendre le bien que j'ay receu de vous, & vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquite avec mesme chaleur de ce que je dois, & que je ne seray pas moins exact à vous payer l'injure que le bien-fait. Je ne veux point vous obliger icy à expliquer vos sentimens, & je vous donne la liberté de penser à loisir aux resolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offence que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous mesme des reparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire; il en est de violens & de sanglans; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par D. Juan, songez à me la faire, je vous prie, & vous ressouvenez que hors d'icy je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ay rien exigé de vous, & vous tiendray ce que j'ay promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la severité de nostre devoir.

SCENE V.

D. Juan, Sganarelle.

D. JUAN.

Hola, hé, Sganarelle.

SGANARELLE.

Plaiſt-il?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez-moy, Monſieur, je viens ſeulement d'icy prés, je croy que cét habit eſt purgatif, & que c'eſt prendre medecine que de le porter.

D. JUAN.

Peſte ſoit l'inſolent, couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honneſte, ſçais-tu bien qui eſt celuy à qui j'ay ſauvé la vie?

SGANARELLE.

Moy? non.

D. JUAN.

C'eſt un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il eſt aſſez honneſte homme, il en a bien uſé, & j'ay regret d'avoir démêlé avec luy.

SGANARELLE.

Il vous feroit aiſé de pacifier toutes choſes.

D. JUAN.

Oüy, mais ma paſſion eſt uſée pour D. Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le ſçais, & je ne ſçaurois me reſoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ay dit vingt fois, j'ay une pente naturelle à me laiſſer aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur eſt à

toutes les belles, & c'eſt à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel eſt le ſuperbe Edifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le ſçavez pas?

D. JUAN.

Non vraiment.

SGANARELLE

Bon, c'eſt le Tombeau que le Commandeur faiſoit faire lors que vous le tuaſtes.

D. JUAN.

Ah, tu as raiſon, je ne ſçavois pas que c'eſtoit de ce coſté-cy qu'il eſtoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cét ouvrage, auſſi bien que de la ſtatuë du Commandeur, & j'ay envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monſieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoy?

SGANARELLE.

Cela n'eſt pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'eſt une viſite dont je luy veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il eſt galant homme, allons, entrons dedans.

Le Tombeau s'ouvre, où l'on voit un ſuperbe Mauſolée, & la Statuë du Commandeur.

SGANARELLE.

Ah, que cela eſt beau! les belles Statuës! le beau

marbre! les beaux Pilliers! ah, que cela eſt beau, qu'en dites-vous, Monſieur?

D. JUAN.

Qu'on ne peut veoir aller plus loing l'ambition d'un homme mort, & ce que je trouve d'admirable, c'eſt qu'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſſés ſimple demeure, en veüille avoir une ſi magnifique quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voila la Statuë du Commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voyla beau avec ſon habit d'Empereur Romain.

SGANARELLE.

Ma foy, Monſieur, voyla qui eſt bien fait, il ſemble qu'il eſt en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards ſur nous qui me feroient peur ſi j'eſtois tout ſeul, & je penſe qu'il ne prend pas plaiſir de nous veoir.

D. JUAN.

Il auroit tort, & ce feroit mal recevoir l'honneur que je luy fais. Demande-luy, s'il veut venir ſouper avec nous.

SGANARELLE.

C'eſt une choſe dont il n'a pas beſoin, je crois.

D. JUAN.

Demande-luy, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce feroit eſtre fou que d'aller parler à une Statuë.

D. JUAN.

Fay ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie! Seigneur, je ris de ma ſotiſe, mais c'eſt mon Maiſtre qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon Maître D. Juan vous demande ſi vous voulez luy faire l'honneur de venir ſouper avec luy. *La Statuë baiſſe la teſte.* Ha!

D. JUAN.

Qu'eſt-ce? qu'as-tu, dy donc, veux-tu parler?

SGANARELLE *fait le meſme ſigne que luy a fait la Statuë, & baiſſe la teſte.*

La Statuë...

D. JUAN.

Et bien, que veux-tu dire, traiſtre?

SGANARELLE.

Je vous dis que la Statuë...

D. JUAN.

Et bien, la Statuë? je t'aſſomme ſi tu ne parles.

SGANARELLE.

La Statuë m'a fait ſigne.

D. JUAN.

La peſte le coquin.

SGANARELLE.

Elle m'a fait ſigne, vous dis-je, il n'eſt rien de plus vray. Allez-vous en luy parler vous-meſme pour veoir; peut-eſtre...

D. JUAN.

Viens, Maraut, viens, je te veux bien faire toucher

au doigt ta poltronnerie, prends garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir ſouper avec moy?

La Statuë baiſſe encore la teſte.

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix piſtolles. Eh bien, Monſieur?

D. JUAN.

Allons, ſortons d'icy.

SGANARELLE.

Voylà de mes eſprits forts qui ne veulent rien croire.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. Juan, Sganarelle.

D. JUAN.

UOY qu'il en ſoit, laiſſons cela, c'eſt une bagatelle, & nous pouvons avoir eſté trompez par un faux jour, ou ſurpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la veuë.

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, ne cherchons point à dementir ce que nous avons veu des yeux que voyla. Il n'eſt rien plus veritable que ce ſigne de teſte, & je ne doute point que le Ciel ſcandaliſé de voſtre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de...

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes ſottes moralitez, ſi tu me dis encore le moindre mot là-deſſus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te rouër de mille coups. M'entens-tu bien ?

SGANARELLE.

Fort bien, Monſieur, le mieux du monde, vous vous expliquez clairement, c'eſt ce qu'il y a de bon en vous, que vous ne m'allés point chercher des tours, vous dites les choſes avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me faſſe ſouper le plutoſt qu'on pourra, une chaiſe, petit garçon.

SCENE II.

D. Juan, La Violette, Sganarelle.

LA VIOLETTE.

Monſieur, voila voſtre Marchand, Monſieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon, voyla ce qu'il nous faut, qu'un compliment de creancier. De quoy s'aviſe-t-il de nous venir demander de l'argent, & que ne luy diſois-tu que Monſieur n'y eſt pas?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je luy dis. Il ne veut pas me croire, & s'eſt aſſis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer, c'eſt une fort

mauvaiſe politique que de ſe faire celer aux creanciers. Il eſt bon de les payer de quelque choſe, & j'ay le ſecret de les renvoyer ſatisfaits ſans leur donner un double.

SCENE III.

D. Juan, Mr Dimanche, Sganarelle.

Suite.

D. JUAN *faiſant de grandes civilitez.*

Ah, Monſieur Dimanche, approchez. Que je ſuis ravy de vous veoir, & que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! j'avois donné ordre qu'on ne me fiſt parler à perſonne; mais cét ordre n'eſt pas pour vous, & vous eſtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moy.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je vous ſuis bien obligé.

D. JUAN *parlant à ſes Laquais.*

Parbleu, coquins, je vous apprendray à laiſſer Monſieur Dimanche dans une antichambre, & je vous feray connoiſtre les gens.

M. DIMANCHE.

Monſieur, cela n'eſt rien.

D. JUAN.

Comment? vous dirés que je n'y ſuis pas à Monſieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur. J'eſtois venu...

D. JUAN.

Allons, viſte, un ſiege pour Monſieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous ſoyez aſſis comme moy.

M. DIMANCHE.

Cela n'eſt pas neceſſaire.

D. JUAN.

Oſtez ce pliant, & apportez un fauteüil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, &...

D. JUAN.

Non, non, je ſçay ce que je vous doy, & je ne veux point qu'on mette de difference entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monſieur...

D. JUAN.

Allons, aſſoyez-vous.

M. DIMANCHE.

Ce n'eſt pas beſoin, Monſieur, & je n'ay qu'un mot à vous dire. J'eſtois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, je ſuis bien, je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point ſi vous n'eſtes aſſis.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu, Monſieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oüy, Monſieur, pour vous rendre ſervice. Je ſuis venu...

D. JUAN.

Vous avez un fonds de ſanté admirable, des levres fraiſches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

D. JUAN.

Comment ſe porte Madame Dimanche, voſtre Epouſe ?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monſieur, Dieu mercy.

D. JUAN.

C'eſt une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle eſt voſtre ſervante, Monſieur. Je venois...

D. JUAN.

Et voſtre petite fille Claudine, comment ſe porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'eſt! je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur que vous luy faites, Monſieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin fait toûjours bien du bruit avec ſon tambour ?

M. DIMANCHE.

Toûjours de meſme, Monſieur. Je...

D. JUAN.

Et voſtre petit chien Bruſquet ? gronde-t-il toûjours auſſi fort, & mord-il toûjours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monſieur, & vous ne ſçauriez en chevir.

D. JUAN.

Ne vous eſtonnez pas ſi je m'informe des nouvelles de voſtre famille, car j'y prends beaucoup d'intereſt.

M. DIMANCHE.

Nous vous ſommes, Monſieur, infiniment obligez. Je...

D. JUAN *luy tendant la main.*

Touchez donc là, Monſieur Dimanche. Eſtes-vous bien de mes amis ?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop Monſieur. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous avez trop de bonté pour moy.

D. JUAN.

Et cela ſans intereſt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ay point merité cette grace aſſurément, mais, Monſieur...

D. JUAN.

Oh, ça, Monſieur Dimanche, ſans façon, voulez-vous ſouper avec moy?

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, il faut que je m'en retourne à l'heure. Je...

D. JUAN *ſe levant.*

Allons, viſte un flambeau pour conduire Monſieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mouſquetons pour l'eſcorter.

M. DIMANCHE *ſe levant de meſme.*

Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire, & je m'en iray bien tout ſeul. Mais...

Sganarelle oſte les ſieges promptement.

D. JUAN.

Comment? je veux que l'on vous eſcorte, & je m'intereſſe trop à voſtre perſonne, je ſuis voſtre ſerviteur, & de plus voſtre debiteur.

M. DIMANCHE.

Ah, Monſieur...

D. JUAN.

C'eſt une choſe que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduiſe ?

M. DIMANCHE.

Ah, Monſieur, vous vous mocquez. Mais...

D. JUAN.

Embraſſez-moy donc, s'il vous plaiſt, je vous prie encore une fois d'eſtre perſuadé que je ſuis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne faſſe pour voſtre ſervice.

Il ſort.

SGANARELLE.

Il faut avoüer que vous avez en Monſieur un homme qui vous ayme bien.

M. DIMANCHE.

Il eſt vray, il me fait tant de civilitez & tant de complimens que je ne luy ſçaurois jamais demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous aſſeure que toute ſa maiſon periroit pour vous, & je voudrois qu'il vous arrivaſt quelque choſe, que quelqu'un s'aviſaſt de vous donner des coups de baſton, vous verriez de quelle maniere...

M. DIMANCHE.

Je le croy, mais, Sganarelle, je vous prie de luy dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh, ne vous mettez pas en peine. Il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais, vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en voſtre particulier.

SGANARELLE.

Fy, ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne ſçais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Oüy, mais.

SGANARELLE.

Allons, Monſieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais, mon argent?...

SGANARELLE *prenant Monſieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Eh.

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE *le poussant.*

Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le poussant.*

Fy.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le poussant tout à fait hors du Theatre.*

Fy, vous dis-je.

SCENE IV.

D. Louis, D. Juan, La Violette, Sganarelle.

LA VIOLETTE.

Monſieur, voila Monſieur voſtre pere.

D. JUAN.

Ah, me voicy bien! il me falloit cette viſite pour me faire enrager.

D. LOUIS.

Je vois bien que je vous embaraſſe, & que vous vous paſſeriez fort aiſement de ma venuë. A dire vray, nous nous incommodons eſtrangement l'un l'autre, & ſi vous eſtes las de me voir, je ſuis bien las auſſi de vos déportemens. Helas, que nous ſçavons peu ce que nous faiſons, quand nous ne laiſſons pas au Ciel le ſoin des choſes qu'il nous donne, quand nous voulons eſtre plus aviſez que luy, & que nous venons à l'importuner par

nos fouhaits aveugles, & nos demandes inconfiderées! J'ay fouhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ay demandé fans relafche avec des tranfports incroyables, & ce fils que j'obtiens, en fatiguant le Ciel de vœux, eft le chagrin & le fupplice de cette mefme vie dont je croyois qu'il devoit eftre la joye & la confolation. De quel œil, à voftre avis, penfez-vous que je puiffe voir cét amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais vifage, cette fuite continuelle de méchantes affaires, qui nous reduifent à toute heure à laffer la bonté du Souverain, & qui ont épuifé auprés de luy le merite de mes fervices, & le credit de mes amis? ah, quelle baffeffe eft la voftre! ne rougiffez-vous point de meriter fi peu voftre naiffance? eftes-vous en droit, dites-moy, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour eftre Gentilhomme? croyez-vous qu'il fuffife d'en porter le nom & les armes, & que ce nous foit une gloire d'eftre forty d'un fang noble, lors que nous vivons en infames? non, non, la naiffance n'eft rien où la vertu n'eft pas. Ainfy nous n'avons part à la gloire de nos Anceftres, qu'autant que nous nous efforçons de leur reffembler, & cét éclat de leurs actions qu'ils répandent fur nous, nous impofe un engagement de leur faire le mefme honneur, de fuivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point degenerer de leurs vertus, fi nous voulons eftre eftimez leurs veritables defcendans. Ainfi vous defcendez en vain des Ayeux dont vous eftes né, ils vous defavoüent pour leur fang, & tout ce qu'ils ont fait d'illuftre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'efclat n'en rejallit fur nous qu'à noftre deshonneur, & leur gloire eft un flambeau

qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenés encore qu'un Gentilhomme qui vit mal, eſt un monſtre dans la nature, que la vertu eſt le premier titre de Nobleſſe, que je regarde bien moins au nom qu'on ſigne, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'eſtat d'un fils d'un Crocheteur, qui ſeroit honneſte homme, que du fils d'un Monarque qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monſieur, ſi vous eſtiez aſſis, vous en ſeriez bien mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, inſolent, je ne veux point m'aſſeoir, ny parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien ſur ton ame; mais ſçache, fils indigne, que la tendreſſe paternelle eſt pouſſée à bout par tes actions, que je ſçauray, pluſtoſt que tu ne penſes, mettre une borne à tes dereglemens, prevenir ſur toy le courroux du Ciel, & laver par ta punition la honte de t'avoir fait naiſtre.

Il ſort.

SCENE V.

D. Juan, Sganarelle.

D. JUAN.

Eh, mourez le plûtoſt que vous pourrez, c'eſt le mieux que vous puiſſiez faire. Il faut que chacun vive ſon tour, & j'enrage de voir que des peres vivent autant que leurs fils.

Il ſe met dans ſon fauteuil.

SGANARELLE.

Ah! Monſieur, vous avez tort.

D. JUAN.

J'ay tort?

SGANARELLE.

Monſieur.

D. JUAN *ſe leve de ſon ſiege.*

J'ay tort?

SGANARELLE.

Oüy, Monſieur, vous avez tort d'avoir ſouffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien veu de plus impertinent? un pere venir faire des remontrances à ſon fils, & luy dire de corriger ſes actions, de ſe reſſouvenir de ſa naiſſance, de mener une vie d'honneſte homme, & cent autres ſottiſes de pareille nature. Cela ſe peut-il ſouffrir à un homme comme vous, qui ſçavez comme il faut vivre? J'admire voſtre patience, & ſi j'avois eſté en voſtre place, je l'aurois envoyé promener. O complaiſance maudite, à quoy me réduis-tu?

D. IUAN.

Me fera-t-on ſouper bien-toſt?

SCENE VI.

D. Juan, D. Eluire, Ragotin, Sganarelle.

RAGOTIN.

Monſieur, voicy une Dame voilée qui vient vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce eſtre ?

SGANARELLE.

Il faut voir.

D. ELVIRE.

Ne ſoyez point ſurpris, D. Juan, de me voir à cette heure & dans cét équipage. C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à cette viſite, & ce que j'ay à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point icy pleine de ce couroux que j'ay tantoſt fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'eſtois ce matin. Ce n'eſt plus cette D. Elvire qui faiſoit des vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menaces, & ne reſpiroit que vangeance. Le Ciel a banny de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je ſentois pour vous, tous ces tranſports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terreſtre & groſſier, & il n'a laiſſé dans mon cœur pour vous qu'une flâme épurée de tout le commerce des ſens, une tendreſſe toute ſainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour ſoy, & ne ſe met en peine que de voſtre intereſt.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Tu pleures, je penſe.

SGANARELLE.

Pardonnez-moy.

D. ELVIRE.

C'eſt ce parfait & pur amour qui me conduit icy pour voſtre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du precipice où vous courez. Oüy, D. Juan, je ſçay tous les déreglemens

de voſtre vie, & ce meſme Ciel qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux ſur les égaremens de ma conduite, m'a inſpiré de vous venir trouver, & de vous dire de ſa part que vos offences ont épuiſé ſa miſericorde, que ſa colere redoutable eſt preſte de tomber ſur vous, qu'il eſt en vous de l'éviter par un prompt repentir, & que peut-eſtre vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir ſouſtraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moy, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je ſuis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes foles penſées, ma retraite eſt reſoluë, & je ne demande qu'aſſez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ay faite, & meriter par une auſtere penitence le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les tranſports d'une paſſion condamnable ; mais dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une perſonne que j'ay cherie tendrement, devint un exemple funeſte de la Juſtice du Ciel, & ce me ſera une joye incroyable, ſi je puis vous porter à détourner de deſſus voſtre teſte, l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, D. Juan, accordez-moy pour derniere faveur cette douce conſolation, ne me refuſez point voſtre ſalut, que je vous demande avec larmes, & ſi vous n'eſtes point touché de voſtre intereſt, ſoyez-le au moins de mes prieres, & m'épargnez le cruel déplaiſir de vous voir condamner à des ſupplices éternels.

SGANARELLE.

Pauvre femme !

D. ELVIRE.

Je vous ay aimé avec une tendreſſe extréme, rien au monde ne m'a eſté ſi cher que vous, j'ay oublié mon devoir pour vous, j'ay fait toutes choſes pour vous,

& toute la recompenſe que je vous demande, c'eſt de corriger voſtre vie, & de prevenir voſtre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moy. Encore une fois, D. Juan, je vous le demande avec larmes, & ſi ce n'eſt aſſez des larmes d'une perſonne que vous avez aimée, je vous en-conjure par tout ce qu'il y a de plus capable de vous toucher.

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais aprés ce diſcours, & voila tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il eſt tard, demeurez icy, on vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, D. Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaiſir de demeurer, je vous aſſure.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en diſcours ſuperflus, laiſſez-moy viſte aller, ne faites aucune inſtance pour me conduire, & ſongez ſeulement à profiter de mon avis.

SCENE VII.

D. Juan, Sganarelle, Suite.

D. JUAN.

Sçais-tu bien que j'ay encore ſenty quelque peu d'émotion pour elle, que j'ay trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, & que ſon habit negligé, ſon air languiſſant, & ſes larmes ont réveillé en moy quelques petits reſtes d'un feu éteint?

SGANARELLE.

C'eſt à dire que ſes paroles n'ont fait aucun effet ſur vous.

D. JUAN.

Viſte à ſouper.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN *ſe mettant à table.*

Sganarelle, il faut ſonger à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oüy dea.

D. JUAN.

Oüy, ma foy, il faut s'amender, encore vingt ou trente ans de cette vie cy, & puis nous ſongerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

D. JUAN

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE.

Rien, voila le ſoupé.

Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, & le met dans ſa bouche.

D. JUAN.

Il me ſemble que tu as la joüe enflée, qu'eſt-ce que c'eſt? parle donc, qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu, parbleu c'eſt une fluxion qui luy eſt tombée ſur la joüe, viſte une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cét abcez le pourroit étouffer, attends, voyez comme il eſtoit meur! Ah, coquin que vous eſtes!

SGANARELLE.

Ma foy, Monſieur, je voulois voir ſi voſtre Cuiſinier n'avoit point mis trop de ſel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toy là, & mange. J'ay affaire de toy quand j'auray ſoupé, tu as faim à ce que je voy.

SGANARELLE *ſe met à table.*

Je le croy bien, Monſieur, je n'ay point mangé depuis ce matin. Taſtez de cela, voila qui eſt le meilleur du monde.

Un laquais oſte les aſſiettes de Sganarelle d'abord qu'il y a deſſus à manger.

Mon aſſiette, mon aſſiette. Tout doux, s'il vous plaiſt. Vertubleu, petit Compere, que vous eſtes habile

à donner des aſſiettes nettes; & vous petit la Violete, que vous ſçavez preſenter à boire à propos.

Pendant qu'un laquais donne à boire à Sganarelle, l'autre laquais oſte encore ſon aſſiette.

D. JUAN.

Qui peut fraper de cette ſorte?

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans noſtre repas?

D. JUAN.

Je veux ſouper en repos au moins, & qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

SGANARELLE.

Laiſſez-moy faire, je m'y en vais moy-meſme.

D. JUAN.

Qu'eſt-ce donc? qu'y a-t-il?

SGANARELLE *baiſſant la teſte comme a fait la Statuë.*

Le... qui eſt là!

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me ſçauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCENE VIII.

D. Juan, la Statuë du Commandeur qui vient se mettre à table, Sganarelle, Suite.

D. JUAN.

Une chaise & un couvert, viste donc. *A Sganarelle.* Allons, mets-toy à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ay plus faim.

D. JUAN.

Mets-toy là te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur, je te la porte, Sganarelle. Qu'on luy donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

D. JUAN.

Bois, & chante ta chanson pour regaler le Commandeur.

SGANARELLE.

Je suis enrumé, Monsieur.

D. JUAN.

Il n'importe, allons. Vous autres, venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE.

D. Juan, c'est assez, je vous invite à venir demain souper avec moy, en aurez-vous le courage ?

D. JUAN.

Oüy, j'iray accompagné du ſeul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends grace, il eſt demain jeuſne pour moy.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas beſoin de lumiere, quand on eſt conduit par le Ciel.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. Louis, D. Juan, Sganarelle.

D. LOUIS.



UOY, mon fils, feroit-il poſſible que la bonté du Ciel euſt exaucé mes vœux? Ce que vous me dites eſt-il bien vray? ne m'abuſez-vous point d'un faux eſpoir, & puis-je prendre quelque aſſurance ſur la nouveauté ſurprenante d'une telle converſion?

D. JUAN *faiſant l'hipocrite.*

Oüy, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne ſuis plus le meſme d'hier au ſoir, & le Ciel tout d'un coup a fait en moy un changement qui va ſurprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & deſſillé mes yeux, & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ay eſté, & les deſordres criminels de la vie que j'ay menée. J'en repaſſe dans mon eſprit toutes les abominations, & m'eſtonne comme le Ciel les a pû ſouffrir ſi long-temps, & n'a pas vingt fois ſur ma teſte laiſſé tomber les coups de ſa Juſtice redoutable. Je voy les graces que ſa bonté m'a faites en ne me puniſſant

point de mes crimes, & je pretends en profiter comme je doy, faire éclater aux yeux du monde un ſoudain changement de vie, reparer par là le ſcandale de mes actions paſſées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine remiſſion. C'eſt à quoy je vais travailler, & je vous prie, Monſieur, de vouloir bien contribuer à ce deſſein, & de m'aider vous meſme à faire un choix d'une perſonne qui me ſerve de guide, & ſous la conduite de qui je puiſſe marcher ſeurement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah, mon fils, que la tendreſſe d'un pere eſt facilement rappellée, & que les offences d'un fils s'évanoüiſſent viſte au moindre mot de repentir! Je ne me ſouviens plus déja de tous les déplaiſirs que vous m'avez donnez, & tout eſt effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me ſens pas, je l'avoüe, je jette des larmes de joye, tous mes vœux ſont ſatisfaits, & je n'ay plus rien deſormais à demander au Ciel. Embraſſez-moy, mon fils, & perſiſtez, je vous conjure, dans cette loüable penſée. Pour moy, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuſe nouvelle à voſtre mere, partager avec elle les doux tranſports du raviſſement où je ſuis, & rendre grace au Ciel des ſaintes reſolutions qu'il a daigné vous inſpirer.

SCENE II.

D. Juan, Sganarelle.

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, que j'ay de joye de vous voir converty! il y a long-temps que j'attendois cela, & voila, grace au Ciel, tous mes ſouhaits accomplis.

D. JUAN.

La peſte, le beneſt.

SGANARELLE.

Comment, le beneſt?

D. JUAN.

Quoy? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche eſtoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE.

Quoi? ce n'eſt pas... vous ne... voſtre... Oh, quel homme! quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Non, non, je ne ſuis point changé, & mes ſentimens ſont toûjours les meſmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la ſurprenante merveille de cette Statuë mouvante & parlante?

D. JUAN.

Il y a bien quelque choſe là-dedans que je ne comprends pas, mais quoy que ce puiſſe eſtre, cela n'eſt pas

capable, ny de convaincre mon eſprit, ny d'ébranler mon ame; & ſi j'ay dit que je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire, c'eſt un deſſein que j'ay formé par pure politique, un ſtratageme utile, une grimace neceſſaire, où je veux me contraindre pour ménager un pere dont j'ay beſoin, & me mettre à couvert du coſté des hommes de cent fâcheuſes avantures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sgnanarelle, t'en faire confidence, & je ſuis bien-aiſe d'avoir un témoin du fond de mon ame, & des veritables motifs qui m'obligent à faire les choſes.

SGANARELLE.

Quoy, vous ne croyez rien du tout, & vous voulez cependant vous eriger en homme de bien?

D. JUAN.

Eh pourquoy non? il y en a tant d'autres comme moy qui ſe mélent de ce métier, & qui ſe ſervent du meſme maſque pour abuſer le monde.

SGANARELLE.

Ah, quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'Hipocriſie eſt un vice à la mode, & tous les vices à la mode paſſent pour des vertus, le perſonnage d'homme de bien eſt le meilleur de tous les perſonnages qu'on puiſſe joüer aujourd'hui, & la profeſſion d'Hipocrite a de merveilleux avantages. C'eſt un art de qui l'impoſture eſt toûjours reſpectée, & quoy qu'on la découvre, on n'oſe rien dire contr'elle. Tous les autres vices des hommes ſont expoſez à la cenſure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'Hipocriſie eſt un vice pri-

vilégié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde, & joüit en repos d'une impunité souveraine. On lie à force de grimaces une societé étroite avec tous les gens du party; qui en choque un, se les attire tous sur les bras, & ceux que l'on sçait mesme agir de bonne foy là-dessus, & que chacun connoist pour être veritablement touchez, ceux-là, dis-je, sont toûjours les dupes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse, qui par ce stratageme ont rhabillé adroitement les desordres de leur jeunesse, qui se sont fait un bouclier du manteau de la religion, & sous cét habit respecté, ont permission d'estre les plus méchans hommes du monde? on a beau sçavoir leurs intrigues, & les connoistre pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'estre en credit parmy les gens, & quelque baissement de teste, un soûpir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cét abry favorable que je veux me sauver, & mettre en seureté mes affaires. Je ne quitteray point mes douces habitudes, mais j'auray soin de me cacher, & me divertiray à petit bruit. Que si je viens à estre découvert, je verray sans me remuer prendre mes interests à toute la cabale, & je seray défendu par elle envers, & contre tous. Enfin, c'est le vray moyen de faire impunément tout ce que je voudray. Je m'érigeray en censeur des actions d'autruy, jugeray mal de tout le monde, & n'auray bonne opinion que de moy. Dés qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonneray jamais, & garderay tout doucement une haine irreconciliable. Je feray le vangeur des interêts du Ciel, & sous ce pretexte commode, je

poufferay mes Ennemis, je les accuferay d'impieté, & fçauray déchaîner contr'eux des zelez indifcrets, qui fans connoiffance de caufe crieront en public contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur authorité privée. C'eft ainfi qu'il faut profiter des foibleffes des hommes, & qu'un fage efprit s'accommode aux vices de fon fiecle.

SGANARELLE.

O Ciel! qu'entends-je icy? il ne vous manquoit plus que d'eftre Hipocrite pour vous achever de tout point, & voila le comble des abominations. Monfieur, cette derniere cy m'emporte, & je ne puis m'empefcher de parler. Faites-moy tout ce qu'il vous plaira, batez-moy, affommez-moy de coups, tuez-moy, fi vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en Valet fidele je vous dife ce que je dois. Sçachez, Monfieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle fe brife : & comme dit fort bien cét Auteur que je ne connois pas, l'homme eft en ce monde ainfi que l'oifeau fur la branche, la branche eft attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre fuit de bons preceptes, les bons preceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles fe trouvent à la Cour. A la Cour font les Courtifans, les Courtifans fuivent la mode, la mode vient de la fantaifie, la fantaifie eft une faculté de l'ame, l'ame eft ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort; la mort nous fait penfer au Ciel, le Ciel eft au-deffus de la terre, la terre n'eft point la mer, la mer eft fujette aux orages, les orages tourmentent les Vaiffeaux, les Vaiffeaux ont befoin d'un bon pilote, un bon pilote a de la prudence, la prudence n'eft point dans les jeunes gens, les jeunes gens doivent obéïffance aux vieux, les vieux ayment les richeffes, les

richeſſes ſont les riches, les riches ne ſont pas pauvres, les pauvres ont de la neceſſité, la neceſſité n'a point de loy, qui n'a pas de loy vit en bête brute, & par conſequent vous ſerez damné à tous les Diables.

D. JUAN.

O le beau raiſonnement!

SGANARELLE.

Aprés cela, ſi vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE III.

D. Carlos, D. Juan, Sganarelle.

D. CARLOS.

Dom Juan, je vous trouve à propos, & ſuis bien aiſe de vous parler icy plûtoſt que chez vous, pour vous demander vos reſolutions. Vous ſçavez que ce ſoin me regarde, & que je me ſuis en voſtre preſence chargé de cette affaire. Pour moy, je ne le cele point, je ſouhaite fort que les choſes aillent dans la douceur, & il n'y a rien que je ne faſſe pour porter voſtre eſprit à vouloir prendre cette voye, & pour vous voir publiquement confirmer à ma ſœur le nom de voſtre femme.

D. JUAN *d'un ton hipocrite.*

Helas! je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la ſatisfaction que vous ſouhaitez, mais le Ciel s'y oppoſe directement, il a inſpiré à mon ame le deſſein de changer de vie, & je n'ay point d'autres penſées maintenant que de quitter entierement tous les attachemens du monde, de me dépoüiller au plutoſt de toutes

ſortes de vanitez, & de corriger deſormais par une auſtere conduite tous les dereglemens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeuneſſe.

D. CARLOS.

Ce deſſein, D. Juan, ne choque point ce que je dis, & la compagnie d'une femme legitime peut bien s'accommoder avec les loüables penſées que le Ciel vous inſpire.

D. JUAN.

Helas point du tout, c'eſt un deſſein que voſtre ſœur elle-meſme a pris, elle a reſolu ſa retraite, & nous avons eſté touchez tous deux en meſme temps.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous ſatisfaire, pouvant eſtre imputée au mépris que vous feriez d'elle & de nôtre famille, & noſtre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous aſſure que cela ne ſe peut, j'en avois pour moy toutes les envies du monde, & je me ſuis meſme encore aujourd'huy conſeillé au Ciel pour cela ; mais lors que je l'ay conſulté, j'ay entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point ſonger à voſtre ſœur, & qu'avec elle aſſurément je ne ferois point mon ſalut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, D. Juan, nous éblouïr par ces belles excuſes ?

D. JUAN.

J'obéïs à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoy, vous voulez que je me paye d'un ſemblable diſcours ?

D. JUAN.

C'eſt le Ciel qui le veut ainſi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait ſortir ma ſœur d'un Convent pour la laiſſer enſuite?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la ſorte.

D. CARLOS.

Nous ſouffrirons cette tache en noſtre famille?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Eh quoy, toûjours le Ciel?

D. JUAN.

Le Ciel le ſouhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il ſuffit, D. Juan, je vous entends, ce n'eſt pas icy que je veux vous prendre, & le lieu ne le ſouffre pas; mais avant qu'il ſoit peu, je ſçauray vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez, vous ſçavez que je ne manque point de cœur, & que je ſçay me ſervir de mon épée quand il le faut, je m'en vais paſſer tout à l'heure dans cette petite ruë écartée qui mene au grand Convent, mais je vous declare pour moy, que ce n'eſt point moy qui me veux battre, le Ciel m'en défend la penſée, & ſi vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vray, nous verrons.

SCENE IV.

D. Juan, Sganarelle.

SGANARELLE.

Monſieur, quel diable de ſtile prenez-vous là? cecy eſt bien pis que le reſte, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous eſtiez auparavant, j'eſperois toûjours de votre ſalut, mais c'eſt maintenant que j'en deſeſpere, & je croy que le Ciel qui vous a ſouffert juſques icy, ne pourra ſouffrir du tout cette derniere horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'eſt pas ſi exact que tu penſes, & ſi toutes les fois que les hommes...

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, c'eſt le Ciel qui vous parle, & c'eſt un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

SCENE V.

D. Juan, un Spectre en femme voilée, Sganarelle.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la misericorde du Ciel, & s'il ne se repent icy, sa perte est resoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monsieur ?

D. JUAN.

Qui ose tenir ces paroles ? je croy connoistre cette voix.

SGANARELLE.

Ha, Monsieur, c'est un Spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, Fantosme, ou Diable, je veux voir ce que c'est.

Le Spectre change de figure, & represente le Temps avec sa faux à la main.

SGANARELLE.

O Ciel! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure ?

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, & je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

Le Spectre s'envole dans le temps que D. Juan le veut fraper.

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, rendez-vous à tant de preuves, & jettez-vous viſte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne ſera pas dit, quoy qu'il arrive, que je ſois capable de me repentir, allons, ſuis-moy.

SCENE VI.

La Statue, D. Juan, Sganarelle.

LA STATUE.

Arreſtez, D. Juan, vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moy.

D. JUAN.

Oüy, où faut-il aller?

LA STATUE.

Donnez-moy la main.

D. JUAN.

La voila.

LA STATUE.

D. Juan, l'endurciſſement au peché traîne une mort funeſte, & les graces du Ciel que l'on renvoye, ouvrent un chemin à la foudre.

D. JUAN.

O Ciel, que ſens-je? un feu inviſible me brûle, je n'en puis plus, & tout mon corps devient un braſier ardent, ah!

Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs ſur D. Juan, la terre s'ouvre & l'abyſme, & il ſort de grands feux de l'endroit où il eſt tombé.

SGANARELLE.

* Ah, mes gages! mes gages! * Voila par ſa mort un chacun ſatisfait, Ciel offencé, Loix violées, filles ſeduites, familles deshonorées, parens outragez, femmes miſes à mal, maris pouſſez à bout, tout le monde eſt content; il n'y a que moi ſeul de malheureux, qui aprés tant d'années de ſervice, n'ay point d'autre récompenſe que de voir à mes yeux l'impiété de mon Maître, punie par le plus épouvantable châtiment du monde. * Mes gages, mes gages, mes gages! *

FIN.





L'AMOVR MEDECIN.

COMEDIE

Par I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,

Chez PIERRE TRABOÜILLET, au Palais, dans la Salle Dauphine, prés la porte, à la Fortune.

M. DC. LXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY



AV LECTEVR.



E n'eſt icy qu'vn ſimple crayon; vn petit impromptu, dont le Roy a voulu ſe faire vn diuertiſſement. Il eſt le plus precipité de tous ceux que ſa Majeſté m'ait commandez; Et lors que ie diray qu'il a eſté propoſé, fait, appris, & repreſenté en cinq iours, ie ne diray que ce qui eſt vray. Il n'eſt pas neceſſaire de vous aduertir qu'il y a beaucoup de choſes qui dependent de l'action; On ſçait bien que les Comédies ne ſont faites que pour eſtre ioüées, & ie ne conſeille de lire celle-cy qu'aux perſonnes qui ont des yeux pour découurir dans la lecture tout le ieu du Theatre : Ce que ie vous diray, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaitter que ces ſortes d'ouurages puſſent touſiours ſe monſtrer à vous auec les ornemens qui les accompagnent chez le Roy. Vous les verriez dans vn eſtat beaucoup plus ſupportable, & les Airs, & les Symphonies de l'incomparable Monſieur Lully, meſlez à la beauté des Voix, & à l'addreſſe des Danſeurs, leur donnent, ſans doute, des graces dont ils ont toutes les peines du monde à ſe paſſer.

LES PERSONNAGES.

SGANARELLE, Pere de Lucinde
AMINTE.
LVCRECE.
M. GVILLAVME, Vendeur de Tapisseries.
M. IOSSE, Orfeure.
LVCINDE, Fille de Sganarelle.
LYSETTE, Suiuante de Lucinde.

M. TOMES,	Medecins
M. DES FONANDRES,	
M. MACROTON.	
M. BAHYS,	
M. FILERIN,	

CLITANDRE, Amant de Lucinde.
VN NOTAIRE.

L'OPERATEVR, Oruietan.
Plusieurs Triuelins & Scaramouches,
LA COMEDIE.
LA MVSIQVE.
LE BALLET.

La Scene est à Paris dans vne Salle de la maison de Sganarelle.



PROLOGVE.

La Comedie, la Musique,
& le Ballet.

LA COMEDIE.

Quittons, quittons nostre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talens tour à tour.
Et d'vne gloire plus belle,
Piquons-nous en ce iour.
Vnissons-nous tous trois d'vne ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand Roy du monde.

TOVS TROIS.

Vnissons-nous...

LA COMEDIE.

De ses trauaux plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois delasser parmy nous.
Est-il de plus grande gloire?

Eſt-il bon-heur plus doux?
Vniſſons-nous tous trois...

TOVS TROIS.

Vniſſons-nous...





L'AMOVR MEDECIN.

ACTE I.

SCENE I.

Sganarelle, Aminte, Lucrece, M. Guillaume, M. Iosse.

SGANARELLE.



H, l'eſtrange choſe que la vie! & que ie puis bien dire auec ce grand Philoſophe de l'Antiquité, que qui terre a guerre a, & qu'vn malheur ne vient iamais ſans l'autre. Ie n'auois qu'vne ſeule femme qui eſt morte.

M. GVILLAVME

Et combien donc en voulez-vous auoir?

SGANARELLE.

Elle est morte, Monsieur mon amy, cette perte m'est tres-sensible, & ie ne puis m'en ressouuenir sans pleurer. Ie n'estois pas fort satisfait de sa conduite, & nous auions le plus souuent dispute ensemble; mais enfin, la mort r'aiuste toutes choses. Elle est morte : ie la pleure. Si elle estoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'auoit donnés, il ne m'a laissé qu'vne fille, & cette fille est toute ma peine. Car enfin, ie la voy dans vne melancolie la plus sombre du monde, dans vne tristesse épouuentable, dont il n'y a pas moyen de la retirer; & dont ie ne sçaurois mesme apprendre la cause. Pour moy i'en perds l'esprit, & i'aurois besoin d'vn bon conseil sur cette matiere. Vous estes ma niece : vous, ma voisine, & vous, mes comperes & mes amis : ie vous prie de me conseiller tous ce que ie dois faire.

M. IOSSE.

Pour moy, ie tiens que la brauerie & l'aiustement est la chose qui resioüit le plus les filles; & si i'estois que de vous, ie luy acheterois dés aujourd'huy vne belle garniture de Diamans, ou de Rubis, ou d'Esmeraudes.

M. GVILLAVME.

Et moy, si i'estois en vostre place, i'achetterois vne belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que ie ferois mettre à sa chambre, pour luy resioüir l'esprit & la veuë.

AMINTE.

Pour moy, ie ne ferois point tant de façon, & ie la marirois fort bien, & le plustost que ie pourrois, auec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque temps.

LVCRECE.

Et moy, ie tiens que voſtre fille n'eſt point du tout propre pour le Mariage. Elle eſt d'vne complexion trop delicate & trop peu ſaine, & c'eſt la vouloir enuoyer bien-toſt en l'autre monde, que de l'expoſer comme elle eſt à faire des enfans. Le monde n'eſt point du tout ſon fait, & ie vous conſeille de la mettre dans vn Couuent, où elle trouuera des diuertiſſemens qui ſeront mieux de ſon humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conſeils ſont admirables aſſeurément, mais ie les tiens vn peu intereſſez, & trouue que vous me conſeillez fort bien pour vous. Vous eſtes Orfeure, Monſieur Ioſſe, & voſtre conſeil ſent ſon homme qui a enuie de ſe défaire de ſa marchandiſe. Vous vendez des tapiſſeries, Monſieur Guillaume, & vous auez la mine d'auoir quelque tenture qui vous incommode. Celuy que vous aymez, ma voiſine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, & vous ne ſeriez pas faſchée de la voir la femme d'vn autre. Et quant à vous, ma chere niece, ce n'eſt pas mon deſſein, comme on ſçait, de marier ma fille auec qui que ce ſoit, & i'ai mes raiſons pour cela. Mais le conſeil que vous me donnez de la faire Religieuſe, eſt d'vne femme qui pourroit bien ſouhaitter charitablement d'eſtre mon heritiere vniuerſelle. Ainſi, Meſſieurs & Meſdames, quoy que tous vos conſeils ſoient les meilleurs du monde, vous trouuerez bon, s'il vous plaiſt, que ie n'en ſuiue aucun. Voila de mes donneurs de conſeils à la mode.

SCENE II.

Lucinde, Sganarelle.

SGANARELLE.

Ah, voila ma fille qui prend l'air. Elle ne me void pas. Elle soûpire. Elle leue les yeux au Ciel. Dieu vous gard. Bon iour, ma mie. Hé bien, qu'est-ce! comme vous en va? Hé! quoy toûjours triste & melancolique comme cela, & tu ne veux pas me dire ce que tu as. Allons donc, découure moy ton petit cœur, là, ma pauure mie, dy, dy; dy tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que ie te baise? vien. I'enrage de la voir de cette humeur-là. Mais, dy moy, me veux-tu faire mourir de desplaisir, & ne puis-ie sçauoir d'où vient cette grande langueur? Descouure m'en la cause, & ie te promets que ie feray toutes choses pour toy. Oüy, tu n'as qu'à me dire le suiet de ta tristesse, ie t'asseure icy, & te fais serment, qu'il n'y a rien que ie ne fasse pour te satisfaire. C'est tout dire : Est-ce que tu es ialouse de quelqu'vne de tes compagnes, que tu voyes plus braue que toy? & seroit-il quelque estoffe nouuelle dont tu voulusses auoir vn habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, & que tu souhaitterois quelque cabinet de la Foire Saint Laurent? Ce n'est pas cela. Aurois-tu enuie d'apprendre quelque chose? Et veux-tu que ie te donne vn Maistre pour te montrer à ioüer du Clauessin? Nenny. Aymerois-tu quelqu'vn, & souhaitterois-tu d'estre mariée?

Lucinde luy fait signe que c'est cela.

SCENE III.

Lyſette, Sganarelle, Lucinde.

LYSETTE.

Hé bien, Monſieur, vous venez d'entretenir vôtre fille. Auez-vous ſçeu la cauſe de ſa melancolie?

SGANARELLE.

Non, c'eſt vne coquine qui me fait enrager.

LYSETTE.

Monſieur, laiſſez-moy faire, ie m'en vais la ſonder vn peu.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas neceſſaire, & puis qu'elle veut eſtre de cette humeur, ie ſuis d'auis qu'on l'y laiſſe.

LYSETTE.

Laiſſez-moy faire, vous dis-ie, peut-eſtre qu'elle ſe découurira plus librement à moy qu'à vous. Quoy, Madame, vous ne nous direz point ce que vous auez, & vous voulez affliger ainſi tout le monde? Il me ſemble qu'on n'agiſt point comme vous faites, & que ſi vous auez quelque repugnance à vous expliquer à vn pere, vous n'en deuez auoir aucune à me deſcouurir voſtre cœur. Dites-moy, ſouhaittez-vous quelque choſe de luy? il nous a dit plus d'vne fois qu'il n'eſpargneroit rien pour vous contenter. Eſt-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous ſouhaitteriez, & les promenades & les cadeaux ne tenteroient-ils point voſtre ame? Heu. Auez-vous receu quelque deſplaiſir de

quelqu'vn? Heu. N'auriez-vous point quelque ſecrette inclination, auec qui vous ſouhaitteriez que voſtre pere vous mariaſt? Ah, ie vous entens. Voila l'affaire. Que Diable, pourquoy tant de façons? Monſieur, le myſtere eſt découuert. Et...

SGANARELLE *l'interrompant.*

Va, fille ingratte, ie ne te veux plus parler, & ie te laiſſe dans ton obſtination.

LVCINDE.

Mon pere, puis que vous voulez que ie vous diſe la choſe...

SGANARELLE.

Oüy, ie perds toute l'amitié que i'auois pour toy.

LYSETTE.

Monſieur, ſa triſteſſe...

SGANARELLE.

C'eſt vne coquine qui me veut faire mourir.

LVCINDE.

Mon pere, ie veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas la recompenſe de t'auoir eſleuée comme i'ay fait.

LYSETTE.

Mais, Monſieur...

SGANARELLE.

Non, ie ſuis contr'elle, dans vne colere eſpouuentable.

LVCINDE.

Mais, mon pere...

SGANARELLE.

Ie n'ay plus aucune tendresse pour toy.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est vne friponne.

LVCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Vne ingratte.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Vne coquine qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LYSETTE.

C'est vn mary qu'elle veut.

SGANARELLE *faisant semblant de ne pas entendre.*

Ie l'abandonne.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Ie la deteste.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Vn mary, vn mary, vn mary.

SCENE IV.

Lyſette, Lucinde.

LYSETTE.

On dit bien vray : qu'il n'y a point de pires ſourds, que ceux qui ne veulent point entendre.

LVCINDE.

Hé bien, Lyſette, i'auois tort de cacher mon deſplaiſir, & ie n'auois qu'à parler, pour auoir tout ce que ie ſouhaittois de mon pere : tu le vois.

LYSETTE.

Par ma foy, voila vn vilain homme, & ie vous auoüe que i'aurois vn plaiſir extréme à luy ioüer quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que iuſqu'icy vous m'auez caché voſtre mal?

LVCINDE.

Helas, dequoy m'auroit ſeruy de te le deſcouurir

plûtoſt! & n'aurois-ie pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie. Crois-tu que ie n'aye pas bien preueu tout ce que tu vois maintenant, que ie ne ſceuſſe pas à fonds tous les ſentimens de mon pere, & que le refus qu'il a fait porter à celuy qui m'a demandée par vn amy, n'ait pas eſtouffé dans mon ame toute ſorte d'eſpoir.

LYSETTE.

Quoy, c'eſt cét inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LVCINDE.

Peut-eſtre n'eſt-il pas honneſte à vne fille de s'expliquer ſi librement; mais enfin, ie t'auouë que s'il m'eſtoit permis de vouloir quelque choſe, ce ſeroit luy que ie voudrois.. Nous n'auons eu enſemble aucune conuerſation, & ſa bouche ne m'a point declaré la paſſion qu'il a pour moy : mais dans tous les lieux où il m'a pû voir, ſes regards & ſes actions m'ont touſiours parlé ſi tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moy, m'a paru d'vn ſi honneſte homme, que mon cœur n'a pû s'empeſcher d'eſtre ſenſible à ſes ardeurs; & cependant tu vois où la dureté de mon pere reduit toute cette tendreſſe.

LYSETTE.

Allez, laiſſez-moy faire, quelque ſuiet que i'aye de me plaindre de vous du ſecret que vous m'auez fait, ie ne veux pas laiſſer de ſeruir voſtre amour; & pourueu que vous ayez aſſez de reſolution...

LVCINDE.

Mais que veux-tu que ie faſſe contre l'authorité d'vn pere? & s'il eſt inexorable à mes vœux...

LYSETTE.

Allez, allez, il ne faut pas fe laiffer mener comme vn Oyfon, & pourueu que l'honneur n'y foit pas offenfé, on peut fe liberer vn peu de la tyrannie d'vn pere. Que pretend-il que vous faffiez? N'eftes-vous pas en âge d'eftre mariée? & croit-il que vous foyez de marbre? Allez, encor vn coup, ie veux feruir voftre paffion, ie prends dés à prefent fur moy tout le foin de fes interefts, & vous verrez que ie fçay des deftours... Mais ie vois voftre pere, rentrons, & me laiffez agir.

SCENE V.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Il eft bon quelquefois de ne point faire femblant d'entendre les chofes qu'on n'entend que trop bien: & i'ay fait fagement de parer la declaration d'vn defir que ie ne fuis pas refolu de contenter. A-t'on iamais rien veu de plus tyrannique que cette couftûme où l'on veut affuiettir les peres? Rien de plus impertinent, & de plus ridicule, que d'amaffer du bien auec de grands trauaux, & efleuer vne fille auec beaucoup de foin & de tendreffe, pour fe defpoüiller de l'vn & de l'autre entre les mains d'vn homme qui ne nous touche de rien? Non, non, ie me mocque de cét vfage, & ie veux garder mon bien & ma fille pour moy.

SCENE VI.

Lyſette, Sganarelle.

LYSETTE.

Ah, malheur! ah, diſgrace! ah, pauure Seigneur Sganarelle! où pourray-ie te rencontrer?

SGANARELLE.

Que dit-elle-là?

LYSETTE.

Ah, miſerable pere! que feras-tu? quand tu ſçauras cette nouuelle.

SGANARELLE.

Que ſera-ce?

LYSETTE.

Ma pauure Maiſtreſſe.

SGANARELLE.

Ie ſuis perdu.

LYSETTE.

Ah!

SGANARELLE.

Lyſette.

LYSETTE.

Quelle infortune!

SGANARELLE.

Lyſette.

LYSETTE.

Quel accident!

SGANARELLE.

Lyſette.

LYSETTE.

Quelle fatalité!

SGANARELLE.

Lyſette.

LYSETTE.

Ah, Monſieur!

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce?

LYSETTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

LYSETTE.

Voſtre fille...

SGANARELLE.

Ah, ah!

LYSETTE.

Monſieur, ne pleurez donc point comme cela : car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dy donc viſte.

LYSETTE.

Voſtre fille toute ſaiſie des paroles que vous luy auez dites, & de la colere effroyable où elle vous a veu contre elle, eſt montée viſte dans ſa chambre, & pleine de deſeſpoir, a ouuert la feneſtre qui regarde ſur la riuiere.

SGANARELLE.

Hé bien?

LYSETTE.

Alors, leuant les yeux au Ciel : Non, a-t'elle dit, il m'eſt impoſſible de viure auec le courroux de mon

pere : & puiſqu'il me renonce pour ſa fille, ie veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'eſt iettée ?

LYSETTE.

Non, Monſieur, elle a fermé tout doucement la feneſtre, & s'eſt allée mettre ſur ſon lict. Là elle s'eſt priſe à pleurer amerement : & tout d'vn coup ſon viſage a pally, ſes yeux ſe ſont tournez, le cœur luy a manqué, & elle m'eſt demeurée entre les bras.

SGANARELLE.

Ah, ma fille!

LYSETTE.

A force de la tourmenter, ie l'ay fait reuenir : mais cela luy reprend de moment en moment : & ie croy qu'elle ne paſſera pas la iournée.

SGANARELLE.

Champagne, Champagne, Champagne, viſte, qu'on m'aille querir des Medecins, & en quantité, on n'en peut trop auoir dans vne pareille auanture. Ah, ma fille! ma pauure fille!

Fin du premier Acte.

I. ENTRE-ACTE.

Champagne en dançant frappe aux portes de quatre Medecins, qui dancent, & entrent auec ceremonie chez le pere de la malade.



ACTE II

SCENE I.

Sganarelle, Lyſette.

LYSETTE.



UE voulez-vous donc faire, Monſieur, de quatre Medecins? N'eſt-ce pas aſſez d'vn pour tuer vne perſonne?

SGANARELLE.

Taiſez-vous. Quatre conſeils vallent mieux qu'vn.

LYSETTE.

Eſt-ce que voſtre fille ne peut pas bien mourir, ſans le ſecours de ces Meſſieurs-là?

SGANARELLE.

Eſt-ce que les Medecins font mourir?

LYSETTE.

Sans doute : & i'ay connu vn homme qui prouuoit, par bonnes raiſons, qu'il ne faut iamais dire, vne telle perſonne eſt morte d'vne fiéure & d'vne fluxion ſur la poictrine : mais elle eſt morte de quatre Medecins, & de deux Apothicaires.

SGANARELLE.

Chut, n'offenſez pas ces Meſſieurs-là.

LYSETTE.

Ma foy, Monſieur, noſtre Chat eſt rechappé depuis peu, d'vn ſaut qu'il fit du haut de la maiſon dans la ruë, & il fut trois iours ſans manger, & ſans pouuoir remuër ni pied ni patte; mais il eſt bien-heureux de ce qu'il n'y a point de Chats Medecins : car ſes affaires eſtoient faites, & ils n'auroient pas manqué de le purger, & de le ſaigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-ie; mais voyez quelle impertinence. Les voicy.

LYSETTE.

Prenez garde, vous allez eſtre bien édifié, ils vous diront en Latin que voſtre fille eſt malade.

SCENE II.

Meſſieurs Tomés, Des Fonandrés, Macroton, Bahys, Medecins, *Sganarelle, Lyſette.*

SGANARELLE.

Hé bien, Meſſieurs?

M. TOMÉS.

Nous auons veu ſuffiſamment la malade; & ſans doute qu'il y a beaucoup d'impuretez en elle.

SGANARELLE.

Ma fille eſt impure?

M. TOMÉS.

Ie veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté dans ſon corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ah, ie vous entens.

M. TOMÉS.

Mais... nous allons conſulter enſemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des ſieges.

LYSETTE.

Ah, Monſieur, vous en eſtes?

SGANARELLE.

Dequoy donc connoiſſez-vous Monſieur?

LYSETTE.

De l'auoir veu l'autre iour, chez la bonne amie de Madame voſtre niece.

M. TOMÉS.

Comment ſe porte ſon Cocher?

LYSETTE.

Fort bien, il eſt mort.

M. TOMÉS.

Mort!

LYSETTE.

Oüy.

M. TOMÉS.

Cela ne ſe peut.

LYSETTE.

Ie ne ſçay pas ſi cela ſe peut, mais ie ſçay bien que cela eſt.

M. TOMÉS.

Il ne peut pas eſtre mort, vous dis-ie.

LYSETTE.

Et moy ie vous dis qu'il eſt mort, & enterré.

M. TOMÉS.

Vous vous trompez.

LYSETTE.

Ie l'ay veu.

M. TOMÉS.

Cela eſt impoſſible. Hippocrate dit, que ces ſortes de maladies ne ſe terminent qu'au quatorze, ou au vingt-vn, & il n'y a que ſix iours qu'il eſt tombé malade.

LYSETTE.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira : mais le Cocher eſt mort.

SGANARELLE.

Paix, diſcoureuſe, allons, ſortons d'ici. Meſſieurs, ie vous ſupplie de conſulter de la bonne maniere. Quoy que ce ne ſoit pas la couſtume de payer auparauant; toutefois de peur que ie l'oublie, & afin que ce ſoit vne affaire faite, voicy...

Il les paye, & chacun en receuant l'argent, fait vn geſte different.

SCENE III.

Meſſieurs Des Fonandrés, Tomés, Macroton, & Bahys.

Ils s'aſſeyent & touſſent.

M. DES FONANDRÉS.

Paris eſt eſtrangement grand, & il faut faire de longs traiets, quand la pratique donne vn peu.

M. TOMÉS.

Il faut auouër que i'ay vne Mule admirable pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que ie lui fais faire tous les iours.

M. DES FONANDRÉS.

I'ay vn cheual merueilleux, & c'eſt vn animal infatigable.

M. TOMÉS.

Sçauez-vous le chemin que ma Mule a fait auiourd'huy? I'ay eſté premierement tout contre l'Arſenal, de l'Arſenal au bout du Fauxbourg S. Germain, du Fauxbourg S. Germain au fond du Marais, du fond du Marais à la porte S. Honoré, de la porte S. Honoré au Fauxbourg S. Iacques, du Fauxbourg S. Iacques à la Porte de Richelieu, de la Porte de Richelieu icy, & d'icy ie dois aller encor à la Place Royale.

M. DES FONANDRÉS.

Mon cheual a fait tout cela auiourd'huy, & de plus, i'ay eſté à Ruel voir vn malade.

M. TOMÉS.

Mais à propos, quel party prenez-vous dans la querelle des deux Medecins, Theophraſte, & Artemius; car c'eſt vne affaire qui partage tout noſtre Corps?

M. DES FONANDRÉS.

Moy, ie ſuis pour Artemius.

M. TOMÉS.

Et moy auſſi, ce n'eſt pas que ſon auis, comme on a veu, n'ait tué le malade, & que celuy de Theophraſte ne fuſt beaucoup meilleur aſſeurément : Mais enfin, il a tort dans les circonſtances, & il ne deuoit pas eſtre d'vn autre auis que ſon Ancien. Qu'en dites-vous?

M. DES FONANDRÉS.

Sans doute. Il faut touſiours garder les formalitez, quoy qu'il puiſſe arriuer.

M. TOMÉS.

Pour moy, i'y ſuis ſeuere en Diable, à moins que ce ſoit entre amis, & l'on nous aſſembla vn iour trois de nous autres auec vn Medecin de dehors, pour vne conſultation, où i'arreſtay toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinaſt ſi les choſes n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maiſon faiſoient ce qu'ils pouuoient, & la maladie preſſoit : mais ie n'en voulus point demordre, & la malade mourut brauement pendant cette conteſtation.

M. DES FONANDRÉS.

C'eſt fort bien fait d'apprendre aux gens à viure, & de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÉS.

Vn homme mort, n'eſt qu'vn homme mort, & ne fait

point de conſéquence; Mais vne formalité negligée, porte vn notable preiudice à tout le Corps des Medecins.

SCENE IV.

Sganarelle, Meſſieurs Tomés, Des Fonandrés, Macroton, & Bahys.

SGANARELLE.

Meſſieurs, l'oppreſſion de ma fille augmente, ie vous prie de me dire viſte ce que vous auez reſolu.

M. TOMÉS.

Allons, Monſieur.

M. DES FONANDRÉS.

Non, Monſieur, parlez, s'il vous plaiſt.

M. TOMÉS.

Vous vous mocquez.

M. DES FONANDRÉS.

Ie ne parleray pas le premier.

M. TOMÉS.

Monſieur.

M. DES FONANDRÉS.

Monſieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, Meſſieurs, laiſſez toutes ces céremonies, & ſongez que les choſes preſſent.

M. TOMÉS. *Ils parlent tous quatre enſemble.*

La maladie de voſtre fille...

M. DES FONANDRÉS.

L'auis de tous ces Meſſieurs tous enſemble...

M. MACROTON.

Apres auoir bien conſulté.

M. BAHYS.

Pour raiſonner.

SGANARELLE.

Hé, Meſſieurs, parlez l'vn apres l'autre, de grace.

M. TOMÉS.

Monſieur, nous auons raiſonné ſur la maladie de voſtre fille ; & mon auis, à moy, eſt, que cela procede d'vne grande chaleur de ſang : ainſi ie conclus à la ſaigner le pluſtoſt que vous pourrez.

M. DES FONANDRÉS.

Et moy, ie dis que ſa maladie eſt vne pourriture d'humeurs, cauſée par vne trop grande repletion : ainſi ie conclus à luy donner de l'hemetique.

M. TOMÉS.

Ie ſouſtiens que l'hemetique la tuëra.

M. DES FONANDRÉS.

Et moy, que la ſaignée la fera mourir.

M. TOMÉS.

C'eſt bien à vous de faire l'habile homme.

M. DES FONANDRÉS.

Oüy, c'eſt à moy, & ie vous preſteray le colet en tout genre d'érudition.

M. TOMÉS.

Souuenez-vous de l'homme que vous fiſtes creuer ces iours paſſez.

M. DES FONANDRÉS.

Souuenez-vous de la Dame que vous auez enuoyée en l'autre monde, il y a trois iours.

M. TOMÉS.

Ie vous ay dit mon auis.

M. DES FONANDRÉS.

Ie vous ay dit ma penſée.

M. TOMÉS.

Si vous ne faites ſaigner tout à l'heure voſtre fille, c'eſt vne perſonne morte.

M. DES FONANDRÉS.

Si vous la faites ſaigner elle ne ſera pas en vie dans vn quart d'heure.

SCENE V.

Sganarelle, Meſſieurs Macroton, & Bahys, Medecins.

SGANARELLE.

A qui croire des deux? & quelle reſolution prendre ſur des auis ſi oppoſez? Meſſieurs, ie vous coniure de determiner mon eſprit, & de me dire, ſans paſſion, ce que vous croyez le plus propre à ſoulager ma fille.

M. MACROTON. *Il parle en allongeant ſes mots.*

Mon-ſi-eur. dans. ces. ma-ti-e-res. là. il. faut. pro-ce-der. a-uec-que. cir-conſ-pec-tion. &. ne. ri-en. fai-re, com-me. on. dit, à. la. vo-lé-e. dau-tant. que. les. fau-tes. qu'-on. y. peut. fai-re. ſont. ſe-lon. noſ-tre.

Maiſ-tre. Hip-po-cra-te. d'v-ne. dan-ge-reu-ſe. con-ſe-quen-ce.

M. BAHYS. *Celui cy parle touſiours en bredoüillant.*

Il eſt vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait. Car ce ne ſont pas icy des ieux d'enfant; & quand on a failly, il n'eſt pas ayſé de reparer le manquement, & de reſtablir ce qu'on a gaſté. *Experimentum periculoſum.* C'eſt pourquoy il s'agiſt de raiſonner auparauant, comme il faut, de peſer meurement les choſes, de regarder le temperament des gens, d'examiner les cauſes de la maladie, & de voir les remedes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE.

L'vn va en tortuë, & l'autre court la poſte.

M. MACROTON.

Or. Mon-ſi-eur, pour. ve-nir. au. fait. ie trou-ue. que. voſ-tre. fil-le. a. v-ne. ma-la-di-e. chro-ni-que, &. qu'el-le. peut. pe-ri-cli-ter, ſi. on. ne. luy. don-ne. du. ſe-cours; dau-tant. que. les. ſim-ptô-mes. qu'el-le. a, ſont. in-di-ca-tifs. d'v-ne. va-peur. fu-li-gi-neu-ſe. &. mor-di-can-te, qui. lui. pi-co-te. les. mem-bra-nes. du. cer-ueau. Or. cet-te va-peur. que. nous. nom-mons. en. Grec. *At-mos.* eſt. cau-ſé-e. par. des. hu-meurs. pu-tri-des, te-na-ces, &. con-glu-ti-neu-ſes, qui. ſont. con-te-nu-ës. dans. le. bas. ven-tre.

M. BAHYS.

Et comme ces humeurs ont eſté là engendrées, par vne longue ſucceſſion de temps; elles s'y ſont recuites, & ont acquis cette malignité, qui fume vers la region du cerueau.

M. MACROTON.

Si. bi-en, donc, que. pour. ti-rer, deſ-ta-cher, ar-

ra-cher, ex-pul-ſer, é-ua-cu-er. leſ-di-tes. hu-meurs, il. fau-dra. v-ne. pur-ga-ti-on. vi-gou-reu-ſe. Mais. au. pre-a-la-ble, ie. trou-ue. à. pro-pos, &. il. n'y. a. pas. d'in-con-ue-ni-ent. d'v-ſer. de. pe-tits. re-me-des. a-no-dins, c'eſt. à. di-re, de. pe-tits. la-ue-mens. re-mol-li-ans. &. de-ter-ſifs, de. iu-lets. &. de. ſi-rops. ra-frai-chiſ-ſans. qu'on. meſ-le-ra. dans. ſa. pti-ſa-ne.

M. BAHYS.

Apres nous en viendrons à la purgation & à la ſaignée, que nous reïtererons s'il en eſt beſoin.

M. MACROTON.

Ce. n'eſt. pas. qu'au-ec. tout. ce-la, voſ-tre. fil-le. ne. puiſ-ſe. mou-rir; mais. au moins. vous. au-rez. fait. quel-que. cho-ſe, &. vous. au-rez. la. con-ſo-la-ti-on, qu'el-le. ſe-ra. mor-te. dans. les. for-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir ſelon les regles, que de rechapper contre les regles.

M. MACROTON.

Nous. vous. di-ſons. ſin-ce-re-ment. noſ-tre. pen-ſée.

M. BAHYS.

Et nous auons parlé, comme nous parlerions à noſtre propre frere.

SGANARELLE. *A Monſieur Macroton.*

Ie. vous. rends. tres-hum-bles. gra-ces. *A Monſieur Bahys.* Et vous ſuis infiniment obligé de la peine que vous auez priſe.

SCENE VI.

Sganarelle.

Me voila iuſtement vn peu plus incertain que ie n'eſtois auparauant. Morbleu, il me vient vne fantaiſie. Il faut que i'aille achetter de l'Oruietan, & que ie lui en faſſe prendre. L'Oruietan eſt vn remede dont beaucoup de gens ſe ſont bien trouuez.

SCENE VII.

L'Operateur, Sganarelle.

SGANARELLE.

Hola, Monſieur, ie vous prie de me donner vne boëte de voſtre Oruietan, que ie m'en vay vous payer.

L'OPERATEVR *chantant.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Ocean,
Peut-il iamais payer ce ſecret d'importance?
Mon remede guerit par ſa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout vn an.
la Gale,
la Rogne,
la Tigne,
la Fiévre,
la Peſte,
la Goute,

Verole,
Descente,
Rougeole,
O! grande puissance de l'Oruietan!

SGANARELLE.

Monsieur, ie croy que tout l'or du monde n'est pas capable de payer vostre remede : mais pourtant, voicy vne piece de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaist.

L'OPERATEVR *chantant.*

Admirez mes bontez, & le peu qu'on vous vend,
Ce tresor merueilleux que ma main vous dispense.
Vous pouuez auec luy brauer en asseurance,
Tous les maux que sur nous l'ire du Ciel répand :
la Gale,
la Rogne,
la Tigne,
la Fiévre,
la Peste,
la Goute,
Verole,
Descente,
Rougeole,
O! grande puissance de l'Oruietan!

Fin du deuxiesme Acte.

II. ENTRE-ACTE.

Plusieurs Triuelins, & plusieurs Scaramouches, vallets de l'Operateur, se resioüyssent en dançant.



ACTE III.

SCENE I.

Meßieurs Filerin, Tomés, & Des Fonandrés.

M. FILERIN.

'auez-vous point de honte, Meſſieurs, de montrer ſi peu de prudence pour des gens de voſtre âge, & de vous eſtre querellez comme de ieunes eſtourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces ſortes de querelles nous font parmy le monde? & n'eſt-ce pas aſſez que les ſçauans voyent les contrarietez, & les diſſentions qui ſont entre nos Autheurs & nos anciens Maiſtres, ſans deſcouurir encore au peuple, par nos debats & nos querelles, la forfanterie de noſtre Art. Pour moy, ie ne comprens rien du tout à cette méchante Politique de quelques-vns de nos gens. Et il faut confeſſer, que toutes ces conteſtations nous ont deſcrié, depuis peu, d'vne eſtrange maniere, & que, ſi nous n'y prenons garde, nous allons nous ruïner nous-meſmes. Ie n'en parle pas pour mon intereſt. Car, Dieu mercy, i'ay deſia eſtably mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuue, qu'il greſle, ceux qui ſont morts ſont morts, & i'ay dequoy me paſſer

des viuans. Mais enfin, toutes ces diſputes ne vallent rien pour la Medecine. Puis que le Ciel nous fait la grace que depuis tant de ſiecles, on demeure infatué de nous : ne deſabuſons point les hommes auec nos cabales extrauagantes, & profitons de leur ſottiſe le plus doucement que nous pourrons. Nous ne ſommes pas les ſeuls, comme vous ſçauez, qui taſchons à nous preualoir de la foibleſſe humaine. C'eſt-là que va l'eſtude de la pluſpart du monde, & chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les loüanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils ſouhaittent : & c'eſt vn art où l'on fait, comme on void, des fortunes conſiderables. Les Alchimiſtes taſchent à profiter de la paſſion que l'on a pour les richeſſes, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les eſcoutent. Et les diſeurs d'Horoſcope, par leurs Predictions trompeuſes, profitent de la vanité, & de l'ambition des credules eſprits : mais le plus grand foible des hommes, c'eſt l'amour qu'ils ont pour la vie, & nous en profitons nous autres, par noſtre pompeux galimatias ; & ſçauons prendre nos auantages de cette veneration, que la peur de mourir, leur donne pour noſtre meſtier. Conſeruons-nous donc dans le degré d'eſtime où leur foibleſſe nous a mis, & ſoyons de concert auprés des malades, pour nous attribuer les heureux ſuccez de la maladie, & reietter ſur la Nature toutes les beueuës de noſtre art. N'allons point, dis-ie, deſtruire ſottement les heureuſes preuentions d'vne erreur qui donne du pain à tant de perſonnes.

M. TOMÉS.

Vous auez raiſon en tout ce que vous dites ; mais ce

ſont chaleurs de ſang, dont par fois on n'eſt pas le maiſtre.

M. FILERIN.

Allons donc, Meſſieurs, mettez bas toute rancune, & faiſons icy voſtre accommodement.

M. DES FONANDRÉS.

I'y conſens. Qu'il me paſſe mon hemetique pour la malade dont il s'agiſt, & ie luy paſſeray tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il ſera queſtion.

M. FILERIN.

On ne peut pas mieux dire. Et voila ſe mettre à la raiſon.

M. DES FONANDRÉS.

Cela eſt fait.

M. FILERIN.

Touchez donc là. Adieu. Vne autre fois, montrez plus de prudence.

SCENE II.

Meſſieurs Tomés, Des Fonandrés, Lyſette.

LYSETTE.

Quoy, Meſſieurs, vous voila, & vous ne ſongez pas à reparer le tort qu'on vient de faire à la Medecine.

M. TOMÉS.

Comment, qu'eſt-ce?

LYSETTE.

Vn inſolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre ſur

voſtre meſtier : & qui ſans vôtre ordonnance, vient de tuer vn homme d'vn grand coup d'eſpée au trauers du corps.

M. TOMÈS.

Eſcoutez, vous faites la railleuſe : mais vous paſſerez par nos mains quelque iour.

LYSETTE.

Ie vous permets de me tuer lors que i'auray recours à vous.

SCENE III.

Lyſette, Clitandre.

CLITANDRE.

Hé bien, Lyſette, me trouues-tu bien ainſi?

LYSETTE.

Le mieux du monde, & ie vous attendois auec impatience. Enfin, le Ciel m'a faite d'vn naturel le plus humain du monde, & ie ne puis voir deux Amans ſoûpirer l'vn pour l'autre, qu'il ne me prenne vne tendreſſe charitable, & vn deſir ardent de ſoulager les maux qu'ils ſouffrent. Ie veux à quelque prix que ce ſoit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle eſt, & la mettre en voſtre pouuoir. Vous m'avez plû d'abord, ie me connois en gens, & elle ne peut pas mieux choiſir. L'amour riſque des choſes extraordinaires, & nous auons concerté enſemble vne maniere de ſtratagéme, qui pourra peut-eſtre nous reüſſir. Toutes nos meſures ſont deſia priſes. L'homme à qui nous auons affaire

n'eſt pas des plus fins de ce monde : & ſi cette auanture nous manque, nous trouuerons mille autres voyes, pour arriuer à noſtre but. Attendez-moy-là ſeulement, ie reuiens vous querir.

SCENE IV.

Sganarelle, Lyſette.

LYSETTE.

Monſieur, allegreſſe ! allegreſſe !

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce ?

LYSETTE.

Reſioüyſſez-vous.

SGANARELLE.

De quoy ?

LYSETTE.

Reſioüiſſez-vous, vous dis-ie.

SGANARELLE.

Dy-moy donc ce que c'eſt, & puis ie me reſioüiray peut-eſtre.

LYSETTE.

Non, ie veux que vous vous reſioüiſſiez auparauant : que vous chantiez, que vous danciez.

SGANARELLE.

Surquoy ?

LYSETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc, la lera la la, la lera la. Que Diable!

LYSETTE.

Monſieur, voſtre fille eſt guerie.

SGANARELLE.

Ma fille eſt guerie!

LYSETTE.

Oüy, ie vous amene vn Medecin: mais vn Medecin d'importance, qui fait des cures merueilleuſes, & qui ſe mocque des autres Medecins.

SGANARELLE.

Où eſt-il?

LYSETTE.

Ie vais le faire entrer.

SGANARELLE.

Il faut voir ſi celui-cy fera plus que les autres.

SCENE V.

Clitandre en habit de Medecin, Sganarelle, Lyſette.

LYSETTE.

Le voicy.

SGANARELLE.

Voila vn Medecin qui a la barbe bien ieune.

LYSETTE.

La ſcience ne ſe meſure pas à la barbe; & ce n'eſt pas par le menton qu'il eſt habile.

SGANARELLE.

Monsieur, on m'a dit que vous auiez des remedes admirables, pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monsieur, mes remedes sont differens de ceux des autres: Ils ont l'hemetique, les saignées, les medecines, & les lauemens : Mais moy, ie gueris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, & par des anneaux constellez.

LYSETTE.

Que vous ay-ie dit?

SGANARELLE.

Voila vn grand homme.

LYSETTE.

Monsieur, comme vostre fille est là toute habillée dans vne chaise, ie vais la faire passer icy.

SGANARELLE.

Oüy, fay.

CLITANDRE. *Tastant le pouls à Sganarelle.*

Vostre fille est bien malade.

SGANARELLE

Vous connoissez cela icy.

CLITANDRE.

Oüy, par la sympathie qu'il y a entre le pere & la fille.

SCENE VI.

Lucinde, Lyſette, Sganarelle, Clitandre.

LYSETTE.

Tenez, Monſieur, voila vne chaiſe auprés d'elle. Allons, laiſſez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoy? ie veux demeurer-là.

LYSETTE.

Vous mocquez-vous? Il faut s'eſloigner, vn Medecin a cent choſes à demander, qu'il n'eſt pas honneſte qu'vn homme entende.

CLITANDRE. *Parlant à Lucinde à part.*

Ah! Madame, que le rauiſſement où ie me trouue eſt grand! & que ie ſçay peu par où vous commencer mon diſcours. Tant que ie ne vous ay parlé que des yeux, i'auois, ce me ſembloit, cent choſes à vous dire : & maintenant que i'ay la liberté de vous parler de la façon que ie ſouhaittois, ie demeure interdit : & la grande ioye où ie ſuis, eſtouffe toutes mes paroles.

LVCINDE.

Ie puis vous dire la meſme choſe, & ie ſens comme vous des mouuemens de ioye, qui m'empeſchent de pouuoir parler.

CLITANDRE.

Ah, Madame, que ie ſerois heureux, s'il eſtoit vray

que vous sentissiez tout ce que ie sens, & qu'il me fust permis de iuger de vostre ame par la mienne! Mais, Madame, puis-ie au moins croire que ce soit à vous à qui ie doiue la pensée de cét heureux stratageme, qui me fait ioüir de vostre presence?

LVCINDE.

Si vous ne m'en deuez pas la pensée, vous m'estes redeuable, au moins, d'en auoir approuué la proposition auec beaucoup de ioye.

SGANARELLE *à Lysette.*

Il me semble qu'il luy parle de bien prés.

LYSETTE *à Sganarelle*

C'est qu'il obserue sa phisionomie, & tous les traits de son visage.

CLITANDRE *à Lucinde.*

Serez-vous constante, Madame, dans ces bontez que vous me tesmoignez?

LVCINDE.

Mais vous, serez-vous ferme dans les resolutions que vous auez montrées?

CLITANDRE.

Ah! Madame, iusqu'à la mort. Ie n'ay point de plus forte enuie que d'estre à vous, & ie vais le faire paroistre dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE.

Hé bien, nostre malade, elle me semble vn peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'est que i'ay desia fait agir sur elle vn de ces re-

medes, que mon art m'enſeigne. Comme l'Eſprit a grand empire ſur le corps, & que c'eſt de luy bien ſouuent que procedent les maladies, ma couſtume eſt de courir à guerir les eſprits auant que de venir au corps. I'ay donc obſerué ſes regards, les traits de ſon viſage, & les lignes de ſes deux mains: & par la ſcience que le Ciel m'a donnée, i'ay reconnu que c'eſtoit de l'eſprit qu'elle eſtoit malade, & que tout ſon mal ne venoit que d'vne imagination déreglée, d'vn deſir depraué de vouloir eſtre mariée. Pour moy, ie ne voy rien de plus extrauagant & de plus ridicule, que cette enuie qu'on a du mariage.

SGANARELLE.

Voila vn habile homme!

CLITANDRE.

Et i'ay eu, & auray pour luy, toute ma vie, vne auerſion effroyable.

SGANARELLE.

Voila un grand Medecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, & que i'ay veu en elle de l'alienation d'eſprit: & meſme, qu'il y auoit du peril à ne luy pas donner vn prompt ſecours, ie l'ay priſe par ſon foible, & luy ay dit que i'eſtois venu icy pour vous la demander en mariage. Soudain ſon viſage a changé, ſon teint s'eſt eſclaircy, ſes yeux ſe ſont animez: & ſi vous voulez pour quelques iours l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle eſt.

SGANARELLE.

Oüy da, ie le veux bien.

CLITANDRE.

Apres nous ferons agir d'autres remedes pour la guerir entierement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oüy, cela est le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voila Monsieur qui a enuie de t'espouser, & ie lui ay dit que ie le voulois bien.

LVCINDE.

Helas, est-il possible ?

SGANARELLE.

Oüy.

LVCINDE.

Mais, tout de bon ?

SGANARELLE.

Oüy, oüy.

LVCINDE.

Quoy, vous estes dans les sentimens d'estre mon mary ?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LVCINDE.

Et mon pere y consent ?

SGANARELLE.

Oüy, ma fille.

LVCINDE.

Ah, que ie suis heureuse, si cela est veritable !

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame, ce n'est pas d'auiourd'huy que ie vous aime, & que ie brûle de me voir vostre mary, ie ne suis venu ici que pour cela : & si

vous voulez que ie vous dife nettement les chofes comme elles font, cét habit n'eft qu'vn pur pretexte inuenté, & ie n'ay fait le Medecin, que pour m'approcher de vous, & obtenir ce que ie fouhaitte.

LVCINDE.

C'eft me donner des marques d'vn amour bien tendre, & i'y fuis fenfible autant que ie puis.

SGANARELLE.

Oh! la folle! oh! la folle! oh! la folle!

LVCINDE.

Vous voulez donc bien, mon pere, me donner Monfieur pour efpoux?

SGANARELLE.

Oüy, ça, donne-moy ta main. Donnez-moy vn peu auffi la voftre pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monfieur...

SGANARELLE. *S'eftouffant de rire.*

Non, non, c'eft pour... pour lui contenter l'efprit. Touchez-là. Voila qui eft fait.

CLITANDRE.

Acceptez pour gage de ma foy cét anneau que ie vous donne. C'eft vn anneau conftellé, qui guerit les efgaremens d'efprit.

LVCINDE.

Faifons donc le contract, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Helas, ie le veux bien, Madame. *A Sganarelle.* Ie vais

faire monter l'homme qui eſcrit mes remedes, & lui faire croire que c'eſt vn Notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Hola, faites monter le Notaire que i'ay amené auec moy.

LVCINDE.

Quoy, vous auiez amené vn Notaire ?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LVCINDE.

I'en ſuis rauie.

SGANARELLE.

Oh la folle ! oh la folle !

SCENE VII.

Le Notaire, Clitandre, Sganarelle, Lucinde, Lyſette.

Clitandre parle au Notaire à l'oreille.

SGANARELLE.

Oüy, Monſieur, il faut faire vn contract pour ces deux perſonnes-là. Eſcriuez (voila le contract qu'on fait) ie lui donne vingt mille eſcus en mariage. Eſcriuez.

Le Notaire eſcrit.

LVCINDE.

Ie vous ſuis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voila qui eſt fait, vous n'auez qu'à venir ſigner.

SGANARELLE.

Voila vn contract bien-toſt baſti.

CLITANDRE.

Au moins...

SGANARELLE.

Hé non, vous dis-ie, ſçait-on pas bien? Allons, donnez-lui la plume pour ſigner. Allons, ſigne, ſigne, ſigne. Va, va, ie ſigneray tantoſt moy.

LVCINDE.

Non, non, ie veux auoir le contract entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien, tien. Es-tu contente?

LVCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voila qui eſt bien. Voila qui eſt bien.

CLITANDRE.

Au reſte, ie n'ay pas eu ſeulement la precaution d'amener vn Notaire, i'ay eu celle encore de faire venir des voix & des inſtrumens pour celebrer la Feſte, & pour nous reſioüir. Qu'on les faſſe venir. Ce ſont des gens que ie mene auec moy, & dont ie me ſers tous les iours pour pacifier avec leur harmonie les troubles de l'eſprit.

SCENE DERNIERE.

La Comedie, le Ballet, & la Musique.

TOVS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deuiendroient mal ſains :
Et c'eſt noüs qui ſommes
Leurs grands Medecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous ?
Qu'on laiſſe Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOVS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous...

Durant qu'ils chantent, & que les ieux, les ris & les plaiſirs dancent, Clitandre emmene Lucinde.

SGANARELLE.

Voila vne plaiſante façon de guerir. Où eſt donc ma fille & le Medecin ?

LYSETTE.

Ils ſont allez acheuer le reſte du mariage.

SGANARELLE.

Comment, le mariage ?

LYSETTE.

Ma foy, Monſieur, la Becaſſe eſt bridée, & vous auez crû faire vn ieu; qui demeure vne verité.

SGANARELLE.

Les Danceurs le retiennent, & veulent le faire dancer de force.

Comment, Diable! Laiſſez-moy aller : laiſſez-moy aller, vous dis-ie. Encore. Peſte des gens.

FIN.



LE

MISANTROPE

COMEDIE.

Par I. B. P. DE MOLIERE.



A PARIS.

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint Louis.

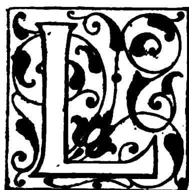
M. DC. LXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



LE LIBRAIRE

AV LECTEVR.



E *Misantrope, dés sa premiere Representation, ayant receu au Theatre, l'approbation que le Lecteur ne luy pourra refuser, & la Cour estant à Fontainebleau, lors qu'il parut; i'ay crû que ie ne pouuois rien faire de plus agreable pour le Public, que de luy faire part de cette Lettre, qui fut écrite, vn iour aprés, à vne Personne de Qualité, sur le Sujet de cette Comedie. Celuy qui l'écriuit estant vn Homme dont le merite & l'esprit est fort connu, sa Lettre fut veuë de la meilleure partie de la Cour, & trouuée si iuste parmy tout ce qu'il y a de*

Gens les plus éclairez en ces matieres, que ie me ſuis perſüadé qu'apres leur auoir plû, le Lecteur me ſeroit obligé du ſoin que i'auois pris d'en chercher vne Copie pour la luy donner, & qu'il luy rendra la iuſtice que tant de Perſonnes de la plus haute Naiſſance luy ont accordée.





LETTRE ECRITE
SVR LA COMEDIE
DV
MISANTROPE.

MONSIEVR,



Ovs deuriez eſtre ſatisfait de ce que ie vous ay dit de la derniere Comedie de Monſieur de Moliere, que vous auez veuë auſſi bien que moy, ſans m'obliger à vous écrire mes ſentimens. Ie ne puis m'enpeſcher de faire ce que vous ſouhaitez; mais ſouuenez-vous de la ſincere amitié que vous m'auez promiſe : & n'allez pas expoſer à Fontainebleau, au iugement des Courtiſans, des Remarques que ie n'ay faites que pour vous obeïr. Songez à ménager ma réputation; & penſez que les Gens de la Cour, de qui le Gouſt eſt ſi rafiné, n'auront pas, pour moy, la meſme indulgence que vous.

Il eſt à propos, auant que de parler à fonds de cette Comedie, de voir quel a eſté le but de l'Autheur; & ie croy qu'il merite des Loüanges, s'il eſt venu à bout de

ce qu'il s'eſt propoſé; & c'eſt la premiere choſe qu'il faut examiner. Ie pourrois vous dire en deux mots, ſi ie voulois m'exempter de faire vn grand Diſcours, qu'il a plû, & que ſon intention eſtant de plaire, les Critiques ne peuuent pas dire qu'il ait mal fait, puis qu'en faiſant mieux (ſi toutesfois il eſt poſſible) ſon Deſſein n'auroit, peut-eſtre, pas ſi bien reüſſy.

Examinons, donc, les Endroits par où il a plû: & voyons quelle a eſté la fin de ſon Ouurage. Il n'a point voulu faire vne Comedie pleine d'Incidens, mais vne Piece, ſeulement, où il pût parler contre les Mœurs du Siecle. C'eſt ce qui luy a fait prendre pour ſon Héros, vn Miſantrope; & comme Miſantrope veut dire Ennemy des Hommes, on doit demeurer d'accord qu'il ne pouuoit choiſir vn Perſonnage qui, vray-ſemblablement, pût mieux parler contre les Hommes, que leur Ennemy. Ce chois eſt encor admirable pour le Theatre; & les Chagrins, les Dépits, les Bizarreries, & les Emportemens d'vn Miſantrope, eſtans des choſes qui font vn grand Ieu, ce Caractére eſt vn des plus brillans qu'on puiſſe prodüire ſur la Scene.

On n'a pas, ſeulement, remarqué l'adreſſe de l'Autheur dans le chois de ce Perſonnage, mais encore dans tous les autres; & comme rien ne fait paroiſtre, dauantage, vne choſe, que celle qui luy eſt oppoſée, on peut non ſeulement dire que l'Amy du Miſantrope, qui eſt vn Homme ſage & prudent, fait voir, dans ſon iour, le Caractére de ce Ridicule; mais encore que l'humeur du Miſantrope fait connoiſtre la ſageſſe de ſon Amy.

Moliere n'eſtant pas de ceux qui ne font pas tout également bien, n'a pas eſté moins heureux dans le chois de ſes autres Caractéres, puis que la Maîtreſſe

du Miſantrope eſt vne ieune Veufue, Coquette, & tout à fait médiſante. Il faut s'écrier icy, & admirer l'adreſſe de l'Autheur : ce n'eſt pas que le Caractére ne ſoit aſſez ordinaire, & que pluſieurs n'euſſent pû s'en ſeruir; mais l'on doit admirer que dans vne Piece, où Moliere veut parler contre les Mœurs du Siecle, & n'épargner Perſonne, il nous fait voir vne Médiſante, auec vn Ennemy des Hommes. Ie vous laiſſe à penſer, ſi ces deux Perſonnes ne peuuent pas, naturellement, parler contre toute la Terre, puis que l'vn hayt les Hommes, & que l'autre ſe plaiſt à en dire tout le mal qu'elle en ſçait. En verité, l'adreſſe de cet Autheur eſt admirable; ce ſont là, de ces choſes que tout le Monde ne remarque pas, & qui ſont faites auec beaucoup de iugement. Le Miſantrope, ſeul, n'auroit pû parler contre tous les Hommes : mais en trouuant le moyen de le faire aider d'vne Médiſante, c'eſt auoir trouué en meſme temps, celuy de mettre dans vne ſeule Piece, la derniere main au Portrait du Siecle. Il y eſt tout entier, puis que nous voyons, encor, vne Femme qui veut paroiſtre Prude, oppoſée à vne Coquette, & des Marquis qui repreſentent la Cour : tellement qu'on peut aſſeurer que dans cette Comedie, l'on void tout ce qu'on peut dire contre les Mœurs du Siecle. Mais comme il ne ſuffit pas d'auancer vne choſe, ſi l'on ne la prouue, ie vais, en examinant cette Piece, d'Acte en Acte, vous faire remarquer tout ce que i'ay dit; & vous faire voir cent choſes qui ſont miſes en leur Iour, auec beaucoup d'Art, & qui ne ſont connuës que des Perſonnes auſſi éclairées que vous.

Les Choſes qui ſont les plus précieuſes d'elles-meſmes, ne ſeroient pas, ſouuent, eſtimées ce qu'elles ſont,

ſi l'Art ne leur auoit preſté quelques traits; & l'on peut dire, que de quelque valeur qu'elles ſoient, il augmente toûiours leur prix. Vne Pierre miſe en œuure, a beaucoup plus d'éclat qu'auparauant; & nous ne ſçaurions bien voir le plus beau Tableau du Monde, s'il n'eſt dans ſon Iour. Toutes choſes ont beſoin d'y eſtre; & les Actions que l'on nous repreſente ſur la Scene, nous paroiſſent plus, ou moins belles, ſelon que l'Art du Poëte nous les fait paroiſtre. Ce n'eſt pas qu'on doiue trop s'en ſeruir, puis que le trop d'Art n'eſt plus Art, & que c'eſt en auoir beaucoup, que de ne le pas montrer. Tout excés eſt condamnable, & nuiſible; & les plus grandes Beautez perdent beaucoup de leur éclat, lors qu'elles ſont expoſées à vn trop grand iour. Les Productions d'Eſprit ſont de meſme, & ſur tout, celles qui regardent le Theatre; il leur faut donner certains iours qui ſont plus difficiles à trouuer, que les choſes les plus ſpiritüelles: car, enfin, il n'y a point d'Eſprits ſi groſſiers, qui n'ayent quelquesfois de belles Penſées; mais il y en a peu qui ſçachent bien les mettre en œuure, s'il eſt permis de parler ainſi. C'eſt ce que Moliere fait ſi bien, & ce que vous pouuez remarquer dans ſa Piece. Cette ingénieuſe & admirable Comedie, commence par le Miſantrope, qui, par ſon action, fait connoiſtre à tout le Monde, que c'eſt luy, auant meſme d'ouurir la bouche; ce qui fait iuger qu'il ſoûtiendra bien ſon Caractére, puis qu'il commence ſi bien de le faire remarquer.

Dans cette premiere Scene, il blâme ceux qui ſont tellement accoûtumez à faire des proteſtations d'Amitié, qu'ils embraſſent également leurs Amis, & ceux

qui leur doiuent eſtre indiférens, le Faquin, & l'honneſte Homme : & dans le meſme temps, par la colére où il témoigne eſtre contre ſon Amy, il fait voir que ceux qui reçoiuent ces embraſſades auec trop de complaiſance, ne ſont pas moins dignes de blâme, que ceux qui les font ; & par ce que luy répond ſon Amy, il fait voir que ſon deſſein eſt de rompre en viſiere à tout le Genre Humain ; & l'on connoiſt par ce peu de paroles, le Caractére qu'il doit ſoûtenir pendant toute la Piece. Mais comme il ne pouuoit le faire paroiſtre ſans auoir de matiére, l'Autheur a cherché toutes les choſes qui peuuent exercer la patience des Hommes ; & comme il n'y en a preſque point qui n'ait quelque Procés, & que c'eſt vne choſe fort contraire à l'humeur d'vn tel Perſonnage, il n'a pas manqué de le faire plaider : & comme les plus ſages s'emportent ordinairement, quand ils ont des Procés, il a pû, iuſtement, faire dire tout ce qu'il a voulu à vn Miſantrope, qui doit, plus qu'vn autre, faire voir ſa mauuaiſe humeur, & contre ſes Iuges, & contre ſa Partie.

Ce n'eſtoit pas aſſez de luy auoir fait dire qu'il vouloit rompre en viſiere à tout le Genre Humain, ſi l'on ne luy donnoit lieu de le faire. Pluſieurs diſent des choſes qu'ils ne font pas ; & l'Auditeur ne luy a pas ſi-toſt veu prendre cette réſolution, qu'il ſouhaite d'en voir les effets : ce qu'il découure dans la Scene ſuiuante, & ce qui luy doit faire connoiſtre l'adreſſe de l'Autheur, qui répond ſi-toſt à ſes deſirs.

Cette ſeconde Scene réioüit & attache beaucoup, puis qu'on void vn Homme de Qualité, faire au Miſantrope les ciuilitez qu'il vient de blâmer : & qu'il faut neceſſairement, ou qu'il démente ſon Caractére, ou

qu'il luy rompe en visiere. Mais il est, encor, plus embarrassé dans la suite ; car la mesme Personne luy lit vn Sonnet, & veut l'obliger d'en dire son sentiment. Le Misantrope fait d'abord voir vn peu de prudence, & tâche de luy faire comprendre ce qu'il ne veut pas luy dire ouuertement, pour luy épargner de la confusion; mais, enfin, il est obligé de luy rompre en visiere: ce qu'il fait d'vne maniere qui doit beaucoup diuertir le Spectateur. Il luy fait voir que son Sonnet vaut moins qu'vn vieux Couplet de Chanson qu'il luy dit; que ce n'est qu'vn ieu de Paroles qui ne signifiënt rien; mais que la Chanson dit beaucoup plus, puis qu'elle fait du moins voir vn Homme amoureux, qui abandonneroit vne Ville, comme Paris, pour sa Maistresse.

Ie ne croy pas qu'on puisse rien voir de plus agreable que cette Scene. Le Sonnet n'est point méchant, selon la maniere d'écrire d'auiourd'huy : & ceux qui cherchent ce que l'on appelle Pointes ou Chûtes, plûtost que le bon Sens, le trouueront, sans doute, bon. I'en vis mesme, à la premiere Representation de cette Piece, qui se firent ioüer, pendant qu'on representoit cette Scene ; car ils criérent que le Sonnet estoit bon, auant que le Misantrope en fist la Critique ; & demeurerent ensuite tout confus.

Il y a cent choses dans cette Scene, qui doiuent faire remarquer l'Esprit de l'Autheur ; & le chois du Sonnet en est vn, dans vn Temps où tous nos Courtisans font des Vers. On peut adioûter à cela, que les Gens de Qualité croyent que leur Naissance les doit excuser, lors qu'ils écriuent mal ; qu'ils sont les premiers à dire, *Cela est écrit Caualierement, & vn Gentilhomme n'en doit pas sçauoir dauantage.* Mais ils deuroient plûtost se

perſuader que les Gens de Qualité doiuent mieux faire que les autres, ou du moins ne point faire voir ce qu'ils ne font pas bien.

Ce premier Acte ayant plû à tout le Monde, & n'ayant que deux Scenes, doit eſtre parfaitement beau, puis que les François, qui voudroient toûiours voir de nouueaux Perſonnages, s'y feroient ennüyez, s'il ne les auoit fort attachez, & diuertis.

Aprés auoir veu le Miſantrope déchaîné contre ceux qui font également des proteſtations d'amitié à tout le Monde, & ceux qui y répondent, auec le meſme emportement; apres l'auoir oüy parler contre ſa Partie, & l'auoir veu condamner le Sonnet, & rompre en viſiere à ſon Autheur, on ne pouuoit plus ſouhaiter que le voir Amoureux, puis que l'Amour doit bien donner de la peine aux Perſonnes de ſon Caractére, & que l'on doit en cét état, en eſperer quelque choſe de plaiſant, chacun traitant ordinairement cette Paſſion ſelon ſon tempérament; & c'eſt d'où vient que l'on attribuë tant de choſes à l'Amour, qui ne doiuent, ſouuent, eſtre attribüées qu'à l'humeur des Hommes.

Si l'on ſouhaite de voir le Miſantrope Amoureux, on doit eſtre ſatisfait dans cette Scene, puis qu'il y paroiſt auec ſa Maiſtreſſe, mais auec la hauteur ordinaire à ceux de ſon Caractére. Il n'eſt point ſoûmis, il n'eſt point languiſſant, mais il luy découure librement, les defauts qu'il void en elle, & luy reproche qu'elle reçoit bien tout l'Vniuers; & pour Douceurs, il luy dit, qu'il voudroit bien ne la pas aimer, & qu'il ne l'aime que pour ſes Pechez. Ce n'eſt pas qu'auec ces diſcours il ne paroiſſe auſſi Amoureux que les autres, comme nous verrons dans la ſuite. Pendant leur entretien. quelques

Gens viennent viſiter ſa Maiſtreſſe : il voudroit l'obliger à ne les pas voir ; & comme elle lui répond, que l'vn d'eux la ſert dans vn Procés, il luy dit, qu'elle deuroit perdre ſa Cauſe, plûtoſt que de les voir.

Il faut demeurer d'accord, que cette penſée ne ſe peut payer, & qu'il n'y a qu'vn Miſantrope qui puiſſe dire des choſes ſemblables. Enfin, toute la Compagnie arriue; & le Miſantrope conçoit tant de dépit, qu'il veut s'en aller. C'eſt, icy, où l'Eſprit de Moliere ſe fait remarquer, puis qu'en deux Vers, ioints à quelque Action qui marque du dépit, il fait voir ce que peut l'Amour ſur le Cœur de tous les Hommes, & ſur celuy du Miſantrope meſme, ſans le faire ſortir de ſon Caractére. Sa Maiſtreſſe luy dit deux fois, de demeurer, il témoigne qu'il n'en veut rien faire : & ſi-toſt qu'elle luy donne congé auec vn peu de froideur, il demeure, & montre, en faiſant deux ou trois pas pour s'en aller, & en reuenant auſſi-toſt, que l'Amour, pendant ce temps, combat contre ſon Caractére, & demeure vainqueur : ce que l'Autheur a fait iudicieuſement, puis que l'Amour ſurmonte tout. Ie trouue, encor, vne choſe admirable en cet endroit; c'eſt la maniere dont les Femmes agiſſent pour ſe faire obeïr : & comme vne Femme a le pouuoir de mettre à la raiſon, vn Homme comme le Miſantrope, qui la vient meſme de quereller, en luy diſant, *Ie veux que vous demeuriez*, & puis en changeant de ton, *Vous pouuez vous en aller*. Cependant, cela ſe fait tous les iours : & l'on ne peut le voir mieux repreſenté qu'il eſt dans cette Scene. Aprés tant de choſes ſi diferentes, & ſi naturellement, touchées & repreſentées dans l'eſpace de quatre Vers, on void vne Scene de Conuerſation, où ſe rencontrent

deux Marquis, l'Amy du Mifantrope, & la Coufine de la Maiftreffe de ce dernier. La ieune Veufue, chez qui toute la Compagnie fe trouue, n'eft point fâchée d'auoir la Cour chez elle : & comme elle eft bien aife d'en auoir, qu'elle eft Politique, & veut ménager tout le Monde, elle n'auoit pas voulu faire dire qu'elle n'y eftoit pas aux deux Marquis, comme le fouhaitoit le Mifantrope. La Conuerfation eft toute aux defpens du Prochain; & la Coquette médifante, fait voir ce qu'elle fçait, quand il s'agit de le dauber; & qu'elle eft de celles qui déchirent fous main, iufques à leurs meilleurs Amis.

Cette Conuerfation fait voir, que l'Autheur n'eft pas épüifé, puis qu'on y parle de vingt Caractéres de Gens qui font admirablement bien dépeints en peu de Vers, chacun; & l'on peut dire que ce font autant de Suiets de Comedies que Moliere donne, liberalement, à ceux qui s'en voudront feruir. Le Mifantrope foûtient bien fon Caractére pendant cette Conuerfation, & leur parle auec la liberté qui luy eft ordinaire. Elle eft à peine finie, qu'il fait vne Action digne de luy, en difant aux deux Marquis, qu'il ne fortira point, qu'ils ne foient fortis; & il le feroit fans doute, puis que les Gens de fon Caractére ne fe démentent iamais, s'il n'eftoit obligé de fuiure vn Garde pour le Diferend qu'il a eu auec Oronte, en condamnant fon Sonnet. C'eft par où cét Acte finit.

L'ouuerture du troifiéme, fe fait par vne Scene entre les deux Marquis, qui difent des chofes fort conuenables à leurs Caractéres; & qui font voir, par les applaudiffemens qu'ils reçoiuent, que l'on peut toûiours mettre des Marquis fur la Scene, tant qu'on leur fera

dire quelque chose que les autres n'ayent point encor dit. L'accord qu'ils font entr'eux, de se dire les marques d'estime qu'ils receuront de leur Maistresse, est vne adresse de l'Autheur, qui prepare la fin de sa Piece, comme vous remarquerez dans la suite.

Il y a dans le mesme Acte, vne Scene entre deux Femmes, que l'on trouue d'autant plus belle, que leurs Caractéres sont tout à fait, opposez, & se sont ainsi paroistre l'vn l'autre. L'vne est, la jeune Veufue, aussi Coquette que Médisante; & l'autre vne Femme qui veut passer pour Prude, & qui dans l'Ame, n'est pas moins du Monde, que la Coquette. Elle donne à cette derniere, des auis charitables sur sa conduite; la Coquette les reçoit fort bien, en apparence; & luy dit, à son tour, pour la payer de cette obligation, qu'elle veut l'auertir de ce que l'on dit d'elle, & luy fait vn Tableau de la Vie des feintes Prudes, dont les Couleurs sont aussi fortes, que celles que la Prude auoit employées pour luy representer la Vie des Coquettes : & ce qui doit faire trouuer cette Scene fort agreable, est, que celle qui a parlé la premiere, se fâche, quand l'autre la paye en mesme monoye.

L'on peut asseurer, que l'on void dans cette Scene, tout ce que l'on peut dire de toutes les Femmes, puis qu'elles sont toutes de l'vn ou de l'autre Caractére; ou que si elles ont quelque chose de plus, ou de moins, ce qu'elles ont a, toûjours, du rapport à l'vn ou a l'autre.

Ces deux Femmes, aprés s'estre parlé à cœur ouuert touchant leurs vies, se separent; & la Coquette laisse la Prude auec le Misantrope, qu'elle void entrer chez elle. Comme la Prude a de l'Esprit, & qu'elle n'a

choisy ce Caractére que pour mieux faire ses affaires, elle tâche par toutes sortes de voyes d'attirer le Misantrope qu'elle aime. Elle le louë, elle parle contre la Coquette, luy veut persüader qu'on le trompe, & le mene chez elle, pour luy en donner des preuues : ce qui donne sujet à vne partie des choses qui se passent au quatriéme Acte.

Cet Acte commence par le recit de l'Accommodement du Misantrope, auec l'Homme du Sonnet; & l'Amy de ce premier en entretient la Cousine de la Coquette. Les Vers de ce Recit sont tout à fait beaux; mais ce que l'on y doit remarquer, est, que le Caractére du Misantrope est soûtenu auec la mesme vigueur qu'il fait paroistre en ouurant la Piece. Ces deux Personnes parlent, quelque temps, des sentiments de leurs Cœurs, & sont interrompuës par le Misantrope mesme, qui paroist furieux & jalous : & l'Auditeur se persuade aisément par ce qu'il a veu dans l'autre Acte, que la Prude, auec qui on l'a veu sortir, luy a inspiré ses sentimens. Le Dépit luy fait faire ce que tous les Hommes feroient en sa place, de quelque humeur qu'ils fussent : il offre son Cœur à la belle Parente de sa Maistresse; mais elle luy fait voir que ce n'est que le Dépit qui le fait parler, & qu'vne Coupable aimée est bientost innocente. Ils le laissent auec sa Maistresse qui paroist, & se retirent.

Ie ne croy pas qu'on puisse rien voir de plus beau que cette Scene. Elle est toute serieuse; & cependant il y en a peu dans la Piece qui diuertissent dauantage. On y void vn Portrait, naturellement, representé, de ce que les Amans font tous les jours, en de semblables rencontres. Le Misantrope paroist d'abord aussi emporté,

que jalous; il femble que rien ne peut diminüer fa colere, & que la pleine juftification de fa maiftreffe ne pourroit qu'auec peine, calmer fa fureur. Cependant, admirez l'adreffe de l'Autheur. Ce Ialous, cet Emporté, ce Furieux, paroift tout radoucy, il ne parle que du defir qu'il a de faire du Bien à fa Maiftreffe : & ce qui eft admirable, eft, qu'il luy dit toutes ces chofes auant qu'elle fe foit juftifiée; & lors qu'elle luy dit qu'il a raifon d'eftre Ialous. C'eft faire voir ce que peut l'Amour fur le Cœur de tous les Hommes : & faire connoiftre, en mefme temps, par vne adreffe que l'on ne peut affez admirer, ce que peuuent les Femmes fur leurs Amans, en changeant, feulement, le ton de leur voix, & prenant vn air qui paroift enfemble, & fier, & attirant. Pour moy, ie ne puis affez m'étonner, quand ie voy vne Coquette ramener, auant que s'eftre juftifiée, non pas vn Amant foûmis, & languiffant, mais vn Mifantrope; & l'obliger, non feulement, à la priere de fe juftifier, mais encor à des proteftations d'Amour, qui n'ont pour but que le Bien de l'Objet aimé; &, cependant, demeurer ferme, aprés l'auoir ramené; & ne le point éclaircir, pour auoir le plaifir de s'applaudir d'vn plein Triomphe. Voila ce qui s'appelle manier des Scenes : voila ce qui s'appelle trauailler auec Art; & reprefenter, auec des traits délicats, ce qui fe paffe, tous les jours, dans le Monde. Ie ne croy pas que les beautez de cette Scene, foient connuës de tous ceux qui l'ont veuë reprefenter. Elle eft trop délicatement traitée; mais ie puis affeurer que tout le Monde a remarqué qu'elle eftoit bien écrite, & que les Perfonnes d'Efprit en ont bien fçeu connoiftre les fineffes.

Dans le refte de l'Acte, le Valet du Mifantrope vient

chercher ſon Maiſtre, pour l'auertir qu'on luy eſt venu ſignifier quelque choſe qui regarde ſon Procés. Comme l'Eſprit paroiſt auſſi bien dans les petites choſes, que dans les grandes, on en void beaucoup dans cette Scene, puis que le Valet exerce la patience du Miſantrope; & que ce qu'il dit, feroit moins d'effet, s'il eſtoit à vn Maiſtre qui fut d'vne autre humeur.

La Scene du Valet, au quatriéme Acte, deuoit faire croire que l'on entendroit, bientoſt, parler du Procés. Auſſi apprend-on, à l'ouuerture du cinquiéme, qu'il eſt perdu; & le Miſantrope agit ſelon que i'ay dit au premier. Son Chagrin, qui l'oblige à ſe promener, & reſuer, le fait retirer dans vn Coin de la Chambre, d'où il void auſſitoſt entrer ſa Maîtreſſe, accompagnée de l'Homme auec qui il a eu Démeſlé pour le Sonnet. Il la preſſe de ſe declarer, & de faire vn chois entre luy, & ſes Riuaux; ce qui donne lieu au Miſantrope, de faire vne Action qui eſt bien d'vn Homme de ſon Caractére. Il ſort de l'endroit où il eſt, & luy fait la meſme priere. La Coquette agit, toûjours, en Femme adroite, & ſpiritüelle; & par vn Procedé qui paroiſt honneſte, leur dit, qu'elle ſçait bien quel chois elle doit faire, qu'elle ne balance pas; mais qu'elle ne veut point ſe declarer en preſence de celuy qu'elle ne doit pas choiſir. Ils ſont interrompus par la Prude, & par les Marquis, qui apportent, chacun, vne Lettre qu'elle a écrite contr'eux : Ce que l'Autheur a preparé dés le troiſiéme Acte, en leur faiſant promettre qu'ils ſe montreroient ce qu'ils receuroient de leur Maîtreſſe. Cette Scene eſt fort agreable. Tous les Acteurs ſont raillez dans les deux Lettres; & quoy que cela ſoit nouueau au Theatre, il fait voir, neantmoins, la veritable maniere d'agir des

Coquettes médiſantes, qui parlent, & écriuent, continüellement, contre ceux qu'elles voyent tous les jours, & à qui elles font bonne mine. Les Marquis la quittent, & luy témoignent plus de mépris, que de colere.

La Coquette paroiſt vn peu mortifiée dans cette Scene. Ce n'eſt pas qu'elle démente ſon Caractére; mais la ſurpriſe qu'elle a de ſe voir abandonnée, & le chagrin d'apprendre que ſon jeu eſt découuert, luy cauſent vn ſecret dépit qui paroiſt juſques ſur ſon viſage. Cet endroit eſt tout à fait judicieux. Comme la Médiſance eſt vn Vice, il eſtoit neceſſaire, qu'à la fin de la Comedie, elle eût quelque ſorte de punition : & l'Autheur a trouué le moyen de la punir, & de luy faire, en meſme temps, ſoûtenir ſon Caractére. Il ne faut point d'autre preuue, pour montrer qu'elle le ſoûtient, que le refus qu'elle fait d'épouſer le Miſantrope, & d'aller viure dans ſon Deſert. Il ne tient qu'à elle de le faire; mais leurs humeurs eſtant incompatibles, ils ſeroient trop mal aſſortis; & la Coquette peut ſe corriger, en demeurant dans le Monde, ſans choiſir vn Deſert pour faire Penitence; ſon Crime, qui ne part que d'vn Eſprit encor jeune, ne demandant pas qu'elle en faſſe vne ſi grande.

Pour ce qui regarde le Miſantrope, on peut dire qu'il ſoûtient ſon Caractére juſques au bout. Nous en voyons, ſouuent, qui ont bien de la peine à le garder pendant le cours d'vne Comédie : mais ſi, comme i'ay dit tantoſt, celuy-cy a fait connoiſtre le ſien, auant que parler, il fait voir, en finiſſant, qu'il le conſeruera toute ſa vie, en ſe retirant du Monde.

Voila, Monſieur, ce que ie penſe de la Comedie du Miſantrope Amoureux, que ie trouue d'autant plus

admirable, que le Héros en eſt le Plaiſant, ſans eſtre trop Ridicule; & qu'il fait rire les Honneſtes Gens, ſans dire des Plaiſanteries fades & baſſes, comme l'on a accouſtumé de voir dans les Pieces Comiques. Celles de cette nature, me ſemblent plus diuertiſſantes, encor que l'on y rië moins haut : & ie croy qu'elles diuertiſſent dauantage, qu'elles attachent, & qu'elles font continüellement rire dans l'Ame. Le Miſantrope, malgré ſa folie, ſi l'on peut ainſi appeller ſon humeur, a le Caractére d'vn Honneſte Homme, & beaucoup de fermeté, comme l'on peut connoiſtre dans l'Affaire du Sonnet. Nous voyons de grands Hommes, dans des Pieces Heroïques, qui en ont bien moins, qui n'ont point de Caractére, & démentent, ſouuent, au Theatre, par leur lâcheté, la bonne opinion que l'Hiſtoire a fait conceuoir d'eux.

L'Autheur ne repréſente pas, ſeulement, le Miſantrope ſous ce Caractére, mais il fait, encor, parler à ſon Héros, d'vne partie des Mœurs du Temps : & ce qui eſt admirable, eſt, que bien qu'il paroiſſe, en quelque façon, Ridicule, il dit des choſes fort juſtes. Il eſt vray qu'il ſemble trop exiger; mais il faut demander beaucoup, pour obtenir quelque choſe, & pour obliger les Hommes à ſe corriger vn peu de leurs defauts, il eſt neceſſaire de les leur faire paroiſtre bien grands.

Moliere, par vne Adreſſe qui luy eſt particuliere, laiſſe, par tout, deuiner plus qu'il ne dit : & n'imite pas ceux qui parlent beaucoup, & ne diſent rien.

On peut aſſeurer, que cette Piece eſt vne perpetüelle, & diuertiſſante Inſtruction; qu'il y a des tours, & des délicateſſes inimitables; que les Vers ſont fort beaux, au ſentiment de tout le Monde; les Scenes bien tour-

nées, & bien maniées; & que l'on ne peut ne la pas trouuer bonne, ſans faire voir que l'on n'eſt pas de ce Monde, & que l'on ignore la maniere de viure de la Cour, & celle des plus illuſtres Perſonnes de la Ville.

Il n'y a rien dans cette Comedie, qui ne puiſſe eſtre vtile, & dont l'on ne doiue profiter. L'Amy du Miſantrope eſt ſi raiſonnable, que tout le Monde deuroit l'imiter; il n'eſt ny trop, ny trop peu Critique; & ne portant les choſes dans l'vn, ny dans l'autre excés, ſa Conduite doit eſtre approuuée de tout le Monde. Pour le Miſantrope, il doit inſpirer à tous ſes Semblables, le deſir de ſe corriger. Les Coquettes médiſantes, par l'exemple de Celimene, voyant qu'elles peuuent s'attirer des Affaires qui les feront mépriſer, doiuent apprendre à ne pas déchirer, ſous main, leurs meilleurs Amis. Les fauſſes Prudes, doiuent connoiſtre que leurs grimaces ne ſeruent de rien; & que, quand elles ſeroient auſſi ſages qu'elles le veulent paroiſtre, elles ſeront toûjours blâmées, tant qu'elles voudront paſſer pour Prudes. Ie ne dis rien des Marquis, ie les croy les plus incorrigibles; & il y a tant de choſes à reprendre, encor, en eux, que tout le Monde auouë, qu'on les peut, encor, jouër longtemps, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord.

Vous trouuerez, ſans doute, ma Lettre trop longue; mais ie n'ay pû m'arreſter, & i'ay trouué qu'il eſtoit difficile de parler ſur vn ſi grand Sujet, en peu de mots. Ce long Diſcours ne deuroit pas déplaire aux Courtiſans, puis qu'ils ont aſſez fait voir, par leurs applaudiſſemens, qu'ils trouuoient la Comedie belle. En tout cas, ie n'ay écrit que pour vous; & i'eſpere

que vous cacherez cecy, ſi vous jugez qu'il ne vaille pas la peine d'eſtre montré. Ne craignez pas que j'y trouue à redire; ie ſuis autrement ſoûmis à voſtre jugement, qu'Oronte ne l'eſtoit aux auis du Miſantrope.





LE

MISANTROPE

ACTEVRS.

ALCESTE, Amant de Celimene.
PHILINTE, Amy d'Alceste.
ORONTE, Amant de Celimene.
CELIMENE, Amante d'Alceste.
ELIANTE, Cousine de Celimene.
ARSINOÉ, Amie de Celimene.
ACASTE, } Marquis.
CLITANDRE, } Marquis.
BASQVE, Valet de Celimene.
VN GARDE de la Mareschaussée de France.
DV BOIS, Valet d'Alceste.

La Scene est à Paris.



LE

MISANTROPE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Philinte, Alceste.

PHILINTE.

u'eſt-ce donc? qu'auez-vous?

ALCESTE.

Laiſſez-moy, ie vous prie.

PHILINTE.

Mais, encor, dites-moy, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laiſſez-moy là, vous dis-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les Gens, au moins, ſans ſe fâcher.

ALCESTE.

Moy, ie veux me fâcher, & ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins, ie ne puis vous comprendre
Et quoy qu'amis, enfin, ie ſuis tout des premiers...

ALCESTE.

Moy, voſtre amy? rayez cela de vos papiers.
I'ay fait juſques icy, profeſſion de l'eſtre;
Mais apres ce qu'en vous, ie viens de voir pareſtre,
Ie vous declare net, que ie ne le ſuis plus,
Et ne veux nulle place en des Cœurs corrompus.

PHILINTE.

Ie ſuis, donc, bien coupable, Alceſte, à voſtre conte?

ALCESTE.

Allez, vous deuriez mourir de pure honte,
Vne telle action ne ſçauroit s'excuſer,
Et tout Homme d'honneur s'en doit ſcandaliſer.
Ie vous vois accabler vn Homme de careſſes,
Et témoigner, pour luy, les dernieres tendreſſes;
De proteſtations, d'offres, & de ſermens,
Vous chargez la fureur de vos embraſſemens:
Et quand ie vous demande aprés, quel eſt cet Homme,
A peine pouuez-vous dire comme il ſe nomme,
Voſtre chaleur, pour luy, tombe en vous ſéparant,
Et vous me le traittez, à moy, d'indiférent.
Morbleu, c'eſt vne choſe indigne, lâche, infame,
De s'abaiſſer ainſi, juſqu'à trahir ſon Ame:

Et ſi, par vn malheur, i'en auois fait autant,
Ie m'irois, de regret, pendre tout à l'inſtant.

PHILINTE.

Ie ne vois pas, pour moy, que le cas ſoit pendable;
Et ie vous ſuplîray d'auoir pour agreable,
Que ie me faſſe vn peu, grace ſur voſtre Arreſt,
Et ne me pende pas, pour cela, s'il vous plaiſt.

ALCESTE.

Que la plaiſanterie eſt de mauuaiſe grace!

PHILINTE.

Mais, ſerieuſement, que voulez-vous qu'on faſſe?

ALCESTE.

Ie veux qu'on ſoit ſincére, & qu'en Homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lors qu'vn Homme vous vient embraſſer auec joye,
Il faut bien le payer de la meſme monoye,
Répondre, comme on peut, à ſes empreſſemens,
Et rendre offre pour offre, & ſermens pour ſermens.

ALCESTE.

Non, ie ne puis ſouffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la pluſpart de vos Gens à la mode;
Et ie ne hay rien tant, que les contorſions
De tous ces grands Faiſeurs de proteſtations,
Ces affables Donneurs d'embraſſades friuoles,
Ces obligeans Diſeurs d'inutiles paroles,
Qui de ciuilitez, auec tous, font combat,
Et traitent du meſme air, l'honneſte Homme, & le Fat.
Quel auantage a-t'on qu'vn Homme vous careſſe,
Vous jure amitié, foy, zele, eſtime, tendreſſe,

Et vous faſſe de vous, vn éloge éclatant,
Lors qu'au premier Faquin, il court en faire autant ?
Non, non, il n'eſt point d'Ame vn peu bien ſitüée,
Qui veüille d'vne eſtime, ainſi, proſtituée;
Et la plus glorieuſe a des regals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous meſle auec tout l'Vniuers :
Sur quelque préference, vne eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le Monde.
Puis que vous y donnez, dans ces Vices du Temps,
Morbleu, vous n'eſtes pas pour eſtre de mes Gens;
Ie refuſe d'vn Cœur la vaſte complaiſance,
Qui ne fait de Mérite aucune diférence;
Ie veux qu'on me diſtingue, & pour le trancher net,
L'Amy du Genre Humain n'eſt point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais quand on eſt du Monde, il faut bien que l'on rende
Quelques Dehors ciuils, que l'Vſage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-ie, on deuroit châtier, ſans pitié,
Ce Commerce honteux de Semblans d'Amitié :
Ie veux que l'on ſoit Homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de noſtre cœur, dans nos diſcours, ſe montre;
Que ce ſoit luy qui parle, & que nos Sentimens
Ne ſe maſquent iamais, ſous de vains Complimens.

PHILINTE.

Il eſt bien des endroits, où la pleine Franchiſe
Deuiendroit ridicule, & ſeroit peu permiſe;
Et, par fois, n'en déplaiſe à voſtre auſtere Honneur,
Il eſt bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, & de la Bienſeance,
De dire à mille Gens tout ce que d'eux, on penſe ?

Et quand on a quelqu'vn qu'on hait, ou qui déplaiſt,
Luy doit-on declarer la choſe comme elle eſt?

ALCESTE.

Oüy.

PHILINTE.

Quoy! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à ſon âge, il ſied mal de faire la jolie?
Et que le blanc qu'elle a, ſcandaliſe chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il eſt trop importun:
Et qu'il n'eſt à la Cour, oreille qu'il ne laſſe,
A conter ſa brauoure, & l'éclat de ſa Race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Ie ne me moque point,
Et ie vais n'épargner perſonne ſur ce poinct.
Mes yeux ſont trop bleſſez; & la Cour, & la Ville,
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échaufer la Bile:
I'entre en vne humeur noire, en vn chagrin profond,
Quand ie vois viure entr'eux, les Hommes com' ils ſont;
Ie ne trouue, par tout, que lâche Flaterie,
Qu'Injuſtice, Intéreſt, Trahiſon, Fourberie;
Ie n'y puis plus tenir, i'enrage, & mon deſſein
Eſt de rompre en viſiere à tout le Genre Humain.

PHILINTE.

Ce chagrin Philoſophe eſt vn peu trop ſauuage,

Ie ris des noirs accés où ie vous enuiſage;
Et crois voir, en nous deux, ſous mémes ſoins nouris,
Ces deux Frères que peint l'Ecole des Maris,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu, laiſſons-là, vos comparaiſons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,
Le Monde par vos ſoins, ne ſe changera pas;
Et puis que la Franchiſe a, pour vous, tant d'appas,
Ie vous diray tout franc, que cette maladie,
Par tout où vous allez, donne la Comédie,
Et qu'vn ſi grand courroux contre les mœurs du Temps,
Vous tourne en Ridicule auprés de bien des Gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'eſt ce que ie demande,
Ce m'eſt vn fort bon ſigne, & ma joye en eſt grande :
Tous les Hommes me ſont, à tel poinct, odieux,
Que ie ſerois fâché d'eſtre ſage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez vn grand mal à la Nature Humaine!

ALCESTE.

Oüy, i'ay conçeu pour elle, vne éfroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauures Mortels, ſans nulle exception,
Seront enuelopez dans cette auerſion?
Encor, en eſt-il bien, dans le Siecle où nous ſommes...

ALCESTE.

Non, elle eſt generale, & ie hais tous les Hommes :
Les vns, parce qu'ils ſont méchans & mal-faiſans;

Et les autres, pour eftre aux Méchans, complaifans,
Et n'auoir pas, pour eux, ces haines vigoureufes
Que doit donner le Vice aux Ames vertueufes.
De cette Complaifance, on voit l'injufte excés,
Pour le franc Scelerat auec qui i'ay procés;
Au trauers de fon mafque, on voit à plein le Traiftre,
Par tout, il eft connu pour tout ce qu'il peut eftre;
Et fes roulemens d'yeux, & fon ton radoucy,
N'impofent qu'à des Gens qui ne font point d'icy.
On fçait que ce Pié-plat, digne qu'on le confonde,
Par de fales Emplois, s'eft pouffé dans le Monde :
Et que, par eux, fon Sort, de fplendeur reueftu,
Fait gronder le Mérite, & rougir la Vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on luy donne,
Son miferable Honneur ne voit, pour luy, Perfonne :
Nommez-le Fourbe, Infame, & Scelerat maudit,
Tout le monde en conuient, & nul n'y contredit.
Cependant, fa grimace eft, par tout, bien venuë,
On l'accueille, on luy rit; par tout, il s'infinuë;
Et s'il eft, par la Brigue, vn Rang à difputer,
Sur le plus honnefte Homme, on le voit l'emporter.
Teftebleu, ce me font de mortelles bleffures,
De voir qu'auec le Vice on garde des mefures;
Et, par fois, il me prend des mouuemens foudains,
De fuir, dans vn Defert, l'approche des Humains.

PHILINTE.

Mon Dieu, des Mœurs du Temps, mettons-nous moins en peine,
Et faifons vn peu grace à la Nature Humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons fes défauts, auec quelque douceur.
Il faut, parmy le Monde, vne Vertu traitable,
A force de Sageffe on peut eftre blâmable,

La parfaite Raiſon fuit toute extremité,
Et veut que l'on ſoit ſage auec ſobrieté.
Cette grande roideur des Vertus des vieux Ages,
Heurte trop noſtre Siecle, & les communs Vſages,
Elle veut aux Mortels, trop de perfection,
Il faut fléchir au Temps, ſans obſtination;
Et c'eſt vne folie, à nulle autre, ſeconde,
De vouloir ſe meſler de corriger le Monde.
I'obſerue, comme vous, cent choſes, tous les jours.
Qui pourroient mieux aller, prenant vn autre cours :
Mais quoy qu'à chaque pas, ie puiſſe voir pareſtre,
En courroux, comme vous, on ne me voit point eſtre;
Ie prens, tout doucement, les Hommes comme ils ſont,
I'accoûtume mon Ame à ſouffrir ce qu'ils font :
Et ie crois qu'à la Cour, de meſme qu'à la Ville,
Mon Flegme eſt Philoſophe, autant que voſtre Bile.

ALCESTE.

Mais ce Flegme, Monſieur, qui raiſonne ſi bien,
Ce flegme, pourra-t'il ne s'échaufer de rien ?
Et s'il faut, par hazard, qu'vn Amy vous trahiſſe,
Que pour auoir vos Biens, on dreſſe vn artifice,
Ou qu'on tâche à ſemer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela, ſans vous mettre en courroux ?

PHILINTE.

Oüy, ie vois ces Defauts dont voſtre ame murmure,
Comme Vices vnis à l'Humaine Nature;
Et mon eſprit, enfin, n'eſt pas plus offencé,
De voir vn Homme fourbe, injuſte, intereſſé,
Que de voir des Vautours affamez de carnage,
Des Singes mal-faiſans, & des Loups pleins de rage.

ALCESTE.

Ie me verray trahir, mettre en pieces, voler,

Sans que ie ſois... Morbleu, ie ne veux point parler,
Tant ce raiſonnement eſt plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foy, vous ferez bien de garder le ſilence;
Contre voſtre Partie, éclatez vn peu moins,
Et donnez au Procés, vne part de vos ſoins.

ALCESTE.

Ie n'en donneray point, c'eſt vne choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez vous, donc, qui, pour vous, ſollicite?

ALCESTE.

Qui ie veux! la Raiſon, mon bon Droict, l'Equité.

PHILINTE.

Aucun Iuge, par vous, ne ſera viſité?

ALCESTE.

Non, eſt-ce que ma Cauſe eſt injuſte, ou douteuſe?

PHILINTE.

I'en demeure d'accord, mais la Brigue eſt fâcheuſe,
Et...

ALCESTE.

Non, i'ay réſolu de n'en pas faire vn pas;
I'ay tort, où i'ay raiſon.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Ie ne remûray point.

PHILINTE.

Voſtre Partie eſt forte,

Et peut, par ſa Cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit, i'en veux voir le ſuccés

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

I'auray le plaiſir de perdre mon Procés.

PHILINTE.

Mais, enfin....

ALCESTE.

Ie verray dans cette Plaiderie,
Si les Hommes auront aſſez d'éfronterie,
Seront aſſez méchans, ſcelerats, & peruers,
Pour me faire injuſtice aux yeux de l'Vniuers.

PHILINTE.

Quel Homme !

ALCESTE.

Ie voudrois, m'en coûtaſt-il grand'choſe,
Pour la beauté du Fait, auoir perdu ma Cauſe.

PHILINTE.

On ſe riroit de vous, Alceſte, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette Rectitude

Que vous voulez, en tout, auec exactitude,
Cette pleine Droiture où vous vous renfermez,
La trouuez-vous icy, dans ce que vous aimez?
Ie m'étonne, pour moy, qu'eſtant, comme il le ſemble,
Vous, & le Genre Humain, ſi fort broüillez enſemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris, chez luy, ce qui charme vos yeux :
Et ce qui me ſurprend, encore, dauantage,
C'eſt cet étrange Chois où voſtre Cœur s'engage.
La ſincére Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arſinoé vous voit d'vn œil fort doux :
Cependant, à leurs vœux, voſtre ame ſe refuſe,
Tandis qu'en ſes liens Celimene l'amuſe,
De qui l'humeur coquette, & l'eſprit médiſant,
Semble ſi fort donner dans les Mœurs d'à-preſent.
D'où vient que leur portant vne haine mortelle,
Vous pouuez bien ſouffrir ce qu'en tient cette Belle?
Ne ſont-ce plus Defauts dans vn Objet ſi doux?
Ne les voyez-vous pas? ou les excuſez-vous?

ALCESTE.

Non, l'amour que ie ſens pour cette jeune Veuue,
Ne ferme point mes yeux aux defauts qu'on luy treuue;
Et ie ſuis, quelque ardeur qu'elle m'ait pû donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, auec tout cela, quoy que ie puiſſe faire,
Ie confeſſe mon foible, elle a l'art de me plaire;
I'ay beau voir ſes defauts & i'ay beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle ſe fait aimer;
Sa grace eſt la plus forte, &, ſans doute, ma flame,
De ces Vices du Temps pourra purger ſon ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.

Vous croyez eſtre, donc, aimé d'elle?

ALCESTE.

Oüy, parbleu;
Ie ne l'aimerois pas, ſi ie ne croyois l'eſtre.

PHILINTE.

Mais ſi ſon amitié, pour vous, ſe fait pareſtre,
D'où vient que vos Riuaux vous cauſent de l'ennuy?

ALCESTE.

C'eſt qu'vn cœur bien atteint veut qu'on ſoit tout à luy;
Et ie ne viens icy, qu'à deſſein de luy dire
Tout ce que là-deſſus, ma paſſion m'inſpire.

PHILINTE.

Pour moy, ſi ie n'auois qu'à former des deſirs,
La Couſine Eliante auroit tous mes ſoûpirs,
Son Cœur, qui vous eſtime, eſt ſolide, & ſincére;
Et ce chois plus conforme, eſtoit mieux voſtre affaire.

ALCESTE.

Il eſt vray, ma Raiſon me le dit chaque jour;
Mais la Raiſon n'eſt pas ce qui regle l'Amour.

PHILINTE.

Ie crains fort pour vos Feux; & l'eſpoir où vous eſtes,
Pourroit...

SCENE II.

Oronte, Alceſte, Philinte.

ORONTE.

I'ay ſçeu là-bas que, pour quelques Emplettes,
Eliante eſt ſortie, & Celimene auſſy:

Mais, comme l'on m'a dit que vous eſtiez icy,
I'ay monté, pour vous dire, & d'vn cœur véritable,
Que i'ay conçeu pour vous, vne eſtime incroyable;
Et que, depuis long-temps, cette eſtime m'a mis
Dans vn ardent deſir d'eſtre de vos Amis.
Oüy, mon Cœur, au Mérite, aime à rendre juſtice,
Et ie brûle qu'vn nœud d'Amitié nous vniſſe :
Ie crois qu'vn Amy chaud, & de ma Qualité,
N'eſt pas, aſſeurément, pour eſtre rejetté.
C'eſt à vous, s'il vous plaiſt, que ce diſcours s'adreſſe.

En cét endroit Alceſte parêt tout rêueur, & ſemble n'entendre pas qu'Oronte luy parle.

ALCESTE.

A moy, Monſieur ?

ORONTE.

A vous. Trouuez-vous qu'il vous bleſſe ?

ALCESTE.

Non pas, mais la ſurpriſe eſt fort grande pour moy,
Et ie n'attendois pas l'honneur que ie reçoy.

ORONTE.

L'eſtime où ie vous tiens ne doit point vous ſurprendre,
Et de tout l'Vniuers, vous la pouuez prétendre.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

L'Eſtat n'a rien qui ne ſoit au deſſous
Du Mérite éclatant que l'on decouure en vous.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Oüy, de ma part, ie vous tiens préferable
A tout ce que i'y vois de plus conſidérable.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Sois-je du Ciel écraſé, ſi ie mens;
Et pour vous confirmer icy, mes Sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouuert, Monſieur, ie vous embraſſe,
Et qu'en voſtre Amitié, ie vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaiſt, vous me la promettez,
Voſtre Amitié?

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Quoy! vous y reſiſtez?

ALCESTE.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'Amitié demande vn peu plus de myſtére,
Et c'eſt, aſſeurément, en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occaſion.
Auec lumiere & chöis, cette vnion veut naiſtre,
Auant que nous lier, il faut nous mieux connaiſtre;
Et nous pourrions auoir telles compléxions,
Que tous deux, du Marché, nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'eſt là-deſſus, parler en Homme ſage,
Et ie vous en eſtime, encore, dauantage :
Souffrons, donc, que le Temps forme des nœuds ſi doux.
Mais, cependant, ie m'offre entiérement à vous;
S'il faut faire à la Cour, pour vous, quelqu'ouuerture,
On ſçait, qu'auprés du Roy, ie fais quelque Figure,
Il m'écoute, & dans tout, il en vſe, ma foy,

Le plus honeſtement du Monde, auecque moy.
Enfin, ie ſuis à vous, de toutes les maniéres;
Et, comme voſtre Eſprit a de grandes lumiéres,
Ie viens, pour commencer, entre nous, ce beau nœud,
Vous montrer vn Sonnet, que i'ay fait depuis peu,
Et ſçauoir s'il eſt bon qu'au Public ie l'expoſe.

ALCESTE.

Monſieur, ie ſuis mal propre à décider la choſe,
Veüillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoy?

ALCESTE.

I'ay le defaut
D'eſtre vn peu plus ſincére, en cela, qu'il ne faut

ORONTE.

C'eſt ce que ie demande, & i'aurois lieu de plainte,
Si m'expoſant à vous, pour me parler, ſans feinte,
Vous alliez me trahir, & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puis qu'il vous plaiſt ainſi, Monſieur, ie le veux bien.

ORONTE.

Sonnet... C'eſt vn Sonnet. *L'Eſpoir*... C'eſt vne Dame,
Qui, de quelque eſpérance, auoit flaté ma flame.
L'Eſpoir... Ce ne ſont point de ces grands Vers pompeux,
Mais de petits Vers doux, tendres, & langoureux.

A toutes ces interruptions il regarde Alceſte.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'Eſpoir... Ie ne ſçay ſi le ſtile

Pourra vous en paroiſtre aſſez net, & facile;
Et ſi, du chois des Mots, vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monſieur.

ORONTE.

Au reſte, vous ſçaurez,
Que ie n'ay demeuré qu'vn quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monſieur, le Temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'Eſpoir, il eſt vray, nous ſoulage,
Et nous berce vn temps, noſtre ennuy :
Mais, Philis, le triſte auantage,
Lors que rien ne marche apres luy!

PHILINTE.

Ie ſuis déja charmé de ce pétit morceau.

ALCESTE.

Quoy! vous auez le front de trouuer cela beau?

ORONTE.

Vous euſtes de la Complaiſance,
Mais vous en deuiez moins auoir;
Et ne vous pas mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'Eſpoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans, ces choſes-là ſont miſes!

ALCESTE *bas.*

Morbleu, vil Complaiſant, vous loüez des Sottiſes?

ORONTE.

S'il faut qu'vne attente éternelle
Pouſſe à bout, l'ardeur de mon zele,
Le Trépas ſera mon recours.

Vos ſoins ne m'en peuuent diſtraire;
Belle Philis, on deſeſpere,
Alors qu'on eſpere toûjours.

PHILINTE.

La chûte en eſt jolie, amoureuſe, admirable.

ALCESTE *bas.*

La peſte de ta chûte! Empoiſonneur au Diable,
En euſſes-tu fait vne à te caſſer le nez.

PHILINTE.

Ie n'ay jamais oüy de Vers ſi bien tournez.

ALCESTE.

Morbleu...

ORONTE.

Vous me flatez, & vous croyez, peut-eſtre...

PHILINTE.

Non, ie ne flate point.

ALCESTE *bas.*

Et que fais-tu, donc, Traiſtre?

ORONTE.

Mais, pour vous, vous ſçauez quel eſt noſtre Traité;
Parlez-moy, ie vous prie, auec ſincérité.

ALCESTE.

Monſieur, cette matiere eſt toûjours délicate,
Et, ſur le bel Eſprit, nous aimons qu'on nous flate :

Mais vn jour, à quelqu'vn, dont ie tairay le nom,
Ie disois, en voyant des Vers de sa façon,
Qu'il faut qu'vn galant Homme ait toûjours grand empire
Sur les demangeaisons qui nous prenent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens;
Et que, par la chaleur de montrer ses Ouurages,
On s'expose à joüer de mauuais Personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me declarer, par là,
Que i'ay tort de vouloir...

ALCESTE.

Ie ne dis pas cela :
Mais ie luy disois, moy, qu'vn froid Ecrit assomme,
Qu'il ne faut que ce Foible, à décrier vn Homme;
Et qu'eust-on, d'autre part, cent belles Qualitez,
On regarde les Gens, par leurs méchans costez.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon Sonnet, vous trouuez à redire?

ALCESTE.

Ie ne dis pas cela; mais, pour ne point écrire,
Ie luy mettois aux yeux, comme dans nostre Temps,
Cette Soif a gasté de fort Honnestes Gens.

ORONTE.

Est-ce que i'écris mal? & leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Ie ne dis pas cela; mais, enfin, luy disois-je,
Quel besoin, si pressant, auez-vous de Rimer?
Et qui, diantre, vous pousse à vous faire Imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'vn mauuais Liure,

Ce n'eſt qu'aux Malheureux, qui compoſent pour viure :
Croyez-moy, reſiſtez à vos tentations,
Dérobez au Public, ces Occupations ;
Et n'allez point quitter, dequoy que l'on vous ſomme,
Le Nom que, dans la Cour, vous auez d'honneſte Homme,
Pour prendre, de la main d'vn auide Imprimeur,
Celuy de ridicule, & miſérable Autheur.
C'eſt ce que je tâchay de luy faire comprendre.

ORONTE.

Voila qui va fort bien, & je croy vous entendre.
Mais ne puis-je ſçauoir ce que dans mon Sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il eſt bon à mettre au Cabinet ;
Vous vous eſtes reglé ſur de méchans Modelles,
Et vos Expreſſions ne ſont point naturelles.

Qu'eſt ce que *nous berce vn temps, noſtre ennuy,*
Et que *rien ne marche apres luy?*
Que *ne vous pas mettre en dépenſe,*
Pour ne me donner que l'Eſpoir?
Et que *Philis, on deſeſpere,*
Alors qu'on eſpere toûjours?

Ce Stile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon Caractère, & de la Vérité ;
Ce n'eſt que jeu de Mots, qu'affectation pure,
Et ce n'eſt point ainſi, que parle la Nature.
Le méchant Gouſt du Siecle, en cela, me fait peur,
Nos Peres, tous groſſiers, l'auoient beaucoup meilleur ;
Et ie priſe bien moins, tout ce que l'on admire,
Qu'vne vieille Chanſon, que ie m'en vay vous dire.

Si le Roy m'auoit donné
Paris ſa grand'Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma Mie;
Ie dirois au Roy Henry,
Reprenez voſtre Paris,
I'aime mieux ma Mie, au gué,
I'aime mieux ma Mie.

La Rime n'eſt pas riche, & le Stile en eſt vieux:
Mais ne voyez-vous pas, que cela vaut bien mieux
Que ces Colifichets, dont le bon Sens murmure,
Et que la Paſſion parle là, toute pure?

Si le Roy m'auoit donné
Paris ſa grand'Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma Mie;
Ie dirois au Roy Henry,
Reprenez voſtre Paris,
I'aime mieux ma Mie, au gué,
I'aime mieux ma Mie.

Voilà ce que peut dire vn Cœur vrayment épris.
A Philinte.
Oüy, Monſieur le Rieur, malgré vos beaux Eſprits,
I'eſtime plus cela, que la Pompe fleurie
De tous ces faux Brillans, où chacun ſe récrie.

ORONTE.

Et moy, je vous ſoûtiens que mes Vers ſont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouuer ainſi, vous auez vos Raiſons;

Mais vous trouuerez bon, que i'en puiſſe avoir d'autres
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoûmettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'Art de feindre; & moy, ie ne l'ay pas.

ORONTE.

Croyez-vous, donc, auoir tant d'Eſprit en partage?

ALCESTE.

Si ie loüois vos Vers, i'en aurois dauantage.

ORONTE.

Ie me paſſeray bien que vous les approuuiez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaiſt, que vous vous en paſſiez.

ORONTE.

Ie voudrois bien, pour voir, que de voſtre maniere
Vous en compoſaſſiez ſur la meſme Matiere.

ALCESTE.

I'en pourrois, par malheur, faire d'auſſi méchans;
Mais ie me garderois de les montrer aux Gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette ſuffiſance...

ALCESTE.

Autre-part que chez moy, cherchez qui vous encenſe.

ORONTE.

Mais, mon petit Monſieur, prenez-le vn peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foy, mon grand Monſieur, ie le prens comme il faut.

PHILINTE *se mettant entre-deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop, laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! i'ay tort, ie l'auouë, & ie quitte la place;
Je suis vostre Valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moy, ie suis, Monsieur, vostre humble Seruiteur.

SCENE III.

Philinte, Alceste.

PHILINTE.

Hé bien, vous le voyez; pour estre trop sincére,
Vous voila sur les bras, vne fâcheuse Affaire;
Et i'ay bien veu qu'Oronte, afin d'estre flaté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moy là.

PHILINTE.

Si ie...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoy...

ALCESTE.

Ie n'entens rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encor.

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah! parbleu, c'en eſt trop, ne ſuiuez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moy, ie ne vous quitte pas.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Alceſte, Celimene.

ALCESTE.



ADAME, voulez-vous que ie vous parle net?
De vos façons d'agir, ie ſuis mal ſatisfait:
Contr'elles, dans mon Cœur, trop de Bile s'aſſemble,
Et ie ſens qu'il faudra que nous rompions enſemble.
Oüy, ie vous tromperois, de parler autrement,
Toſt, ou tard, nous romprons, indubitablement;
Et ie vous promettrois, mille fois, le contraire,
Que ie ne ſerois pas en pouuoir de le faire.

CELIMENE.

C'eſt pour me quereller, donc, à ce que ie voy,
Que vous auez voulu me ramener chez moy?

ALCESTE.

Ie ne querelle point; mais voſtre humeur, Madame,
Ouure, au premier venu, trop d'accés dans voſtre Ame;
Vous auez trop d'Amans, qu'on voit vous obſeder,
Et mon cœur, de cela, ne peut s'accommoder.

CELIMENE.

Des Amans que ie fais, me rendez-vous coupable?

Puis-ie empeſcher les Gens, de me trouuer aimable?
Et lors que, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-ie prendre vn Baſton, pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'eſt pas, Madame, vn Baſton qu'il faut prendre,
Mais vn Cœur, à leurs vœux, moins facile, & moins tendre.
Ie ſçay que vos Appas vous ſuiuent en tous Lieux,
Mais voſtre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux;
Et ſa douceur offerte à qui vous rend les Armes,
Acheue, ſur les Cœurs, l'Ouurage de vos Charmes.
Le trop riant Eſpoir que vous leur préſentez,
Attache, autour de vous, leurs aſſidüitez;
Et voſtre Complaiſance, vn peu moins étenduë,
De tant de Soûpirans chaſſeroit la Cohuë.
Mais, au moins, dites-moy, Madame, par quel Sort,
Voſtre Clitandre a l'heur de vous plaire ſi fort?
Sur quel fonds de Mérite, & de Vertu ſublime,
Appüyez-vous, en luy, l'honneur de voſtre Eſtime?
Eſt-ce par l'Ongle long, qu'il porte au petit Doigt,
Qu'il s'eſt acquis, chez vous, l'Eſtime où l'on le voit?
Vous eſtes-vous renduë, auec tout le beau Monde,
Au mérite éclatant de ſa Perruque blonde?
Sont-ce ſes grands Canons, qui vous le font aimer?
L'amas de ſes Rubans a-t'il ſçeu vous charmer?
Eſt-ce par les appas de ſa vaſte Réingraue,
Qu'il a gagné voſtre Ame, en faiſant voſtre Eſclaue?
Ou ſa façon de rire, & ſon ton de Faucet,
Ont-ils, de vous toucher, ſçeu trouuer le ſecret?

CELIMENE.

Qu'iniuſtement, de luy, vous prenez de l'ombrage!
Ne ſçauez-vous pas bien, pourquoy ie le ménage?

Et que, dans mon Procés, ainſi qu'il m'a promis,
Il peut intereſſer tout ce qu'il a d'Amis?

ALCESTE.

Perdez voſtre Procés, Madame, auec conſtance,
Et ne ménagez point vn Riual qui m'offence.

CELIMENE.

Mais, de tout l'Vniuers, vous deuenez jalous.

ALCESTE.

C'eſt que tout l'Vniuers eſt bien reçeu de vous.

CELIMENE.

C'eſt ce qui doit r'aſſeoir voſtre Ame éfarouchée,
Puis que ma Complaiſance eſt ſur tous épanchée :
Et vous auriez plus lieu de vous en offencer,
Si vous me la voyiez, ſur vn ſeul, ramaſſer.

ALCESTE.

Mais, moy, que vous blâmez de trop de jalouſie,
Qu'ay-ie de plus qu'eux tous, Madame, ie vous prie?

CELIMENE.

Le bonheur de ſçauoir que vous eſtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, a mon Cœur enflamé?

CELIMENE.

Ie penſe qu'ayant pris le ſoin de vous le dire,
Vn aueu de la ſorte, a dequoy vous ſuffire.

ALCESTE.

Mais qui m'aſſûrera que, dans le meſme inſtant,
Vous n'en diſiez, peut-eſtre, aux autres tout autant?

CELIMENE.

Certes, pour vn Amant, la Fleurette eſt mignonne,

Et vous me traitez, là, de gentille Perſonne.
Hé bien, pour vous oſter d'vn ſemblable ſoucy,
De tout ce que i'ay dit, ie me dédis icy :
Et rien ne ſçauroit plus vous tromper, que vous-méme :
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu, faut-il que ie vous aime!
Ah! que ſi, de vos Mains, ie r'atrape mon Cœur,
Ie béniray le Ciel, de ce rare Bonheur!
Ie ne le cele pas, ie fais tout mon poſſible
A rompre, de ce Cœur, l'attachement terrible;
Mais mes plus grands éforts n'ont rien fait, juſqu'icy.
Et c'eſt, pour mes Pechez, que ie vous aime ainſi.

CELIMENE.

Il eſt vray, voſtre ardeur eſt, pour moy, ſans ſeconde.

ALCESTE.

Oüy, ie puis, là-deſſus, défier tout le Monde,
Mon amour ne ſe peut conceuoir, & iamais,
Perſonne n'a, Madame, aimé comme ie fais.

CELIMENE.

En effet, la Méthode en eſt toute nouuelle,
Car vous aimez les Gens, pour leur faire querelle;
Ce n'eſt qu'en Mots fâcheux, qu'éclate voſtre ardeur,
Et l'on n'a veu iamais, vn Amour ſi grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous, que ſon chagrin ne paſſe;
A tous nos Démeſlez, coupons chemin, de grace,
Parlons à Cœur ouuert, & voyons d'arreſter...

SCENE II.

Celimene, Alceſte, Baſque.

CELIMENE.

Qu'eſt-ce?

BASQVE.

Acaſte eſt là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

ALCESTE.

Quoy! l'on ne peut iamais, vous parler, teſte, à teſte?
A receuoir le Monde, on vous voit toûjours preſte?
Et vous ne pouuez pas, vn ſeul moment de tous,
Vous réſoudre à ſouffrir de n'eſtre pas chez vous?

CELIMENE.

Voulez-vous, qu'auec luy, ie me faſſe vne Affaire?

ALCESTE.

Vous auez des Regards qui ne ſçauroient me plaire.

CELIMENE.

C'eſt vn Homme à iamais, ne me le pardonner,
S'il ſçauoit que ſa vëue euſt pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous geſner de ſorte...

CELIMENE.

Mon Dieu! de ſes Pareils, la Bienueillance importe,
Et ce ſont de ces Gens qui, ie ne ſçay comment,
Ont gagné, dans la Cour, de parler hautement.

Dans tous les Entretiens, on les voit s'introduire;
Ils ne ſçauroient ſeruir, mais ils peuuent vous nuire;
Et iamais, quelqu'apuy qu'on puiſſe auoir d'ailleurs,
On ne doit ſe broüiller auec ces grands Brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoy qu'il en ſoit, & ſurquoy qu'on ſe fonde,
Vous trouuez des Raiſons pour ſouffrir tout le Monde;
Et les précautions de voſtre jugement...

SCENE III.

Baſque, Alceſte, Celimene.

BASQVE.

Voicy Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE.

Iuſtement.

Il témoigne s'en vouloir aller.

CELIMENE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Ie ſors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoy faire?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Ie ne puis.

CELIMENE.

Ie le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire;
Ces Conuerſations ne ſont que m'ennüyer,
Et c'eſt trop, que vouloir me les faire eſſüyer.

CELIMENE.

Ie le veux, ie le veux.

ALCESTE.

Non, il m'eſt impoſſible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, ſortez, il vous eſt tout loiſible.

SCENE IV.

Eliante, Philinte, Acaſte, Clitandre, Alceſte, Celimene, Baſque.

ELIANTE.

Voicy les deux Marquis, qui montent auec nous;
Vous l'eſt-on venu dire?

CELIMENE.

Oüy, des Siéges pour tous.

A Alceſte.

Vous n'eſtes pas ſorty?

ALCESTE.

Non; mais ie veux, Madame,
Ou, pour eux, ou pour moy, faire expliquer voſtre Ame.

CELIMENE.

Taiſez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'huy, vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le ſens.

ALCESTE.

Point, vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez Party.

CELIMENE.

Vous vous moquez, ie penſe.

ALCESTE.

Non, mais vous choiſirez, c'eſt trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu, ie viens du Louure, où Cleonte, au Leué,
Madame, a bien paru, Ridicule acheué.
N'a-t'-il point quelqu'Amy qui pût, ſur ſes Maniéres,
D'vn charitable Auis, luy preſter les lumiéres?

CELIMENE.

Dans le Monde, à vray dire, il ſe barboüille fort;
Par tout, il porte vn Air qui ſaute aux yeux, d'abord;
Et lors qu'on le reuoit, aprés vn peu d'abſence,
On le retrouue, encor, plus plein d'extrauagance.

ACASTE.

Parbleu, s'il faut parler de Gens extrauagans,
Ie viens d'en eſſüyer vn des plus fatigans;

Damon, le Raiſonneur, qui m'a, ne vous déplaiſe,
Vne heure, au grand Soleil, tenu hors de ma Chaiſe.

CELIMENE.

C'eſt vn Parleur étrange, & qui trouue, toûjours,
L'Art de ne vous rien dire, auec de grands Diſcours.
Dans les Propos qu'il tient, on ne voit iamais goute,
Et ce n'eſt que du Bruit, que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE *à Philinte.*

Ce Début n'eſt pas mal; &, contre le Prochain,
La Conuerſation prend vn aſſez bon train.

CLITANDRE.

Timante, encor, Madame, eſt vn bon Caractére!

CELIMENE.

C'eſt, de la Teſte aux Pieds, vn Homme tout Myſtere,
Qui vous iette, en paſſant, vn coup d'œil égaré,
Et, ſans aucune Affaire, eſt toûjours affairé.
Tout ce qu'il vous debite, en grimaces, abonde;
A force de façons, il aſſomme le Monde;
Sans ceſſe il a, tout bas, pour rompre l'Entretien,
Vn Secret à vous dire, & ce Secret n'eſt rien;
De la moindre Vetille, il fait vne Merueille,
Et, iuſques au Bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Geralde, Madame?

CELIMENE.

O l'ennuyeux Conteur!
Iamais, on ne le voit ſortir du Grand Seigneur;
Dans le brillant Commerce, il ſe meſle, ſans ceſſe,
Et ne cite iamais, que Duc, Prince, ou Princeſſe.
La Qualité l'enteſte, & tous ſes Entretiens

Ne ſont que de Cheuaux, d'Equipage, & de Chiens;
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut Etage,
Et le nom de Monſieur, eſt, chez luy, hors d'vſage.

CLITANDRE.

On dit qu'auec Beliſe, il eſt du dernier Bien.

CELIMENE.

Le pauvre Eſprit de Femme! & le ſec Entretien!
Lors qu'elle vient me voir, ie ſouffre le Martyre,
Il faut ſüer, ſans ceſſe, à chercher que luy dire;
Et la ſtérilité de ſon Expreſſion,
Fait mourir, à tous coups, la Conuerſation.
En vain, pour attaquer ſon ſtupide ſilence,
De tous les Lieux communs, vous prenez l'aſſiſtance;
Le beau Temps, & la Plüye, & le Froid, & le Chau,
Sont des Fonds, qu'auuec elle, on épüiſe bientoſt.
Cependant, ſa viſite, aſſez inſupportable,
Traiſne en vne longueur, encor, épouuantable;
Et l'on demande l'heure, & l'on bâille vingt fois,
Qu'elle groüille auſſi peu qu'vne Piece de Bois.

ACASTE.

Que vous ſemble d'Adraſte?

CELIMENE.

Ah! quel orgueil extréme!
C'eſt vn Homme gonflé de l'amour de ſoy-méme;
Son Mérite, iamais, n'eſt content de la Cour,
Contr'elle, il fait meſtier de peſter chaque jour;
Et l'on ne donne Employ, Charge, ny Benéfice,
Qu'à tout ce qu'il ſe croid, on ne faſſe iniuſtice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont, auiourd'huy,

Nos plus honneſtes Gens, que dites-vous de luy?

CELIMENE.

Que de ſon Cüiſinier, il s'eſt fait vn Mérite,
Et que c'eſt à ſa Table, à qui l'on rend Viſite.

ELIANTE.

Il prend ſoin d'y ſeruir des Mets fort délicats.

CELIMENE.

Oüy, mais ie voudrois bien qu'il ne s'y ſeruît pas,
C'eſt vn fort méchant Plat, que ſa ſotte Perſonne,
Et qui gaſte, à mon gouſt, tous les Repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait aſſez de cas de ſon Oncle Damis;
Qu'en dites-vous, Madame?

CELIMENE.

Il eſt de mes Amis.

PHILINTE.

Ie le trouue honneſte Homme, & d'vn air aſſez ſage.

CELIMENE.

Oüy, mais il veut auoir trop d'Eſprit, dont i'enrage;
Il eſt guindé ſans ceſſe; &, dans tous ſes propos,
On void qu'il ſe trauaille à dire de bons Mots.
Depuis que dans la teſte, il s'eſt mis d'eſtre habile,
Rien ne touche ſon gouſt, tant il eſt difficile;
Il veut voir des Defauts à tout ce qu'on écrit,
Et penſe que loüer, n'eſt pas d'vn bel Eſprit.
Que c'eſt eſtre Sçauant, que trouuer à redire;
Qu'il n'appartient qu'aux Sots, d'admirer, & de rire;
Et qu'en n'approuuant rien des Ouurages du Temps,
Il ſe met au deſſus de tous les autres Gens.

Aux Conuerſations, meſme il trouue à reprendre,
Ce ſont Propos trop bas, pour y daigner deſcendre;
Et, les deux bras croiſez, du haut de ſon Eſprit,
Il regarde en pitié, tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà ſon Portrait véritable.

CLITANDRE.

Pour bien peindre les Gens, vous eſtes admirable!

ALCESTE.

Allons, ferme, pouſſez, mes bons Amis de Cour,
Vous n'en épargnez point, & chacun a ſon tour.
Cependant, aucun d'eux, à vos yeux, ne ſe montre,
Qu'on ne vous voye en haſte, aller à ſa rencontre,
Luy préſenter la main, & d'vn baiſer flateur,
Appüyer les Sermens d'eſtre ſon Seruiteur.

CLITANDRE.

Pourquoy s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit, vous bleſſe,
Il faut que le reproche, à Madame, s'adreſſe.

ALCESTE.

Non, morbleu, c'eſt à vous; & vos Ris complaiſans
Tirent de ſon Eſprit, tous ces traits médiſans;
Son Humeur Satyrique eſt ſans ceſſe nourrie
Par le coupable Encens de voſtre Flaterie;
Et ſon Cœur, à railler, trouueroit moins d'appas,
S'il auoit obſerué qu'on ne l'applaudiſt pas.
C'eſt ainſi qu'aux Flateurs, on doit, par tout, ſe prendre
Des Vices où l'on void les Humains ſe répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoy, pour ces Gens, vn intéreſt ſi grand,
Vous, qui condamneriez, ce qu'en eux on reprend?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monſieur contrediſe?
A la commune voix, veut-on qu'il ſe rédüiſe?
Et qu'il ne faſſe pas éclater, en tous lieux,
L'Eſprit contrariant, qu'il a receu des Cieux?
Le Sentiment d'autruy, n'eſt iamais, pour luy plaire,
Il prend, toûjours, en main, l'opinion contraire;
Et penſeroit paroiſtre vn Homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'auis de quelqu'vn.
L'honneur de contredire, a, pour luy tant de charmes,
Qu'il prend, contre luy-meſme, aſſez ſouuent, les armes;
Et ſes vrais Sentimens ſont combatus par luy,
Auſſi-toſt qu'il les void dans la bouche d'Autruy.

ALCESTE.

Les Rieurs ſont pour vous, Madame, c'eſt tout dire;
Et vous pouuez pouſſer, contre moy, la Satyre.

PHILINTE.

Mais il eſt veritable, auſſi, que voſtre Eſprit
Se gendarme, toûjours, contre tout ce qu'on dit;
Et que, par vn chagrin, que luy-meſme il auouë,
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'on blâme, ny qu'on louë.

ALCESTE.

C'eſt que iamais, morbleu, les Hommes n'ont raiſon,
Que le Chagrin, contr'eux, eſt toûjours de Saiſon,
Et que ie voy qu'ils ſont, ſur toutes les Affaires,
Loüeurs impertinens, ou Cenſeurs témeraires.

CELIMENE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand i'en deurois mourir,

Vous auez des Plaisirs que ie ne puis souffrir;
Et l'on a tort, icy, de nourrir dans vostre Ame,
Ce grand attachement aux Defauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moy, ie ne sçay pas; mais i'auoûray, tout haut,
Que i'ay crû, iusqu'icy, Madame sans Defaut.

ACASTE.

De Graces, & d'Attraits, ie voy qu'elle est pourueuë;
Mais les Defauts qu'elle a, ne frapent point ma veuë.

ALCESTE.

Ils frapent tous la mienne, & loin de m'en cacher,
Elle sçait que i'ay soin de les luy reprocher.
Plus on aime quelqu'vn, moins il faut qu'on le flate;
A ne rien pardonner, le pur Amour éclate;
Et ie bannirois, moy, tous ces lâches Amans,
Que ie verrois soûmis à tous mes Sentimens,
Et dont, à tous propos, les moles Complaisances
Donneroient de l'Encens à mes Extrauagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous, s'en raportent les Cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux Douceurs;
Et du parfait Amour, mettre l'Honneur supréme,
A bien injurier les Personnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'Amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces Loix,
Et l'on void les Amans vanter, toûjours, leur Chois:
Iamais, leur Passion n'y void rien de blâmable,
Et dans l'Objet aimé, tout leur deuient aimable;
Ils comptent les Defauts pour des Perfections,
Et sçauent y donner de fauorables Noms.

La Pâle, eſt aux Iasmins, en blancheur, comparable;
La Noire, à faire peur, vne Brune adorable;
La Maigre, a de la taille, & de la liberté;
La Graſſe, eſt, dans ſon Port, pleine de Majeſté;
La Mal-propre, ſur ſoy, de peu d'Attraits chargée,
Eſt miſe ſous le nom de Beauté negligée;
La Géante, paroiſt vne Déeſſe aux yeux;
La Naine, vn Abregé des Merueilles des Cieux;
L'Orgueilleuſe, a le Cœur digne d'vne Couronne;
La Fourbe, a de l'Eſprit; la Sotte, eſt toute bonne;
La Trop Grande Parleuſe, eſt d'agreable Humeur;
Et la Müette, garde vne honneſte Pudeur.
C'eſt ainſi qu'vn Amant, dont l'ardeur eſt extréme,
Aime, iuſqu'aux Defauts des Perſonnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moy, ie ſoûtiens, moy...

CELIMENE.

Briſons-là, ce diſcours,
Et dans la Galerie, allons faire deux tours.
Quoy! vous vous en allez, Meſſieurs?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur depart, occupe fort voſtre Ame;
Sortez, quand vous voudrez, Meſſieurs; mais i'auertis,
Que ie ne ſors qu'aprés que vous ſerez ſortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en eſtre importunée,
Rien ne m'appelle, ailleurs, de toute la iournée.

CLITANDRE.

Moy, pourueu que ie puiſſe eſtre au petit Couché,

Ie n'ay point d'autre Affaire, où ie ſois attaché.

CELIMENE.

C'eſt pour rire, ie croy.

ALCESTE.

Non, en aucune ſorte,
Nous verrons, ſi c'eſt moy, que vous voudrez qui ſorte.

SCENE V.

Baſque, Alceſte, Celimene, Eliante, Acaſte, Philinte, Clitandre.

BASQVE.

Monſieur, vn Homme eſt là, qui voudroit vous parler,
Pour Affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dy-luy, que ie n'ay point d'Affaires ſi preſſées.

BASQVE.

Il porte vne Iaquette, à grand' Baſques pliſſées,
Auec du Dor deſſus.

CELIMENE.

Allez voir ce que c'eſt,
Ou bien, faites-le entrer.

ALCESTE.

Qu'eſt-ce donc, qu'il vous plaiſt?
Venez, Monſieur.

SCENE VI.

Garde, Alceste, Celimene, Eliante, Acaste, Philinte, Clitandre.

GARDE.

Monſieur, i'ay deux Mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouuez parler haut, Monſieur, pour m'en inſtrüire.

GARDE.

Meſſieurs les Mareſchaux, dont i'ay commandement,
Vous mandent de venir les trouuer promptement,
Monſieur.

ALCESTE.

Qui? moy, Monſieur?

GARDE.

Vous-meſme.

ALCESTE.

Et pourquoy faire?

PHILINTE.

C'eſt d'Oronte, & de Vous, la ridicule Affaire.

CELIMENE.

Comment?

PHILINTE.

Oronte, & luy, ſe ſont tantoſt brauez,
Sur certains petits Vers, qu'il n'a pas approuuez;
Et l'on veut aſſoupir la choſe, en ſa naiſſance.

ALCESTE.

Moy, ie n'auray, iamais, de lâche Complaiſance.

PHILINTE.

Mais il faut ſuiure l'Ordre, allons, diſpoſez-vous...

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La Voix de ces Meſſieurs, me condamnera-t'elle
A trouuer bons les Vers qui font noſtre Querelle?
Ie ne me dédis point de ce que i'en ay dit,
Ie les trouue méchans.

PHILINTE.

Mais d'vn plus doux Eſprit...

ALCESTE.

Ie n'en démordray point, les Vers ſont exécrables.

PHILINTE.

Vous deuez faire voir des Sentimens traitables;
Allons, venez.

ALCESTE.

I'iray, mais rien n'aura pouuoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'vn Commandement exprés du Roy me vienne,
De trouuer bons les Vers, dont on ſe met en peine,
Ie ſoûtiendray, toûjours, morbleu, qu'ils ſont mauuais,
Et qu'vn Homme eſt pendable, apres les auoir faits.

A Clitandre & Acaſte, qui rient.

Par la ſangbleu, Meſſieurs, ie ne croyois pas eſtre
Si plaiſant que ie ſuis.

CELIMENE.

Allez viſte pareſtre
Où vous deuez.

ALCESTE.

I'y vais, Madame, &, ſur mes pas,
Ie reuiens en ce Lieu, pour vüider nos Debats.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Clitandre, Acaste.

CLITANDRE.


HER Marquis, ie te voy l'Ame bien ſatisfaite,
Toute choſe t'égaye, & rien ne t'inquiete.
En bonne-foy, crois-tu, ſans t'éblouïr les yeux,
Auoir de grands ſuiets de paroiſtre joyeux?

ACASTE.

Parbleu, ie ne voy pas, lors que ie m'examine,
Où prendre aucun ſuiet d'auoir l'Ame chagrine.
I'ay du bien, ie ſuis jeune, & ſors d'vne Maiſon
Qui ſe peut dire Noble, auec quelque raiſon;
Et ie croy, par le Rang que me donne ma Race,
Qu'il eſt fort peu d'Emplois, dont ie ne ſois en paſſe.
Pour le Cœur, dont, ſur tout, nous deuons faire cas,
On ſçait, ſans vanité, que ie n'en manque pas;
Et l'on m'a veu pouſſer, dans le Monde, vne Affaire,
D'vne aſſez vigoureuſe, & gaillarde maniere.
Pour de l'Eſprit, i'en ay, ſans doute, & du bon goût,
A juger ſans Etude, & raiſonner de tout;
A faire aux Nouueautez, dont ie ſuis idolâtre,
Figure de Sçauant, ſur les Bancs du Theatre;

Y décider, en Chef, & faire du Fracas
A tous les beaux Endroits qui meritent des Has.
Ie suis assez adroit, i'ay bon air, bonne mine,
Les Dents belles, sur tout, & la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, ie croy, sans me flater,
Qu'on seroit mal-venu de me le disputer.
Ie me voy dans l'Estime, autant qu'on y puisse estre,
Fort aimé du beau Sexe, & bien aupres du Maistre :
Ie croy, qu'auec cela, mon cher Marquis, ie croy,
Qu'on peut, par tout Païs, estre content de soy.

CLITANDRE.

Oüy, mais trouuant ailleurs, des Conquestes faciles,
Pourquoy pousser icy, des soûpirs inutiles ?

ACASTE.

Moy ? parbleu, ie ne suis de taille, ny d'humeur,
A pouuoir, d'vne Belle, essüyer la froideur.
C'est aux Gens mal-tournez, aux Mérites vulgaires,
A brûler, constamment, pour des Beautés seueres ;
A languir à leurs piez, & souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soûpirs, & des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'vne tres-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les Gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits,
Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des Belles,
Ie pense, Dieu mercy, qu'on vaut son prix, com' elles ;
Que pour se faire honneur d'vn Cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes Balances,
Il faut, qu'à frais communs, se fassent les auances.

CLITANDRE.

Tu penses, donc, Marquis, estre fort bien icy ?

ACASTE.

I'ay quelque lieu, Marquis, de le penſer ainſy.

CLITANDRE.

Croy-moy, détache-toy de cette erreur extréme;
Tu te flates, mon Cher, & t'aueugles toy-méme.

ACASTE.

Il eſt vray, ie me flate, & m'aueugle, en effet.

CLITANDRE.

Mais, qui te fait juger ton bonheur ſi parfait?

ACASTE.

Ie me flate.

CLITANDRE.

Surquoy fonder tes Conjectures?

ACASTE.

Ie m'aueugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuues qui ſoient ſeures?

ACASTE.

Ie m'abuſe, te dis-ie.

CLITANDRE.

Eſt-ce que de ſes vœux,
Celimene t'a fait quelques ſecrets aueus?

ACASTE.

Non, ie ſuis mal-traité.

CLITANDRE.

Répond-moy, ie te prie.

ACASTE.

Ie n'ay que des rebuts.

CLITANDRE.

Laiſſons la raillerie,
Et me dis quel eſpoir on peut t'auoir donné.

ACASTE.

Ie ſuis le Miſérable, & toy le Fortuné,
On a, pour ma Perſonne, vne auerſion grande;
Et quelqu'vn de ces jours, il faut que ie me pende.

CLITANDRE.

O çà, veux-tu, Marquis, pour aiuſter nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'vne choſe, tous deux?
Que qui pourra montrer vne marque certaine,
D'auoir meilleure part au cœur de Celimene,
L'autre icy, fera place au Vainqueur prétendu,
Et le déliurera d'vn Riual aſſidu?

ACASTE.

Ah! parbleu, tu me plais, auec vn tel langage;
Et du bon de mon cœur, à cela ie m'engage.
Mais chut.

SCENE II.

Celimene, Acaſte, Clitandre.

CELIMENE.

Encor, icy?

CLITANDRE.

L'Amour retient nos pas.

CELIMENE.

Ie viens d'oüir entrer vn Caroſſe là-bas,

Sçauez-vous qui c'eſt?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

Baſque, Celimene, Acaſte, Clitandre.

BASQVE.

Arſinoé, Madame,
Monte icy, pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette Femme?

BASQVE.

Eliante, là-bas, eſt à l'entretenir.

CELIMENE.

Dequoy s'auiſe-t'elle? & qui la fait venir?

ACASTE.

Pour Prude conſommée, en tous Lieux, elle paſſe;
Et l'ardeur de ſon zele...

CELIMENE.

Oüy, oüy, franche Grimace,
Dans l'Ame, elle eſt du Monde, & ſes ſoins tentent tout,
Pour acrocher quelqu'vn, ſans en venir à bout.
Elle ne ſçauroit voir, qu'auec vn œil d'enuie,
Les Amans declarez, dont vne autre eſt ſuiuie;
Et ſon triſte Mérite, abandonné de tous,
Contre le Siecle aueugle, eſt toûjours en courroux.

Elle tâche à couurir, d'vn faux Voile de Prude.
Ce que, chez elle, on void d'affreuse Solitude;
Et pour sauuer l'honneur de ses foibles Appas,
Elle attache du Crime, au Pouuoir qu'ils n'ont pas.
Cependant, vn Amant plairoit fort à la Dame,
Et mesme, pour Alceste, elle a tendresse d'Ame;
Ce qu'il me rend de soins, outrage ses Attraits,
Elle veut que ce soit vn Vol que ie luy fais;
Et son jalous dépit, qu'auec peine, elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moy se détache.
Enfin, ie n'ay rien veu de si sot, à mon gré,
Elle est impertinente au supréme Degré;
Et...

SCENE IV.

Arsinoé, Celimene.

CELIMENE.

Ah! quel heureux Sort, en ce Lieu, vous amene?
Madame, sans mentir, i'estois de vous, en peine.

ARSINOÉ.

Ie viens, pour quelque auis que i'ay crû vous deuoir.

CELIMENE.

Ah! mon Dieu, que ie suis contente de vous voir!

ARSINOÉ.

Leur depart ne pouuoit, plus à propos, se faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'eſt pas neceſſaire,
Madame; l'Amitié doit ſur tout éclater
Aux choſes, qui le plus, nous peuuent importer;
Et comme il n'en eſt point de plus grande importance,
Que celles de l'Honneur, & de la Bienſeance,
Ie viens, par vn auis qui touche voſtre Honneur,
Témoigner l'amitié que, pour vous, a mon Cœur.
Hier, i'eſtois chez des Gens, de Vertu ſinguliére,
Où, ſur vous, du Diſcours, on tourna la matiére;
Et là, voſtre Conduite, auec ſes grands éclats,
Madame, eût le malheur, qu'on ne la loüa pas.
Cette foule de Gens, dont vous ſouffrez viſite,
Voſtre Galanterie, & les brüits qu'elle excite,
Trouuerent des Cenſeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que ie n'euſſe voulu.
Vous pouuez bien penſer quel Party ie ſçeus prendre;
Ie fis ce que ie pûs, pour vous pouuoir defendre,
Ie vous excuſay fort ſur voſtre intention,
Et voulus, de voſtre Ame, eſtre la Caution.
Mais vous ſçauez qu'il eſt des Choſes dans la vie,
Qu'on ne peut excuſer, quoy qu'on en ait enuie;
Et ie me vis contrainte à demeurer d'accord,
Que l'air dont vous viuiez, vous faiſoit vn peu tort.
Qu'il prenoit, dans le Monde, vne méchante face,
Qu'il n'eſt conte fâcheux que par tout on n'en faſſe;
Et que, ſi vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner priſe aux mauuais jugemens.
Non que i'y croye, au fonds, l'Honneſteté bleſſée,
Me preſerue le Ciel d'en auoir la penſée;
Mais, aux ombres du Crime, on preſte aiſément foy,
Et ce n'eſt pas aſſez, de bien viure pour ſoy.

Madame, ie vous croy l'Ame trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien, cet auis profitable ;
Et pour l'attribüer qu'aux mouuemens ſecrets
D'vn zele qui m'attache à tous vos intereſts.

CELIMENE.

Madame, i'ay beaucoup de graces à vous rendre,
Vn tel auis m'oblige, & loin de le mal prendre,
I'en prétens reconnoiſtre, à l'inſtant, la faueur,
Par vn auis, auſſi, qui touche voſtre Honneur :
Et, comme ie vous vois vous montrer mon Amie,
En m'apprenant les brüits que de moy l'on publie,
Ie veux ſuiure, à mon tour, vn exemple ſi doux,
En vous auertiſſant, de ce qu'on dit de vous.
En vn Lieu, l'autre jour, où ie faiſois viſite,
Ie trouuay quelques Gens, d'vn tres-rare mérite,
Qui parlant des vrais Soins d'vne Ame qui vit bien,
Firent tomber, ſur vous, Madame, l'entretien.
Là, voſtre Pruderie, & vos éclats de zele,
Ne furent pas citez comme vn fort bon Modele :
Cette affectation d'vn graue Extérieur,
Vos Diſcours eternels de Sageſſe, & d'Honneur,
Vos mines, & vos cris, aux Ombres d'indécence,
Que d'vn Mot ambigu, peut auoir l'Innocence ;
Cette hauteur d'Eſtime où vous eſtes de vous,
Et ces yeux de pitié, que vous iettez ſur tous ;
Vos fréquentes Leçons, & vos aigres Cenſures,
Sur des choſes qui ſont innocentes, & pures ;
Tout cela, ſi ie puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé, d'vn commun Sentiment.
A quoy bon, diſoient-ils, cette Mine modeſte,
Et ce ſage Dehors, que dément tout le reſte ?
Elle eſt, à bien prier, exacte au dernier point,

Mais elle bat ſes Gens, & ne les paye point.
Dans tous les Lieux deuots, elle étale vn grand Zele,
Mais elle met du blanc, & veut paroiſtre belle;
Elle fait des Tableaux couurir les Nuditez,
Mais elle a de l'amour pour les Realitez.
Pour moy, contre chacun, ie pris voſtre defence,
Et leur aſſeuray fort, que c'eſtoit Médiſance;
Mais tous les Sentimens combatirent le mien,
Et leur concluſion fut, que vous feriez bien,
De prendre moins de ſoin des Actions des autres,
Et de vous mettre, vn peu, plus en peine des vôtres;
Qu'on doit ſe regarder ſoy méme, vn fort longtemps,
Auant que de ſonger à condamner les Gens;
Qu'il faut mettre le poids d'vne Vie exemplaire,
Dans les Corrections qu'aux autres, on veut faire;
Et qu'encor, vaut-il mieux s'en remettre au beſoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le Soin.
Madame, je vous crois, auſſi, trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien, cet auis profitable,
Et pour l'attribüer qu'aux mouuemens ſecrets,
D'vn zele qui m'attache à tous vos intereſts.

ARSINOÉ.

A quoy, qu'en reprenant, on ſoit aſſujettie,
Ie ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame, & ie vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon ſincére auis vous a bleſſée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, Madame, & ſi l'on eſtoit ſage,
Ces auis mutüels ſeroient mis en vſage;
On détrüiroit, par là, traitant de bonne foy,
Ce grand aueuglement, où chacun eſt pour ſoy.
Il ne tiendra qu'à vous, qu'auec le meſme zele,

Nous ne continüyons cet office fidelle;
Et ne prenions grand ſoin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moy, moy de vous.

ARSINOÉ.

Ah! Madame, de vous, ie ne puis rien entendre;
C'eſt en moy que l'on peut trouuer fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, ie croy, loüer, & blâmer tout,
Et chacun a raiſon, ſuiuant l'âge, ou le goût:
Il eſt vne Saiſon pour la Galanterie,
Il en eſt vne, auſſi, propre à la Pruderie;
On peut, par Politique, en prendre le party,
Quand de nos jeunes ans, l'éclat eſt amorty;
Cela ſert à couurir de fâcheuſes diſgraces.
Ie ne dis pas, qu'vn jour, ie ne ſuiue vos traces,
L'Age amenera tout, & ce n'eſt pas le temps,
Madame, comme on ſçait, d'eſtre Prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'vn bien foible Auantage,
Et vous faites ſonner, terriblement, voſtre Age:
Ce que, de plus que vous, on en pourroit auoir,
N'eſt pas vn ſi grand cas, pour s'en tant préualoir;
Et ie ne ſçay pourquoy, voſtre Ame, ainſi, s'emporte,
Madame, à me pouſſer de cette étrange ſorte?

CELIMENE.

Et moy, ie ne ſçay pas, Madame, auſſi, pourquoy,
On vous void, en tous Lieux, vous déchaîner ſur moy?
Faut-il de vos chagrins, ſans ceſſe, à moy vous prendre?
Et puis-je mais des Soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma Perſonne, aux Gens, inſpire de l'amour,
Et ſi l'on continuë à m'offrir, chaque jour,

Des vœux que vôtre Cœur peut ſouhaiter qu'on m'oſte,
Ie n'y ſçaurois que faire, & ce n'eſt pas ma faute;
Vous auez le Champ libre, & ie n'empeſche pas,
Que pour les attirer, vous n'ayez des Appas.

ARSINOÉ.

Helas! & croyez-vous que l'on ſe mette en peine
De ce nombre d'Amans dont vous faites la vaine:
Et qu'il ne nous ſoit pas fort aiſé de juger,
A quel prix, aujourd'huy, l'on peut les engager?
Penſez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que voſtre ſeul Mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent, pour vous, que d'vn honneſte amour,
Et que, pour vos Vertus, ils vous font tous la Cour?
On ne s'aueugle point par de vaines défaites,
Le Monde n'eſt point Dupe, & i'en void qui ſont faites
A pouuoir inſpirer de tendres Sentimens,
Qui, chez elles, pourtant, ne fixent point d'Amans;
Et de là, nous pouuons tirer des conſéquences
Qu'on n'aquiert point leurs Cœurs, ſans de grandes auances;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'eſt nôtre Soûpirant,
Et qu'il faut acheter tous les Soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez, donc, point d'vne ſi grande gloire,
Pour les petits Brillans d'vne foible Victoire;
Et corrigez, vn peu, l'orgüeil de vos Appas,
De traiter, pour cela, les Gens de haut en bas.
Si nos yeux enuioient les Conqueſtes des vôtres,
Ie penſe qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne ſe point ménager, & vous faire bien voir,
Que l'on a des Amans, quand on en veut auoir.

CELIMENE.

Ayez-en donc, Madame, & voyons cette Affaire,

Par ce rare Secret, efforcez-vous de plaire :
Et ſans...

ARSINOÉ.

Briſons, Madame, vn pareil Entretien,
Il poufferoit trop loin voſtre Eſprit, & le mien :
Et i'aurois pris, déja, le congé qu'il faut prendre,
Si mon Caroſſe, encor, ne m'obligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouuez arreſter,
Madame, & là-deſſus, rien ne doit vous haſter :
Mais, ſans vous fatiguer de ma céremonie,
Ie m'en vais vous donner meilleure Compagnie ;
Et Monſieur, qu'à propos, le Hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceſte, il faut que i'aille écrire vn mot de Lettre,
Que, ſans me faire tort, ie ne ſçaurois remettre ;
Soyez auec Madame, elle aura la bonté
D'excuſer, aiſément, mon inciuilité.

SCENE V.

Alceſte, Arſinoé.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que ie vous entretienne,
Attendant, vn moment, que mon Caroſſe vienne ;
Et iamais tous ſes ſoins ne pouuoient m'offrir rien,
Qui me fut plus charmant, qu'vn pareil Entretien.
En verité, les Gens d'vn Mérite ſublime,
Entraînent de chacun, & l'amour, & l'eſtime ;

Et le voſtre, ſans doute, a des Charmes ſecrets,
Qui font entrer mon Cœur dans tous vos intereſts.
Ie voudrois que la Cour, par un regard propice,
A ce que vous valez, rendiſt plus de juſtice :
Vous auez à vous plaindre, & ie ſuis en courroux,
Quand ie voy, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moy, Madame ! & ſurquoy pourois je en rien prétendre ?
Quel Seruice, à l'Eſtat, eſt-ce qu'on m'a veu rendre ?
Qu'ay-je fait, s'il vous plaiſt, de ſi brillant de ſoy,
Pour me plaindre à la Cour, qu'on ne fait rien pour moi ?

ARSINOÉ.

Tous ceux, ſur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas, toûjours, rendu de ces fameux Seruices ;
Il faut l'Occaſion, ainſi que le Pouuoir :
Et le Mérite, enfin, que vous nous faites voir,
Deuroit...

ALCESTE.

Mon Dieu ! laiſſons mon Mérite, de grace ;
Dequoy voulez-vous, là, que la Cour s'embaraſſe ?
Elle auroit fort à faire, & ſes Soins ſeroient grands,
D'auoir à déterrer le Mérite des Gens.

ARSINOÉ.

Vn Mérite éclatant ſe déterre luy-méme ;
Du voſtre, en bien des Lieux, on fait vn cas extréme ;
Et vous ſçaurez, de moy, qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier, loüé par des Gens d'vn grand poids.

ALCESTE.

Eh ! Madame, l'on loüe, aujourd'huy, tout le Monde,
Et le Siecle, par là, n'a rien qu'on ne confonde ;
Tout eſt d'vn grand Mérite également doüé,

Ce n'eſt plus vn Honneur, que de ſe voir loüé;
D'Eloges, on regorge; à la teſte, on les jette,
Et mon Valet de Chambre eſt mis dans la Gazette.

ARSINOÉ.

Pour moy, ie voudrois bien, que pour vous montrer mieux,
Vne Charge, à la Cour, vous pût fraper les yeux:
Pour peu que d'y ſonger, vous nous faſſiez les mines,
On peut, pour vous ſeruir, remüer des Machines;
Et i'ay des Gens en main, que i'emploiray pour vous,
Qui vous feront, à tout, vn Chemin aſſez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que i'y fiſſe?
L'humeur dont ie me ſens, veut que ie m'en banniſſe;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le Iour,
Vne Ame compatible auec l'Air de la Cour.
Ie ne me trouue point les Vertus neceſſaires
Pour y bien reüſſir, & faire mes affaires.
Eſtre franc, & ſincére, eſt mon plus grand Talent,
Ie ne ſçais point joüer les Hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il penſe,
Doit faire, en ce Païs, fort peu de reſidence.
Hors de la Cour, ſans doute, on n'a pas cet appüy,
Et ces Titres d'Honneur, qu'elle donne aujourd'huy;
Mais on n'a pas, auſſi, perdant ces Auantages,
Le chagrin de joüer de fort ſots Perſonnages.
On n'a point à ſouffrir mille rebuts crüels,
On n'a point à loüer les Vers de Meſſieurs Tels,
A donner de l'Encens à Madame vne Telle,
Et de nos francs Marquis, eſſüyer la ceruelle.

ARSINOÉ.

Laiſſons, puis qu'il vous plaiſt, ce Chapitre de Cour,

Mais il faut que mon Cœur vous plaigne en vostre amour;
Et pour vous découurir, là-dessus, mes pensées,
Ie souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées :
Vous méritez, sans doute, vn Sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme, est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant céla, songez-vous, ie vous prie,
Que cette Personne est, Madame, vostre Amie?

ARSINOÉ.

Oüy, mais ma Conscience est blessée en effet,
De souffrir, plus long-temps, le tort que l'on vous fait:
L'estat où ie vous vois, afflige trop mon Ame,
Et ie vous donne auis, qu'on trahit vostre flame.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, vn tendre mouuement;
Et de pareils auis obligent vn Amant.

ARSINOÉ.

Oüy, toute mon Amie elle est, & ie la nomme
Indigne d'asseruir le Cœur d'vn galant Homme :
Et le sien n'a, pour vous, que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame, on ne void pas les Cœurs;
Mais vostre charité se feroit bien passée
De jetter, dans le mien, vne telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas estre desabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE.

Non; mais sur ce sujet, quoy que l'on nous expose,

Les doutes ſont fâcheux, plus que toute autre choſe;
Et ie voudrois, pour moy, qu'on ne me fiſt ſçauoir,
Que ce, qu'auec clarté, l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien, c'eſt aſſez dit : &, ſur cette matiére,
Vous allez receuoir vne pleine lumiére.
Oüy, ie veux que de tout, vos yeux vous faſſent foy,
Donnez-moy, ſeulement, la main juſques chez moy.
Là, ie vous feray voir vne preuue fidelle
De l'infidélité du Cœur de voſtre Belle
Et ſi, pour d'autres yeux, le voſtre peut brûler,
On pourra vous offrir dequoy vous conſoler.

Fin du Troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Eliante, Philinte.

PHILINTE.


ON, l'on n'a point veu d'Ame à manier, ſi dure,
Ny d'Accommodement plus pénible à conclure;
En vain, de tous coſtez, on l'a voulu tourner,
Hors de ſon Sentiment, on n'a pû l'entraîner;
Et, iamais, Diferent ſi bizarre, ie penſe,
N'auoit de ces Meſſieurs, occupé la prudence.
Non, Meſſieurs, diſoit-il, ie ne me dédis point,
Et tomberay d'accord de tout, hors de ce Poinct.
Dequoy s'offence-t'il? & que veut-il me dire?
Y va-t'il de ſa gloire, à ne pas bien écrire?
Que luy fait mon auis, qu'il a pris de trauers?
On peut eſtre honneſte Homme, & faire mal des Vers;
Ce n'eſt point à l'Honneur, que touchent ces matiéres;
Ie le tiens galant Homme en toutes les maniéres,
Homme de Qualité, de Mérite, & de Cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant Autheur.
Ie loüeray, ſi l'on veut, ſon Train, & ſa Dépenſe,
Son adreſſe, à Cheual, aux Armes, à la Danſe;
Mais, pour loüer ſes Vers, ie ſuis ſon Seruiteur;

Et lors que d'en mieux faire, on n'a pas le bonheur,
On ne doit, de Rimer, auoir aucune enuie,
Qu'on n'y ſoit condamné, ſur peine de la Vie.
Enfin, toute la Grace, & l'Accommodement,
Où s'eſt, auec effort, plié ſon Sentiment,
C'eſt de dire, croyant adoucir bien ſon ſtyle,
Monſieur, ie ſuis faſché d'eſtre ſi difficile;
Et, pour l'amour de vous, ie voudrois de bon cœur,
Auoir trouué, tantoſt, voſtre Sonnet meilleur;
Et dans vne Embraſſade, on leur a, pour conclure,
Fait, viſte, enueloper toute la Procédure.

ELIANTE.

Dans ſes façons d'agir, il eſt fort ſingulier,
Mais i'en fais, ie l'auouë, vn cas particulier;
Et la ſincérité dont ſon Ame ſe pique,
A quelque choſe, en ſoy, de noble, & d'heroïque;
C'eſt vne Vertu rare, au Siecle d'aujourd'huy,
Et ie la voudrois voir, par tout, comme chez luy.

PHILINTE.

Pour moy, plus ie le voy, plus, ſur tout, ie m'étonne
De cette Paſſion où ſon Cœur s'abandonne:
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Ie ne ſçay pas comment il s'auiſe d'aimer;
Et ie ſçais moins, encor, comment voſtre Couſine
Peut eſtre la Perſonne où ſon Penchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait aſſez voir que l'Amour, dans les Cœurs,
N'eſt pas, toûjours, produit par vn raport d'humeurs;
Et toutes ces raiſons de douces Sympathies,
Dans cet exemple-cy, ſe trouuent démenties.

PHILINTE.

Mais, croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ELIANTE.

C'eſt vn Poinct qu'il n'eſt pas fort aiſé de ſçauoir.
Comment pouuoir juger s'il eſt vray qu'elle l'aime?
Son Cœur, de ce qu'il ſent, n'eſt pas bien ſeur luy-méme;
Il aime, quelquefois, ſans qu'il le ſçache bien,
Et croit aimer, auſſi, par fois, qu'il n'en eſt rien.

PHILINTE.

Ie croy que noſtre Amy, prés de cette Couſine,
Trouuera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et s'il auoit mon Cœur, à dire verité,
Il tourneroit ſes vœux tout d'vn autre côté;
Et par vn chois plus juſte, on le verroit, Madame,
Profiter des bontez que luy montre voſtre Ame.

ELIANTE.

Pour moy, ie n'en fais point de façons, & ie croy
Qu'on doit, ſur de tels Poincts, eſtre de bonne foy:
Ie ne m'oppoſe point à toute ſa tendreſſe,
Au contraire, mon Cœur, pour elle, s'intereſſe;
Et ſi c'eſtoit qu'à moy, la choſe pût tenir,
Moy-meſme, à ce qu'il aime, on me verroit l'vnir.
Mais, ſi dans vn tel Chois, comme tout ſe peut faire,
Son Amour éprouuoit quelque Deſtin contraire,
S'il falloit que d'vn autre, on couronnât les Feux,
Ie pourrois me réſoudre à receuoir ſes vœux;
Et le refus ſouffert, en pareille occurence,
Ne m'y feroit trouuer aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moy de mon coſté, ie ne m'oppoſe pas,

Madame, à ces bontez qu'ont, pour luy, vos Appas;
Et luy-mesme, s'il veut, il peut bien vous instrüire
De ce que, là-dessus, i'ay pris soin de luy dire.
Mais si, par vn Hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous estiez hors d'état de receuoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faueur éclatante,
Qu'auec tant de bonté, vostre Ame luy presente;
Heureux si, quand son Cœur s'y pourra dérober,
Elle pouuoit, sur moy, Madame, retomber.

ELIANTE.

Vous vous diuertissez, Philinte,

PHILINTE.

Non, Madame,
Et ie vous parle, icy, du meilleur de mon Ame;
I'attens l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits, i'en presse le moment.

SCENE II.

Alceste, Eliante, Philinte.

ALCESTE.

Ah! faites-moy raison, Madame, d'vne Offence
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ELIANTE.

Qu'est-ce, donc? qu'auez-vous qui vous puisse émouuoir?

ALCESTE.

I'ay ce que, sans mourir, ie ne puis conceuoir;
Et le Déchaînement de toute la Nature,

Ne m'accableroit pas, comme cette Auanture.
C'en eſt fait... mon amour... ie ne ſçaurois parler.

ELIANTE.

Que voſtre Eſprit, vn peu, tâche à ſe r'appeller!

ALCESTE.

O juſte Ciel! faut-il qu'on joigne à tant de Grâces,
Les Vices odieux des Ames les plus baſſes?

ELIANTE.

Mais, encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah! tout eſt rüiné,
Ie ſuis, ie ſuis trahy, ie ſuis aſſaſſiné:
Celimene... Euſt-on pû croire cette nouuelle?
Celimene me trompe, & n'eſt qu'vne Infidelle.

ELIANTE.

Auez-vous, pour le croire, vn juſte fondement?

PHILINTE.

Peut-eſtre, eſt-ce vn Soupçon conçeu legérement,
Et voſtre Eſprit jalous, prend, par fois, des Chimeres...

ALCESTE.

Ah! morbleu, meſlez-vous, Monſieur, de vos Affaires.
C'eſt de ſa Trahiſon n'eſtre que trop certain,
Que l'auoir, dans ma poche, écrite de ſa main.
Oüy, Madame, vne Lettre écrite pour Oronte,
A prodüit, à mes yeux, ma diſgrace, & ſa honte;
Oronte, dont i'ay crû qu'elle füioit les ſoins,
Et que, de mes Riuaux, ie redoutois le moins.

PHILINTE.

Vne Lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'eſt pas, quelquefois, ſi coupable qu'on penſe.

ALCESTE.

Monsieur, encor vn coup, laissez-moy, s'il vous plaist,
Et ne prenez soucy que de vostre interest.

ELIANTE.

Vous deuez modérer vos transports, & l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous, qu'appartient cet Ouurage,
C'est à vous, que mon Cœur a recours, aujourd'huy,
Pour pouuoir s'affranchir de son cüisant ennuy.
Vengez-moy d'vne ingrate, & perfide Parente,
Qui trahit, lâchement, vne ardeur si constante;
Vengez-moy de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moy, vous venger! comment?

ALCESTE.

En receuant mon Cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'Infidelle,
C'est par là, que ie puis prendre vengeance d'elle :
Et ie la veux punir par les sincéres Vœux,
Par le profond Amour, les Soins respectüeux,
Les Deuoirs empressez, & l'assidu Seruice
Dont ce Cœur va vous faire vn ardent Sacrifice.

ELIANTE.

Ie compâtis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le Cœur que vous m'offrez :
Mais, peut-estre, le Mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce Desir de Vengeance.
Lors que l'Injure part d'vn Objet plein d'Appas,
On fait force Desseins, qu'on n'execute pas :
On a beau voir, pour rompre, vne Raison püissante,

Vne Coupable aimée, eſt, bientoſt, innocente;
Tout le mal qu'on luy veut, ſe diſſipe aiſément,
Et l'on ſçait ce que c'eſt, qu'vn Courroux d'vn Amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non, l'Offence eſt trop mortelle,
Il n'eſt point de retour, & ie romps auec elle;
Rien ne ſçauroit changer le Deſſein que i'en fais,
Et ie me punirois, de l'eſtimer iamais.
La voicy. Mon Courroux redouble à cette aproche,
Ie vais, de ſa noirceur, luy faire vn vif reproche,
Pleinement, la confondre, & vous porter, aprés,
Vn Cœur tout dégagé de ſes trompeurs Attraits.

SCENE III.

Celimene, Alceſte.

ALCESTE.

O Ciel! de mes Tranſports, puis-je eſtre, icy, le Maiſtre?

CELIMENE.

Oüais, quel eſt, donc, le trouble, où ie vous voy paraiſtre?
Et que me veulent dire, & ces Soûpirs pouſſez,
Et ces ſombres Regards que, ſur moy, vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les Horreurs, dont vne Ame eſt capable,
A vos Déloyautez, n'ont rien de comparable:
Que le Sort, les Démons, & le Ciel, en courroux,
N'ont, iamais, rien produït de ſi méchant que vous.

CELIMENE.

Voila, certainement, des Douceurs que i'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire,
Rougissez, bien plûtost, vous en auez raison :
Et i'ay de seurs Témoins de vostre Trahison.
Voila ce que marquoient les Troubles de mon Ame,
Ce n'estoit pas en vain, que s'alarmoit ma flame :
Par ces frequens Soupçons, qu'on trouuoit odieux,
Ie cherchois le Malheur qu'ont rencontré mes yeux :
Et malgré tous vos soins, & votre adresse à feindre,
Mon Astre me disoit, ce que i'auois à craindre :
Mais ne présumez pas que, sans être vangé,
Ie souffre le Dépit de me voir outragé.
Ie sçay que, sur les Vœux, on n'a point de puissance
Que l'Amour veût, par tout, naistre sans Dépendance
Que iamais, par la force, on n'entra dans vn Cœur,
Et que toute Ame est libre à nommer son Vainqueur.
Aussi ne trouuerois-je aucun sujet de Plainte,
Si, pour moy, vostre Bouche auoit parlé sans feinte ;
Et, rejettant mes vœux dés le premier abord,
Mon Cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au Sort.
Mais, d'vn Aueu trompeur, voir ma Flame aplaudie,
C'est vne Trahison, c'est vne Perfidie,
Qui ne sçauroit trouuer de trop grands Chastimens :
Et ie puis tout permettre à mes Ressentimens.
Oüy, oüy, redoutez tout, aprés vn tel Outrage,
Ie ne suis plus à moy, ie suis tout à la Rage :
Percé du Coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes Sens, par la Raison, ne sont plus gouuernez ;
Ie cede aux Mouuemens d'vne juste Colere,
Et ie ne répons pas de ce que ie puis faire.

CELIMENE.

D'où vient, donc, ie vous prie, vn tel Emportement?
Auez-vous, dites-moy, perdu le Iugement?

ALCESTE.

Oüy, oüy, ie l'ay perdu, lors que dans vostre vuë
Iay pris, pour mon Malheur, le Poison qui me tuë,
Et que i'ay crû trouuer quelque Sincerité
Dans les traistres Appas dont ie fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle Trahison pouuez-vous, donc, vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce Cœur est double, & sçait bien l'Art de feindre
Mais, pour le mettre à bout, i'ay des Moyens tous prests:
Iettez icy les yeux, & connoissez vos Traits;
Ce Billet découuert, suffit pour vous confondre,
Et, contre ce Témoin, on n'a rien à répondre.

CELIMENE.

Voila, donc, le Sujet qui vous trouble l'Esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas, en voyant cet Ecrit?

CELIMENE.

Et par quelle Raison faut-il que i'en rougisse?

ALCESTE.

Quoy! vous joignez, icy, l'Audace, à l'Artifice?
Le desauoûrez-vous, pour n'auoir point de seing?

CELIMENE.

Pourquoy desauoüer vn Billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouuez le voir, sans demeurer confuse

Du Crime dont, vers moy, son Stile vous accuse ?

CELIMENE.

Vous estes, sans mentir, vn grand Extrauagant.

ALCESTE.

Quoy ! vous brauez, ainsi, ce Témoin conuainquant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte,
N'a, donc, rien qui m'outrage, & qui vous fasse honte ?

CELIMENE.

Oronte ! Qui vous dit que la Lettre est pour luy ?

ALCESTE.

Les Gens qui, dans mes mains, l'ont remise, aujourd'huy.
Mais ie veux consentir qu'elle soit pour vn autre,
Mon Cœur en a-t'il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous, vers moy, moins coupable en effet ?

CELIMENE.

Mais, si c'est vne Femme à qui va ce Billet,
En quoy vous blesse-t'il, & qu'a-t'il de coupable ?

ALCESTE.

Ah ! le Détour est bon, & l'Excuse admirable,
Ie ne m'attendois pas, ie l'auouë, à ce Trait :
Et me voila, par là, conuaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces Ruses grossieres :
Et croyez-vous les Gens si priuez de Lumieres ?
Voyons, voyons, vn peu, par quel biais, de quel air,
Vous voulez soûtenir vn Mensonge si clair :
Et comment vous pourrez tourner, pour vne Femme,
Tous les Mots d'vn Billet qui montre tant de flâme ?
Ajustez, pour couurir vn manquement de Foy,
Ce que ie m'en vais lire...

CELIMENE.

Il ne me plaift pas, moy.
Ie vous trouue plaifant, d'vfer d'vn tel Empire,
Et de me dire, au nez, ce que vous m'ofez dire.

ALCESTE.

Non, non, fans s'emporter, prenez, vn peu, foucy
De me juftifier les Termes que voicy.

CELIMENE.

Non, ie n'en veux rien faire; &, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez, m'eft de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moy, ie feray fatisfait,
Qu'on peut, pour vne Femme, expliquer ce Billet.

CELIMENE.

Non, il eft pour Oronte, & ie veux qu'on le croye,
Ie reçois tous fes Soins, auec beaucoup de joye,
I'admire ce qu'il dit, i'eftime ce qu'il eft;
Et ie tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaift.
Faites, prenez Party, que rien ne vous arrefte,
Et ne me rompez pas, dauantage, la tefte.

ALCESTE.

Ciel! rien de plus crüel peut-il eftre inuenté :
Et, iamais, Cœur fut-il de la forte traité?
Quoy! d'vn jufte Courroux ie fuis émeu contr'elle,
C'eft moy qui me viens plaindre, & c'eft moy qu'on querelle!
On pouffe ma Douleur, & mes Soupçons à bout,
On me laiffe tout croire, on fait gloire de tout;
Et, cependant, mon Cœur eft, encor, affez lâche
Pour ne pouuoir brifer la Chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'vn genereux Mépris

Contre l'ingrat Objet dont il eſt trop épris!
Ah! que vous ſçauez bien, icy, contre moy-méme,
Perfide, vous ſeruir de ma foibleſſe extréme,
Et ménager, pour vous, l'excés prodigieux
De ce fatal Amour, né de vos traiſtres yeux!
Défendez-vous, au moins, d'vn Crime qui m'accable,
Et ceſſez d'affecter, d'eſtre enuers moy, coupable;
Rendez-moy, s'il ſe peut, ce Billet innocent,
A vous preſter les mains, ma Tendreſſe conſent;
Efforcez-vous, icy, de paroiſtre fidelle,
Et ie m'efforceray, moy, de vous croire telle.

CELIMENE.

Allez, vous eſtes fou, dans vos Tranſports jalous,
Et ne meritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Ie voudrois bien ſçauoir, qui pourroit me contraindre
A deſcendre, pour vous, aux Baſſeſſes de feindre :
Et pourquoy, ſi mon Cœur penchoit d'autre côté,
Ie ne le dirois pas auec ſincerité?
Quoy! de mes Sentimens l'obligeante Aſſeurance,
Contre tous vos Soupçons, ne prend pas ma defenſe?
Auprés d'vn tel Garent, ſont-ils de quelque poids?
N'eſt-ce pas m'outrager, que d'écouter leur voix?
Et puis que noſtre Cœur fait vn effort extréme,
Lors qu'il peut ſe réſoudre à confeſſer qu'il aime;
Puis que l'Honneur du Sexe, Ennemy de nos Feux,
S'oppoſe, fortement, à de pareils Aueus;
L'Amant qui void, pour luy, franchir vn tel obſtacle,
Doit-il, impunément, douter de cét Oracle :
Et n'eſt-il pas coupable, en ne s'aſſeurant pas,
A ce qu'on ne dit point, qu'aprés de grands combats?
Allez, de tels Soupçons méritent ma colere,
Et vous ne valez pas que l'on vous conſidere :

Ie ſuis Sotte, & veux mal à ma Simplicité,
De conſeruer, encor, pour vous, quelque bonté;
Ie deurois, autre-part, attacher mon Eſtime,
Et vous faire vn ſujet de Plainte legitime.

ALCESTE.

Ah! Traiſtreſſe, mon Foible eſt étrange pour vous!
Vous me trompez, ſans doute, auec des Mots ſi doux:
Mais, il n'importe, il faut ſuiure ma Deſtinée,
A voſtre Foy, mon Ame eſt toute abandonnée,
Ie veux voir, juſqu'au bout, quel ſera voſtre Cœur:
Et ſi, de me trahir, il aura la Noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point, comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! rien n'eſt comparable à mon amour extréme;
Et, dans l'ardeur qu'il a de ſe montrer à tous,
Il va juſqu'à former des Souhaits contre vous.
Oüy, ie voudrois qu'aucun ne vous trouuât aimable,
Que vous fuſſiez reduite en vn Sort miſerable,
Que le Ciel, en naiſſant, ne vous euſt donné rien,
Que vous n'euſſiez ny Rang, ny Naiſſance, ny Bien,
Afin que, de mon Cœur, l'éclatant Sacrifice,
Vous pût, d'vn pareil Sort, reparer l'Injuſtice :
Et que i'euſſe la joye, & la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout, des mains de mon Amour.

CELIMENE.

C'eſt me vouloir du Bien, d'vne étrange maniére!
Me préferue le Ciel, que vous ayez matiére...
Voicy Monſieur Du Bois, plaiſamment, figuré.

SCENE IV.

Du Bois, Celimene, Alceste.

ALCESTE.

Que veut cet équipage, & cet air éfaré?
Qu'as-tu?

DV BOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien.

DV BOIS.

Voicy bien des mystéres.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DV BOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos Affaires.

ALCESTE.

Quoy?

DV BOIS.

Parleray-je haut?

ALCESTE.

Oüy, parle, & promptement.

DV BOIS.

N'est-il point là, quelqu'vn...

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!
Veux-tu parler?

DV BOIS.

Monſieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DV BOIS.

Il faut, d'icy, déloger ſans Trompette.

ALCESTE.

Et pourquoy?

DV BOIS.

Ie vous dis qu'il faut quitter ce Lieu.

ALCESTE.

La cauſe?

DV BOIS.

Il faut partir, Monſieur, ſans dire adieu.

ALCESTE.

Mais, par quelle Raiſon, me tiens-tu ce langage?

DV BOIS.

Par la Raiſon, Monſieur, qu'il faut plier Bagage.

ALCESTE.

Ah! ie te cafferay la teſte, aſſeurément,
Si tu ne veux, Maraut, t'expliquer autrement.

DV BOIS.

Monſieur, vn Homme noir, & d'habit, & de mine,
Eſt venu nous laiſſer, juſque dans la Cüiſine,
Vn Papier grifonné d'vne telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, eſtre pis que Démon.
C'eſt de voſtre Procés, ie n'en fais aucun doute;
Mais le Diable d'Enfer, ie croy, n'y verroit goûte

ALCESTE.

Hé bien? quoy? ce Papier, qu'a-t'il à démeſler,

Traiſtre, auec le Départ dont tu viens me parler?

DV BOIS.

C'eſt pour vous dire, icy, Monſieur, qu'vne heure enſuite,
Vn Homme, qui ſouuent vous vient rendre viſite,
Eſt venu vous chercher auec empreſſement;
Et ne vous trouuant pas, m'a chargé, doucement,
Sçachant que ie vous ſers auec beaucoup de zele,
De vous dire... Attendez, comme eſt-ce qu'il s'apelle?

ALCESTE.

Laiſſe-là, ſon Nom, Traiſtre, & dis ce qu'il t'a dit.

DV BOIS.

C'eſt vn de vos Amis, enfin, cela ſuffit.
Il m'a dit que, d'icy, voſtre Péril vous chaſſe,
Et que, d'eſtre arreſté, le Sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoy? n'a-t'il voulu te rien ſpecifier?

DV BOIS.

Non, il m'a demandé de l'Encre, & du Papier;
Et vous a fait vn Mot, où vous pourrez, ie penſe,
Du fonds de ce myſtére, auoir la connoiſſance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CELIMENE.

Que peut enueloper cecy?

ALCESTE.

Ie ne ſçay, mais i'aſpire à m'en voir éclaircy.
Auras-tu bientoſt fait, Impertinent au Diable?

DV BOIS *apres l'auoir longtemps cherché.*

Ma foy, ie l'ay, Monſieur, laiſſé ſur voſtre Table.

ALCESTE.

Ie ne ſçay qui me tient…

CELIMENE.

Ne vous emportez pas,
Et courrez démeſler vn pareil Embarras.

ALCESTE.

Il ſemble que le Sort, quelque ſoin que ie prenne,
Ait juré d'empeſcher que ie vous entretienne :
Mais, pour en triompher, ſouffrez à mon Amour,
De vous reuoir, Madame, auant la fin du Iour.

Fin du Quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Alceſte, Philinte.

ALCESTE.



Ma réſolution en eſt priſe, vous dy-je.

PHILINTE.

Mais, quel que ſoit ce Coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous auez beau faire, & beau me raiſonner;
Rien de ce que ie dy, ne me peut détourner:
Trop de peruerſité regne au Siecle où nous ſommes,
Et ie veux me tirer du Commerce des Hommes.
Quoy! contre ma Partie, on void, tout à la fois,
L'Honneur, la Probité, la Pudeur, & les Loix:
On publie, en tous Lieux, l'équité de ma Cauſe:
Sur la Foy de mon Droit, mon Ame ſe repoſe:
Cependant, ie me vois trompé par le Succés,
I'ay pour moy la Iuſtice, & ie perds mon Procés!
Vn Traiſtre, dont on ſçait la ſcandaleuſe Hiſtoire,
Eſt ſorty triomphant d'vne Fauſſeté noire!
Toute la Bonne-Foy cede à ſa Trahiſon!
Il trouue, en m'égorgeant, moyen d'auoir raiſon.

Le poids de sa Grimace, où brille l'Artifice,
Renuerse le bon Droit, & tourne la Iustice!
Il fait, par vn Arrest, couronner son Forfait :
Et non content, encor, du Tort que l'on me fait,
Il court, parmy le Monde, vn Liure abominable,
Et de qui la lecture est, mesme, condamnable!
Vn Liure à mériter la derniere Rigueur,
Dont le Fourbe a le front de me faire l'Autheur!
Et, là-dessus, on void Oronte qui murmure,
Et tâche, méchamment, d'appüyer l'Imposture!
Lüy, qui d'vn honneste Homme, à la Cour tient le Rang!
A qui ie n'ay rien fait, qu'estre sincére, & franc!
Qui me vient, malgré moy, d'vne ardeur empressée,
Sur des Vers qu'il a faits, demander ma pensée!
Et parce que i'en vse auec honnesteté,
Et ne le veux trahir, luy, ny la Verité,
Il aide à m'accabler d'vn Crime imaginaire :
Le voila deuenu mon plus grand Aduersaire!
Et jamais, de son Cœur, ie n'auray de pardon,
Pour n'auoir pas trouué que son Sonnet fût bon!
Et les Hommes, morbleu, sont faits de cette sorte!
C'est à ces Actions que la gloire les porte!
Voila la Bonne-Foy, le Zele vertüeux,
La Iustice, & l'Honneur, que l'on trouue chez eux!
Allons, c'est trop soufrir les Chagrins qu'on nous forge,
Tirons-nous de ce Bois, & de ce Coupe-gorge;
Puis qu'entre Humains, ainsi, vous viuez en vrais Loups,
Traistres, vous ne m'aurez de ma vie, auec vous.

PHILINTE.

Ie trouue vn peu bien prompt, le Dessein où vous estes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que vostre Partie ose vous imputer,

N'a point eu le crédit de vous faire arrefter ;
On void fon faux Rapport, luy-mefme, fe détrüire,
Et c'eft vne Action qui pourroit bien luy nüire.

ALCESTE.

Luy ! de femblables Tours, il ne craint point l'éclat,
Il a permiffion d'eftre franc Scelerat ;
Et loin qu'à fon Crédit nüife cette Auanture,
On l'en verra, demain, en meilleure pofture.

PHILINTE.

Enfin, il eft conftant qu'on n'a point trop donné
Au Brüit que, contre vous, fa Malice a tourné :
De ce cofté, déja, vous n'auez rien à craindre :
Et pour voftre Procés, dont vous pouuez vous plaindre,
Il vous eft, en Iuftice, aifé d'y reuenir,
Et contre cet Arreft...

ALCESTE.

Non, ie veux m'y tenir.
Quelque fenfible Tort qu'vn tel Arreft me faffe,
Ie me garderay bien de vouloir qu'on le caffe :
On y voit trop à plein, le bon Droit mal-traité,
Et ie veux qu'il demeure à la Pofterité,
Comme vne Marque infigne, vn fameux Témoignage,
De la méchanceté des Hommes de noftre Age.
Ce font vingt mille Francs qu'il m'en pourra coufter,
Mais, pour vingt mille Francs, j'auray droit de pefter
Contre l'Iniquité de la Nature Humaine,
Et de nourrir, pour elle, vne immortelle Haine.

PHILINTE.

Mais, enfin...

ALCESTE.

Mais, enfin, vos foins font fuperflus :

Que pouuez-vous, Monſieur, me dire là-deſſus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuſer les horreurs de tout ce qui ſe paſſe?

PHILINTE.

Non, ie tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaiſt,
Tout marche par Cabale, & par pur Intereſt;
Ce n'eſt plus que la Ruſe, aujourd'huy, qui l'emporte,
Et les Hommes deuroient eſtre faits d'autre ſorte.
Mais eſt-ce vne Raiſon, que leur peu d'Equité,
Pour vouloir ſe tirer de leur Société?
Tous ces Defauts humains nous donnent, dans la Vie,
Des Moyens d'exercer noſtre Philoſophie,
C'eſt le plus bel Employ que trouue la Vertu;
Et ſi, de Probité, tout eſtoit reueſtu,
Si tous les Cœurs eſtoient, francs, juſtes, & dociles,
La pluſpart des Vertus nous ſeroient inutiles,
Puis qu'on en met l'vſage à pouuoir, ſans ennüy,
Suporter dans nos Droits, l'Injuſtice d'Autrüy :
Et de meſme qu'vn Cœur, d'vne Vertu profonde...

ALCESTE.

Ie ſçay que vous parlez, Monſieur, le mieux du Monde,
En beaux Raiſonnemens, vous abondez toûjours,
Mais vous perdez le Temps, & tous vos beaux Diſcours.
La Raiſon, pour mon Bien, veut que je me retire,
Ie n'ay point, ſur ma langue, vn aſſez grand empire;
De ce que ie dirois, ie ne répondrois pas,
Et ie me jetterois cent Choſes ſur les Bras.
Laiſſez-moy, ſans diſpute, attendre Celimene,
Il faut qu'elle conſente au Deſſein qui m'ameine;
Ie vay voir ſi ſon Cœur a de l'amour pour moy,
Et c'eſt ce moment-cy, qui doit m'en faire foy.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant sa venuë.

ALCESTE.

Non, de trop de soucy, ie me sens l'Ame émeuë,
Allez-vous-en la voir, & me laissez, enfin,
Dans ce petit Coin sombre, auec mon noir Chagrin.

PHILINTE.

C'est vne Compagnie étrange, pour attendre,
Et ie vais obliger Eliante à décendre.

SCENE II.

Oronte, Celimene, Alceste.

ORONTE.

Oüy, c'est à vous, de voir, si par des Nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous :
Il me faut, de vostre Ame, vne pleine asseurance,
Vn Amant, là-dessus, n'aime point qu'on balance :
Si l'ardeur de mes Feux a pû vous émouuoir,
Vous ne deuez point feindre à me le faire voir;
Et la preuue, aprés tout, que ie vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon Amour,
Et, de chez vous, enfin, le bannir dés ce jour.

CELIMENE.

Mais quel sujet si grand, contre luy, vous irrite,
Vous, à qui i'ay tant veu parler de son Mérite.

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens,

Il s'agit de ſçauoir quels ſont vos Sentimens :
Choiſiſſez, s'il vous plaiſt, de garder l'vn, ou l'autre,
Ma réſolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE *ſortant du coin où il s'eſtoit retiré.*

Oüy, Monſieur a raiſon; Madame, il faut choiſir,
Et ſa demande, icy, s'accorde à mon deſir ;
Pareille ardeur me preſſe, & meſme ſoin m'ameine,
Mon Amour veut du voſtre, vne marque certaine.
Les Choſes ne ſont plus pour traîner en longueur,
Et voicy le moment d'expliquer voſtre Cœur.

ORONTE.

Ie ne veux point, Monſieur, d'vne Flâme importune,
Troubler, aucunement, voſtre bonne Fortune.

ALCESTE.

Ie ne veux point, Monſieur, jalous, ou non jalous,
Partager de ſon Cœur, rien du tout auec vous.

ORONTE.

Si voſtre Amour, au mien, luy ſemble préferable...

ALCESTE.

Si du moindre Penchant elle eſt pour vous capable...

ORONTE.

Ie jure de n'y rien prétendre deſormais.

ALCESTE.

Ie jure, hautement, de ne la voir iamais.

ORONTE.

Madame, c'eſt à vous, de parler ſans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouuez vous expliquer ſans crainte.

ORONTE.

Vous n'auez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'auez qu'à trancher, & choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoy! sur vn pareil Chois, vous semblez estre en peine!

ALCESTE.

Quoy! vostre Ame balance, & paroist incertaine!

CELIMENE.

Mon Dieu! que cette Instance est là, hors de Saison :
Et que vous témoignez, tous deux, peu de Raison!
Ie sçay prendre Party sur cette Préference,
Et ce n'est pas mon Cœur, maintenant, qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est si tost fait, que le chois de nos vœux.
Mais ie souffre, à vray dire, vne gesne trop forte,
A prononcer en face, vn aueu de la sorte :
Ie trouue que ces Mots, qui sont desobligeans,
Ne se doiuent point dire en presence des Gens :
Qu'vn Cœur, de son Penchant, donne assez de lumiere,
Sans qu'on nous fasse aller, jusqu'à rompre en visiere :
Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux Témoins
Instrüisent vn Amant, du malheur de ses Soins.

ORONTE.

Non, non, vn franc Aueu n'a rien que i'apréhende,
I'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moy, ie le demande;
C'est son éclat, sur tout, qu'icy i'ose exiger,
Et ie ne prétens point vous voir rien ménager.

Conferuer tout le Monde, eſt voſtre grande étude,
Mais plus d'amuſement, & plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer, nettement, là-deſſus,
Ou bien, pour vn Arreſt, ie prens voſtre refus :
Ie ſçauray, de ma part, expliquer ce ſilence,
Et me tiendray pour dit, tout le mal que i'en penſe.

ORONTE.

Ie vous ſçay fort bon gré, Monſieur, de ce courroux,
Et ie luy dis, icy, meſme choſe que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez auec vn tel Caprice !
Ce que vous demandez, a-t'il de la juſtice :
Et ne vous dis-je pas quel Motif me retient ?
I'en vais prendre pour Iuge, Eliante qui vient.

SCENE III.

Eliante, Philinte, Celimene, Oronte, Alceſte.

CELIMENE.

Ie me vois, ma Couſine, icy, perſécutée
Par des Gens dont l'humeur y paroiſt concertée.
Ils veulent l'vn, & l'autre, auec meſme chaleur,
Que ie prononce, entr'eux, le Chois que fait mon Cœur :
Et que, par vn Arreſt qu'en Face il me faut rendre,
Ie defende à l'vn d'eux, tous les Soins qu'il peut prendre.
Dites-moy ſi, iamais, cela ſe fait ainſy ?

ELIANTE.

N'allez point, là-deſſus, me conſulter icy ;

Peut-eſtre, y pourriez-vous eſtre mal adreſſée,
Et ie ſuis pour les Gens qui diſent leur penſée.

ORONTE.

Madame, c'eſt en vain que vous vous defendez.

ALCESTE.

Tous vos Détours, icy, ſeront mal ſecondez.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, & lâcher la Balance.

ALCESTE.

Il ne faut que pourſüiure à garder le Silence.

ORONTE.

Ie ne veux qu'vn ſeul Mot, pour finir nos debats.

ALCESTE.

Et moy, ie vous entens, ſi vous ne parlez pas.

SCENE DERNIERE.

Acaſte, Clitandre, Arſinoé, Philinte, Eliante, Oronte, Celimene, Alceſte.

ACASTE.

Madame, nous venons, tous deux, ſans vous déplaire,
Eclaircir, auec vous, vne petite Affaire.

CLITANDRE.

Fort à propos, Meſſieurs, vous vous trouuez icy,
Et vous eſtes meſlez dans cette Affaire, auſſy.

ARSINOÉ.

Madame, vous ſerez ſurpriſe de ma veuë,
Mais ce ſont ces Meſſieurs qui cauſent ma venuë ;
Tous deux ils m'ont trouuée, & ſe ſont plaints à moy,
D'vn Trait, à qui mon Cœur ne ſçauroit preſter foy.
I'ay du fonds de voſtre Ame, vne trop haute Eſtime,
Pour vous croire, iamais, capable d'vn tel Crime,
Mes yeux ont démenty leurs Témoins les plus forts :
Et l'Amitié paſſant ſur de petits Diſcords,
I'ay bien voulu, chez vous, leur faire compagnie,
Pour vous voir vous lauer de cette Calomnie.

ACASTE.

Oüy, Madame, voyons, d'vn Eſprit adoucy,
Comment vous vous prendrez, à ſoûtenir cecy?
Cette Lettre, par vous, eſt écrite à Clitandre?

CLITANDRE.

Vous auez, pour Acaſte, écrit ce Billet tendre?

ACASTE.

Meſſieurs, ces Traits, pour vous, n'ont point d'obſcurité,
Et ie ne doute pas que ſa ciuilité,
A connoiſtre ſa main, n'ait trop ſçeu vous inſtrüire :
Mais cecy vaut, aſſez, la peine de le lire.

Vous eſtes vn étrange Homme, de condamner mon enjoûment, & de me reprocher que ie n'ay iamais, tant de joye, que lors que ie ne ſuis pas auec vous. Il n'y a rien de plus injuſte ; & ſi vous ne venez bien viſte, me demander pardon de cette Offence, ie ne vous la pardonneray de ma vie. Noſtre grand Flandrin de Vicomte...

Il deuroit eſtre icy.

Noſtre grand Flandrin de Vicomte par qui vous com-

mancez vos plaintes, eſt vn Homme qui ne ſçauroit me reuenir; & depuis que ie l'ay veu, trois quarts d'heure durant, cracher dans vn Puits, pour faire des Ronds, ie n'ay pû iamais, prendre bonne opinion de luy. Pour le petit Marquis...

C'eſt moy-meſme, Meſſieurs, ſans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hyer, long-temps, la main, ie trouue qu'il n'y a rien de ſi mince que toute ſa Perſonne; & ce ſont de ces Mérites qui n'ont que la Cape & l'Epée. Pour l'Homme aux Rubans verts...

A vous le Dé, Monſieur.

Pour l'Homme aux Rubans verts, il me diuertit quelquefois, auec ſes bruſqueries, & ſon chagrin bourru; mais il eſt cent momens, où ie le trouue le plus fâcheux du Monde. Et pour l'Homme à la Veſte...

Voicy voſtre Paquet.

Et pour l'Homme à la Veſte, qui s'eſt jetté dans le bel Eſprit, & veut eſtre Autheur malgré tout le Monde, ie ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; & ſa Proſe me fatigue autant que ſes Vers. Mettez-vous, donc, en teſte, que ie ne me diuertis pas toûjours ſi bien que vous penſez; que ie vous trouue a dire plus que ie ne voudrois, dans toutes les Parties où l'on m'entraîne; & que c'eſt vn merueilleux aſſaiſonnement aux Plaiſirs qu'on gouſte, que la preſence des Gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voicy maintenant, moy.

Voſtre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le Doucereux, eſt le dernier des Hommes pour qui i'au-

rois de l'amitié. Il est extrauagant de se persüader qu'on l'aime ; & vous l'estes, de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour estre raisonnable, vos Sentimens contre les siens ; & voyez-moy le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en estre obsedée.

D'vn fort beau Caractere, on voit là, le Modele,
Madame, & vous sçauez comment cela s'appelle ?
Il suffit, nous allons l'vn, & l'autre, en tous Lieux,
Montrer, de vostre Cœur, le Portrait glorieux.

ACASTE.

I'aurois dequoy vous dire, & belle est la Matiére,
Mais ie ne vous tiens pas digne de ma colére ;
Et ie vous feray voir, que les petits Marquis
Ont, pour se consoler, des Cœurs du plus haut prix.

ORONTE.

Quoy ! de cette façon ie voy qu'on me déchire,
Aprés tout ce qu'à moy, ie vous ay veu m'écrire :
Et vostre Cœur paré de beaux Semblans d'Amour,
A tout le Genre Humain se promet tour à tour !
Allez, i'estois trop Dupe, & ie vais ne plus l'estre,
Vous me faites vn Bien, me faisant vous connestre ;
I'y profite d'vn Cœur, qu'ainsi vous me rendez,
Et trouue ma vengeance, en ce que vous perdez.

A Alceste.

Monsieur, ie ne fais plus d'obstacle à vostre flame,
Et vous pouuez conclure Affaire auec Madame.

ARSINOÉ.

Certes, voila le Trait du Monde le plus noir,
Ie ne m'en sçaurois taire, & me sens émouuoir.
Void-on des Procedez qui soient pareils aux vôtres ?

Ie ne prens point de part aux interefts des autres :
Mais, Monfieur, que, chez vous, fixoit voftre Bonheur,
Vn Homme, comme uy, de Mérite, & d'Honneur,
Et qui vous chériffoit auec idolâtrie,
Deuoit-il...

ALCESTE.

Laiffez-moy, Madame, ie vous prie,
Vüider mes interefts, moy-mefme, là-deffus,
Et ne vous chargez point de ces Soins fuperflus.
Mon Cœur a beau vous voir prendre, icy, fa querelle,
Il n'eft point en eftat de payer ce grand zele;
Et ce n'eft pas à vous, que ie pourray fonger,
Si, par vn autre Chois, ie cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monfieur, qu'on ait cette penfée,
Et que, de vous auoir, on foit tant empreffée?
Ie vous trouue vn Efprit bien plein de vanité,
Si, de cette créance, il peut s'eftre flaté :
Le Rebut de Madame, eft vne Marchandife,
Dont on auroit grand tort d'eftre fi fort éprife.
Détrompez-vous, de grace, & portez-le moins haut,
Ce ne font pas des Gens, comme moy, qu'il vous faut;
Vous ferez bien, encor, de foûpirer pour elle,
Et ie brûle de voir, vne Vnion fi belle.

Elle fe retire.

ALCESTE.

Hé bien , ie me fuis tû, malgré ce que ie voy,
Et i'ay laiffé parler tout le Monde, auant moy.
Ay-je pris fur moy-mefme, vn affez long Empire,
Et puis-je, maintenant...

CELIMENE.

Oüy, vous pouuez tout dire,

Vous en eftes en droit, lors que vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
I'ay tort, ie le confeffe, & mon Ame confufe
Ne cherche à vous payer, d'aucune vaine excufe :
I'ay des autres, icy, méprifé le courroux,
Mais ie tombe d'accord de mon Crime enuers vous.
Voftre reffentiment, fans doute, eft raifonnable,
Ie fçais combien ie dois vous paroiftre coupable,
Que toute Chofe dit, que i'ay pû vous trahir,
Et, qu'enfin, vous auez fujet de me haïr.
Faites-le, i'y confens.

ALCESTE.

Hé le puis-je, Traiftreffe,
Puis-je, ainfi, triompher de toute ma tendreffe ?
Et quoy qu'auec ardeur, ie veüille vous haïr,
Trouuay-je vn Cœur, en moy, tout preft à m'obeïr ?

A Eliante, & Philinte.

Vous voyez ce que peut vne indigne Tendreffe,
Et ie vous fais, tous deux, témoins de ma foibleffe.
Mais, à vous dire vray, ce n'eft pas, encor, tout,
Et vous allez me voir la pouffer jufqu'au bout,
Montrer que c'eft à tort, que Sages on nous nomme,
Et que, dans tous les Cœurs, il eft toûjours de l'Homme.
Oüy, ie veux bien, Perfide, oublier vos Forfaits,
I'en fçauray, dans mon Ame, excufer tous les traits,
Et me les couuriray du nom d'vne Foibleffe,
Où le Vice du Temps, porte voftre Ieuneffe ;
Pourueu que voftre Cœur veüille donner les mains
Au Deffein que i'ay fait de füir tous les Humains,
Et que, dans mon Defert, où i'ay fait vœu de viure,
Vous foyez, fans tarder, réfoluë à me fuiure.
C'eft par là, feulement, que dans tous les Efprits,

Vous pouuez reparer le mal de vos Ecrits;
Et qu'aprés cet éclat, qu'vn noble Cœur abhorre,
Il peut m'eſtre permis de vous aimer encore.

CELIMENE.

Moy, renoncer au Monde, auant que de vieillir!
Et dans voſtre Deſert aller m'enſeuelir!

ALCESTE.

Et s'il faut qu'à mes feux voſtre Flame réponde,
Que vous doit importer tout le reſte du Monde?
Vos Deſirs, auec moy, ne ſont-ils pas contens?

CELIMENE.

La Solitude éfraye vne Ame de vingt ans;
Ie ne ſens point la mienne aſſez grande, aſſez forte,
Pour me réſoudre à prendre vn Deſſein de la ſorte.
Si le Don de ma main peut contenter vos vœux,
Ie pourray me réſoudre à ſerrer de tels Nœuds :
Et l'Hymen...

ALCESTE.

Non, mon Cœur, à preſent, vous deteſte,
Et ce refus, luy ſeul, fait plus que tout le reſte :
Puis que vous n'eſtes point en des Liens ſi doux,
Pour trouuer tout en moy, comme moy tout en vous,
Allez, ie vous refuſe, & ce ſenſible Outrage,
De vos indignes Fers, pour iamais me dégage.

Celimene ſe retire, & Alceſte parle à Eliante.

Madame, cent Vertus ornent voſtre Beauté,
Et ie n'ay veu, qu'en vous, de la ſincerité :
De vous, depuis longtemps, ie fais vn cas extréme,
Mais laiſſez-moy, toûjours, vous eſtimer de méme :
Et ſouffrez que mon Cœur, dans ſes troubles diuers,

Ne ſe preſente point à l'honneur de vos Fers;
Ie m'en ſens trop indigne, & commence à connaiſtre,
Que le Ciel, pour ce Nœud, ne m'auoit point fait naiſtre;
Que ce feroit, pour vous, vn Hommage trop bas,
Que le rebut d'vn Cœur qui ne vous valoit pas :
Et qu'enfin...

ELIANTE.

Vous pouuez ſuiure cette penſée,
Ma Main, de ſe donner, n'eſt pas embaraſſée;
Et voila voſtre Amy, ſans trop m'inquiéter,
Qui, ſi ie l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, Madame, eſt toute mon enuie,
Et i'y ſacrifirois & mon Sang, & ma Vie.

ALCESTE.

Puiſſiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'vn pour l'autre, à iamais, garder ces Sentimens.
Trahy de toutes parts, accablé d'Injuſtices,
Ie vais ſortir d'vn Goufre où triomphent les Vices;
Et chercher ſur la Terre, vn endroit écarté,
Où d'eſtre Homme d'honneur, on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute choſe,
Pour rompre le Deſſein que ſon Cœur ſe propoſe.

FIN.

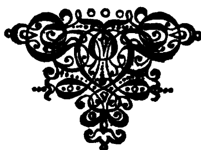




LE
MEDECIN
MALGRÉ-LVY.

COMEDIE.

Par I. B. P. DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais, sur le Grand Peron, vis à vis la porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image S. Louis.

M. DC. LXVII.

Auec Priuilege du Roy.

ACTEURS.

SGANARELLE. Mari de Martine.
MARTINE. Femme de Sganarelle.
M. ROBERT. Voiſin de Sganarelle.
VALERE. Domeſtique de Geronte.
LVCAS. Mari de Iacqueline.
GERONTE. Pere de Lucinde.
IACQVELINE. Nourrice chez Geronte & Femme de Lucas.
LVCINDE. Fille de Geronte.
LEANDRE. Amant de Lucinde.
THIBAVT. Pere de Perin.
PERIN. Fils de Thibaut Païſan.



LE MEDECIN MALGRÉ-LVY.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

Sganarelle, Martine. *Paroiſſant ſur le Theatre en ſe querellant.*

SGANARELLE.


ON ie te dy que ie n'en veux rien faire : & que c'eſt à moy de parler, & d'eſtre le Maiſtrē.

MARTINE.

Et ie te dy moy, que ie veux que tu viues a ma fantaiſie : & que ie ne me ſuis point mariée auec toy, pour ſouffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

O la grande fatigue que d'auoir vne Femme : & qu'Ariſtote a bien raiſon, quand il dit qu'vne Femme eſt pire qu'vn Démon !

MARTINE.

Voyez vn peu l'habile Homme, auec ſon beneſt d'Ariſtote.

SGANARELLE.

Oüy, habile homme, trouue moy vn Faiſeur de fagots, qui ſçache, comme moy, raiſonner des choſes, qui ait ſeruy ſix ans, vn fameux Medecin, & qui ait ſçeu dans ſon ieune âge, ſon Rudiment par cœur.

MARTINE.

Peſte du Fou fieffé.

SGANARELLE.

Peſte de la Carogne.

MARTINE.

Que maudit ſoit l'heure, & le iour, où ie m'auiſay d'aller dire oüy.

SGANARELLE.

Que maudit ſoit le Becque-cornu de Notaire, qui me fit ſigner ma ruïne.

MARTINE.

C'eſt bien à toy, vrayment, à te plaindre de cette affaire : Deurois-tu eſtre vn ſeul moment, ſans rendre grace au Ciel de m'auoir pour ta Femme, & meritois-tu d'eſpouſer vne perſonne comme moy ?

SGANARELLE.

Il eſt vray que tu me fis trop d'honneur : & que i'eus lieu de me loüer la premiere nuict de nos Nopces.

Hé! morbleu, ne me fais point parler là dessus, Ie dirois de certaines choses...

MARTINE.

Quoy? que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons là ce Chapitre, il suffit que nous sçauons ce que nous sçauons; & que tu fus bien-heureuse de me trouuer.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien-heureuse, de te trouuer vn Homme qui me reduit à l'Hospital, vn Desbauché, vn Traistre qui me mange tout ce que i'ay?

SGANARELLE.

Tu-as menty, i'en boy vne partie.

MARTINE.

Qui me vend, piece à piece, tout ce qui est dans le Logis.

SGANARELLE.

C'est viure de Menage.

MARTINE.

Qui m'a osté iusqu'au Lict que i'auois.

SGANARELLE.

Tu t'en leueras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

SGANARELLE.

On en demenage plus aisement.

MARTINE.

Et qui du matin iuſqu'au ſoir, ne fait que iouër, & que boire.

SGANARELLE.

C'eſt pour ne me point ennüier.

MARTINE.

Et que veux-tu pendant ce temps, que ie faſſe auec ma Famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

I'ay quatre pauures petits Enfans ſur les bras.

SGANARELLE.

Mets les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure, du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le foüet. Quand i'ay bien beu, & bien mangé, ie veux que tout le monde ſoit ſaoul dans ma maiſon.

MARTINE.

Et tu pretends yurogne, quc les choſes aillent touſiours de meſme?

SGANARELLE.

Ma Femme, allons tout doucement, s'il vous plaiſt.

MARTINE.

Que i'endure eternellement, tes inſolences, & tes debauches?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point ma Femme.

MARTINE.

Et que ie ne ſçache pas trouuer le moyen de te ranger à ton deuoir ?

SGANARELLE.

Ma Femme, vous ſçauez que ie n'ay pas l'ame endurante : & que i'ay le bras aſſez bon.

MARTINE.

Ie me mocque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite Femme, ma mie, voſtre peau vous demange, à voſtre ordinaire.

MARTINE.

Ie te montreray bien que ie ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chere Moitié, vous auez enuie de me derober quelque choſe.

MARTINE.

Crois-tu que ie m'épouuante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux Objet de mes vœux, ie vous frotteray les oreilles.

MARTINE.

Yurogne que tu-es.

SGANARELLE.

Ie vous battray.

MARTINE.

Sac-à-vin.

SGANARELLE.

Ie vous roſſeray.

MARTINE.

Infame.

SGANARELLE.

Ie vous eſtrilleray.

MARTINE.

Traiſtre, inſolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, beliſtre, fripon, maraut, voleur...

SGANARELLE. *Il prend vn baſton, & luy en donne.*

Ah! vous en voulez, donc.

MARTINE.

Ah, ah, ah, ah.

SGANARELLE.

Voila le vray moyen de vous appaiſer.

SCENE II.

Monſieur Robert, Sganarelle, Martine.

M. ROBERT.

Hola, hola, hola, fy, qu'eſt-ce-cy? quelle infamie peſte, ſoit le Coquin, de battre ainſi ſa Femme.

MARTINE. *Les mains ſur les coſtez, luy parle en le faiſant reculer, & à la fin, luy donne un ſouflet.*

Et ie veux qu'il me batte moy.

M. ROBERT.

Ah! i'y conſens de tout mon cœur.

MARTINE.

Dequoy vous meſlez-vous?

M. ROBERT.

I'ay tort.

MARTINE.

Eſt-ce la voſtre affaire?

M. ROBERT.

Vous auez raiſon.

MARTINE.

Voyez vn peu cét Impertinent, qui veut empeſcher les Maris de battre leurs Femmes.

M. ROBERT.

Ie me retracte.

MARTINE.

Qu'auez-vous à voir là deſſus?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Eſt-ce à vous, d'y mettre le nez?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Meſlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Ie ne dy plus mot.

MARTINE.

Il me plaiſt d'eſtre battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'eſt pas à vos deſpens.

M. ROBERT.

Il eſt vray.

MARTINE.

Et vous eſtes vn Sot, de venir vous fourrer où vous n'auez que faire.

M. ROBERT. *Il paſſe, en ſuite, vers le Mary, qui, pareillement, luy parle touſiours, en le faiſant reculer : le frape auec le même Baſton, & le met en fuite, il dit à la fin.*

Compere, ie vous demande pardon de tout mon cœur, faites, roſſez, battez, comme il faut, voſtre Femme, ie vous aideray ſi vous le voulez?

SGANARELLE.

Il ne me plaiſt pas moy.

M. ROBERT.

Ah! c'eſt vne autre choſe.

SGANARELLE.

Ie la veux battre, ſi ie le veux : & ne la veux pas battre, ſi ie ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'eſt ma Femme, & non pas la voſtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'auez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Ie n'ay que faire de voſtre aide.

M. ROBERT.

Tres volontiers.

SGANARELLE.

Et vous eſtes vn Impertinent, de vous ingerer des affaires d'autruy : apprenez que Ciceron dit, qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'eſcorce.

En ſuite, il reuient vers ſa Femme, & luy dit, en luy preſſant la main.

O ça faiſons la Paix nous deux. Touche-là.

MARTINE.

Oüy! apres m'auoir ainſi battuë!

SGANARELLE.

Cela n'eſt rien, touche.

MARTINE.

Ie ne veux pas.

SGANARELLE.

Eh !

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite Femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-ie.

MARTINE.

Ie n'en feray rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, ie veux eſtre en colere.

SGANARELLE.

Fy, c'eſt vne bagatelle, allons, allons.

MARTINE.

Laiſſe moy là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-ie.

MARTINE.

Tu m'as trop mal traitée.

SGANARELLE.

Et bien va, ie te demande pardon, mets là, ta main.

MARTINE.

Ie te pardonne, *Elle dit le reſte bas.* mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es vne Folle, de prendre garde à cela. Ce ſont petites choſes qui ſont, de temps, en temps, neceſſaires dans l'Amitié : & cinq ou ſix coups de baſton, entre Gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'Affection. Va ie m'en vais au Bois : & ie te promets, auiourd'huy, plus d'vn cent de Fagots.

SCENE III.

Martine ſeule.

Va, quelque mine que ie faſſe, ie n'oublie pas mon reſſentiment : & ie brûle en moy-meſme, de trouuer les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Ie ſçay bien qu'vne Femme a toûjours dans les mains, dequoy ſe vanger d'vn Mary : mais c'eſt vne punition trop delicate pour mon Pendart. Ie veux vne vangeance

qui se fasse vn peu mieux sentir : & ce n'est pas contentement, pour l'iniure que i'ay receuë.

SCENE IV.

Valere, Lucas, Martine.

LVCAS.

Parguenne, i'auons pris là, tous deux, vne güeble de Commission : & ie ne sçay pas moy, ce que ie pensons attraper.

VALERE.

Que veux-tu, mon pauure Nourricier ? il faut bien obeïr à nostre Maistre : & puis, nous auons interest, l'vn & l'autre, à la santé de sa Fille nostre maistresse, &, sans doute, son Mariage differé par sa Maladie, nous vaudroit quelque recompense. Horace qui est liberal, a bonne part aux pretentions qu'on peut auoir sur sa Personne : & quoy qu'elle ait fait voir de l'amitié pour vn certain Leandre, tu sçais bien que son Pere n'a iamais, voulu consentir à le receuoir pour son Gendre.

MARTINE. *Resuant à part-elle.*

Ne puis-ie point trouuer quelque inuention pour me vanger ?

LVCAS.

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la teste, puisque les Medecins y auont tous pardu leur latin ?

VALERE.

On trouue quelquefois, à force de chercher, ce

qu'on ne trouue pas d'abord : & ſouuent, en de ſimples lieux...

MARTINE.

Oüy, il faut que ie m'en vange à quelque prix que ce ſoit : ces coups de baſton me reuiennent au cœur, ie ne les ſçaurois digerer, &... *Elle dit tout cecy en rêuant : de ſorte que ne prenant pas garde à ces deux Hommes, elle les heurte en ſe retournant, & leur dit.* Ah ! Meſſieurs, ie vous demande pardon, ie ne vous voiois pas : & cherchois dans ma teſte quelque choſe qui m'embaraſſe.

VALERE.

Chacun a ſes ſoins dans le Monde : & nous cherchons, auſſi, ce que nous voudrions bien trouuer.

MARTINE.

Seroit-ce quelque choſe, où ie vous puiſſe ayder ?

VALERE.

Cela ſe pourroit faire, & nous taſchons de rencontrer quelque habile Homme, quelque Medecin particulier, qui pûſt donner quelque ſoulagement à la Fille de noſtre Maitre, attaquée d'vne Maladie qui luy a oſté, tout d'vn coup, l'vſage de la langue. Pluſieurs Médecins ont déja eſpüiſé toute leur Science apres elle : mais on trouue, par fois, des Gens auec des Secrets admirables, de certains Remedes particuliers, qui font le plus ſouuent, ce que les autres n'ont ſçeu faire, & c'eſt là, ce que nous cherchons.

MARTINE. *Elle dit ces trois premieres lignes bas.*

Ah ! que le Ciel m'inſpire vne admirable Inuention, pour me vanger de mon Pandart ! *Haut.* Vous ne pouuiez iamais, vous mieux addreſſer, pour rencontrer ce que vous cherchez : & nous auons icy, vn Homme le

plus merueilleux Homme du Monde, pour les Maladies desespérées.

VALERE.

Et de grace, où pouuons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouuerez, maintenant, vers ce petit Lieu que voila, qui s'amuse à couper du Bois.

LVCAS.

Vn Médecin qui coupe du Bois!

VALERE.

Qui s'amuse à cueillir des Simples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non, c'est vn Homme extraordinaire, qui se plaist à cela, fantasque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez iamais, pour ce qu'il est. Il va vestu d'vne façon extrauagante, affecte, quelquefois, de paroistre ignorant, tient sa Science renfermée, & ne fuit rien tant tous les iours, que d'exercer les merueilleux Talens qu'il a eus du Ciel, pour la Medecine.

VALERE.

C'est vne chose admirable, que tous les grands Hommes ont tousiours du Caprice, quelque petit Grain de Folie, meslé à leur Science.

MARTINE.

La Folie de celuy-cy, est plus grande qu'on ne peut croire : car elle va, parfois, iusqu'à vouloir estre battu, pour demeurer d'accord de sa capacité : Et ie vous donne auis que vous n'en viendrez point à bout, qu'il n'auouëra iamais, qu'il est Medecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez, chacun, vn Baston, & ne

le rediiifiez à force de coups, à vous confeffer à la fin, ce qu'il vous cachera d'abord. C'eft ainfi que nous en vfons, quand nous auons befoin de luy.

VALERE.

Voila vne eftrange folie!

MARTINE.

Il eft vray : mais apres cela, vous verrez qu'il fait des merueilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t'il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle : mais il eft aifé à connoiftre. C'eft vn Homme qui a vne large Barbe noire, & qui porte vne Fraife, auec vn Habit iaune & vert.

LVCAS.

Vn Habit iaune & vart! c'eft, donc, le Medecin des Paroquets.

VALERE.

Mais eft-il bien vray, qu'il foit fi habile, que vous le dites?

MARTINE.

Comment! c'eft vn Homme qui fait des Miracles. Il y a fix mois, qu'vne Femme fut abandonnée de tous les autres Medecins. On la tenoit morte, il y auoit defia fix heures : & l'on fe difpofoit à l'enfeuelir, lors qu'on y fift venir de force, l'Homme dont nous parlons. Il luy mift, l'ayant veuë, vne petite goute de ie ne fçay quoy dans la Bouche : & dans le mefme inftant, Elle fe leua de fon Lict, & fe mit, auffi-toft, à fe promener dans fa Chambre, comme fi de rien n'euft efté.

LVCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fuſt quelque goute d'Or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien eſtre. Il n'y a pas trois ſemaines, encore, qu'vn ieune Enfant de douze ans, tomba du haut du Clocher, en bas, & ſe briſa, ſur le paué, la Teſte, les Bras & les Iambes. On n'y euſt pas pluſtoſt, amené noſtre Homme, qu'il le frotta par tout le Corps, d'vn certain Onguent qu'il ſçait faire; & l'Enfant, auſſi-toſt, ſe leua ſur ſes pieds, & courut iouër à la foſſette.

LVCAS.

Ah!

VALERE.

Il faut que cét Homme-là, ait la Medecine Vniuerſelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LVCAS.

Teſtigué, vela iuſtement, l'Homme qu'il nous faut : allons viſte le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaiſir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais ſouuenez-vous bien au moins, de l'auertiſſement que ie vous ay donné.

LVCAS.

Eh! morguenne, laiſſez nous faire, s'il ne tient qu'à battre, la Vache eſt à nous.

VALERE.

Nous ſommes bien-heureux d'auoir fait cette rencontre : & i'en conçois, pour moy, la meilleure eſpérance du Monde.

SCENE V.

Sganarelle, Valere, Lucas.

SGANARELLE. *Entre ſur le Theatre en chantant, & tenant vne Bouteille.*

La, la, la...

VALERE.

I'entens quelqu'vn qui chante, & qui coupe du Bois.

SGANARELLE.

La, la, la... Ma foy, c'eſt aſſez trauaillé pour vn coup : prenons vn peu d'haleine. *Il boit, & dit apres auoir bû.* Voila du Bois qui eſt ſalé, comme tous les Diables.

Qu'ils ſont doux
Bouteille jolie,
Qu'ils ſont doux
Vos petits glou-gloux !
Mais mon Sort feroit bien des Ialoux,
Si vous eſtiez toûjours remplie.
Ah ! Bouteille ma mie,
Pourquoy vous vuidez-vous ?

Allons, morbleu, il ne faut point engendrer de melancolie.

VALERE.

Le voila luy-mesme.

LVCAS.

Ie pense, que vous dites vray : & que i'auons bouté le nez dessus.

VALERE.

Voyons de pres.

SGANARELLE. *Les apperceuant, les regarde en se tournant vers l'vn, & puis vers l'autre, &, abaissant sa voix, dit.*

Ah! ma petite Friponne, que ie t'ayme mon petit bouchon! *Mon sort... feroit... bien des... ialoux si...* Que Diable, à qui en veulent ces Gens-la.

VALERE.

C'est luy asseurement.

LVCAS.

Le vela tout craché, comme on nous l'a deffiguré.

SGANARELLE *à part.*

Icy, il pose sa Bouteille à terre, & Valere se baissant pour le saluer, comme il croid que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre costé : ensuite dequoy, Lucas faisant la mesme chose, il la reprend, & la tient contre son Estomach auec diuers gestes, qui font vn grand ieu de Theatre.

Ils consultent en me regardant, quel dessein auroient-ils?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous, qui vous appellez Sganarelle?

SGANARELLE.

Eh quoy?

VALERE.

Ie vous demande, si ce n'est pas vous, qui se nomme Sganarelle.

SGANARELLE. *Se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oüy, & non, ſelon ce que vous luy voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que luy faire toutes les ciuilitez que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'eſt moy, qui ſe nomme Sganarelle.

VALERE.

Monſieur, nous ſommes rauis de vous voir. On nous a addreſſez à vous, pour ce que nous cherchons : & nous venons implorer voſtre ayde, dont nous auons beſoin.

SGANARELLE.

Si c'eſt quelque choſe, Meſſieurs, qui depende de mon petit Negoce, ie ſuis tout preſt à vous rendre ſeruice.

VALERE.

Monſieur, c'eſt trop de grace que vous nous faites : mais, Monſieur, couurez-vous, s'il vous plaiſt, le Soleil pourroit vous incommoder.

LVCAS.

Monſieu, boutez deſſus.

SGANARELLE *bas.*

Voicy des Gens bien pleins de céremonie.

VALERE.

Monſieur, il ne faut pas trouuer eſtrange que nous venions à vous : les habiles Gens ſont touſiours recherchez, & nous ſommes inſtrüits de voſtre capacité.

SGANARELLE.

Il eſt vray, Meſſieurs, que ie ſuis le premier Homme du Monde, pour faire des Fagots.

VALERE.

Ah ! Monſieur...

SGANARELLE.

Ie n'y eſpargne aucune choſe, & les fais d'vne façon, qu'il n'y a rien à dire.

VALERE.

Monſieur, ce n'eſt pas cela, dont il eſt queſtion.

SGANARELLE.

Mais, auſſi, ie les vens cent dix ſols, le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaiſt.

SGANARELLE.

Ie vous promets, que ie ne ſçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monſieur, nous ſçauons les choſes.

SGANARELLE.

Si vous ſçauez les choſes, vous ſçauez que ie les vens cela.

VALERE.

Monſieur, c'eſt ſe mocquer que...

SGANARELLE.

Ie ne me mocque point, ie n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouuer autre part, à moins : il y a Fagots, & Fagots. Mais pour ceux que ie fais...

VALERE.

Eh! Monſieur, laiſſons-là, ce diſcours.

SGANARELLE.

Ie vous iure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit vn double.

VALERE.

Eh fy.

SGANARELLE.

Non, en conſcience, vous en payerez cela. Ie vous parle ſincerement, & ne ſuis pas Homme à ſurfaire.

VALERE.

Faut-il, Monſieur, qu'vne Perſonne, comme vous, s'amuſe à ces groſſieres feintes? s'abaiſſe à parler de la ſorte? qu'vn Homme ſi ſçauant, vn fameux Medecin, comme vous eſtes, veuille ſe deſguiſer aux yeux du Monde, & tenir enterrez les beaux Talens qu'il a?

SGANARELLE, *à part.*

Il eſt fou.

VALERE.

De grace, Monſieur, ne diſſimulez point auec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LVCAS.

Tout ce Tripotage ne ſart de rian, ie ſçauons, çen que je ſçauons.

SGANARELLE.

Quoy, donc, que me voulez-vous dire? pour qui me prenez-vous?

VALERE.

Pour ce que vous eſtes, pour vn grand Médecin.

SGANARELLE.

Médecin, vous-mesme : ie ne le suis point, & ne l'ay iamais esté.

VALERE *bas.*

Voila sa folie qui le tient. *Haut.* Monsieur, ne veuillez point nier les choses dauantage : & n'en venons point, s'il vous plaist, à de fascheuses extremitez.

SGANARELLE.

A quoy, donc ?

VALERE.

A de certaines choses, dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez en à tout ce qu'il vous plaira, ie ne suis point Médecin : & ne sçay ce que vous me voulez dire.

VALERE *bas.*

Ie voy bien qu'il faut se seruir du remede. *Haut.* Monsieur, encor, vn coup, ie vous prie d'auoüer ce que vous estes.

LVCAS.

Et testigué, ne l'antiponez point dauantage : & confessez à la franquette, que v'estes Médecin.

SGANARELLE.

I'enrage.

VALERE.

A quoy bon nier ce qu'on sçait ?

LVCAS.

Pourquoy toutes ces fraimes-là ? à quoy est-ce que ça vous sart ?

SGANARELLE.

Meſſieurs, en vn mot, autant qu'en deux mille, ie vous dy, que ie ne ſuis point Médecin.

VALERE.

Vous n'eſtes point Médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LVCAS.

V'neſtes pas Médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dy-ie.

VALERE.

Puiſque vous le voulez, il faut s'y reſoudre.

Ils prennent vn baſton, & le frappent.

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah ! Meſſieurs, ie ſuis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoy, Monſieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LVCAS.

A quoy bon, nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Ie vous aſſeure que i'en ay tous les regrets du monde.

LVCAS.

Par ma figué, i'en ſis faſché, franchement.

SGANARELLE.

Que Diable eſt-cecy, Meſſieurs, de grace, eſt-ce pour

rire, ou ſi tous deux, vous extrauaguez, de vouloir que ie ſois Médecin?

VALERE.

Quoy, vous ne vous rendez pas encore : & vous vous défendez d'eſtre Médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi ie le ſuis.

LVCAS.

Il n'eſt pas vray, qu'ous ſayez Médecin?

SGANARELLE.

Non, la peſte m'eſtouffe. *Là, il recommance de le battre.* ah, ah. Et bien, Meſſieurs, oüy, puiſque vous le voulez, Ie ſuis Médecin, ie ſuis Médecin, Apothiquaire encor, ſi vous le trouuez bon. I'ayme mieux conſentir à tout, que de me faire aſſommer.

VALERE.

Ah! voila qui va bien, Monſieur, ie ſuis rauy de vous voir raiſonnable.

LVCAS.

Vous me boutez la ioye au cœur, quand ie vous voy parler comme ça.

VALERE.

Ie vous demande pardon, de toute mon ame.

LVCAS.

Ie vous demandons excuſe, de la libarté que i'auons priſe.

SGANARELLE *à part.*

Ouais, ſeroit-ce bien moy qui me tromperois, & ſerois-ie deuenu Médecin, ſans m'en eſtre apperçeu?

VALERE.

Monſieur, vous ne vous repentirez pas de nous monſtrer ce que vous eſtes : & vous verrez aſſeurement, que vous en ſerez ſatisfait.

SGANARELLE.

Mais, Meſſieurs, dites-moy, ne vous trompez-vous point vous-meſme ? eſt-il bien aſſeuré que ie ſois Médecin ?

LVCAS.

Oüy, par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi ie le ſçauois.

VALERE.

Comment ? vous eſtes le plus habile Médecin du Monde.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

LVCAS.

Vn Médecin, qui a guary, ie ne ſçay combien de Maladies.

SGANARELLE.

Tu-Dieu !

VALERE.

Vne Femme eſtoit tenuë pour morte, il y auoit ſix heures ; elle eſtoit preſte à enſeuelir, lors qu'auec vne goute de quelque choſe, vous la fiſtes reuenir, & marcher d'abord, par la chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LVCAS.

Vn petit Enfant de douze ans, se laissit choir du haut d'vn Clocher, dequoy il eust la Teste, les Iambes, & les bras cassez : & vous, auec ie ne sçay quel Onguent, vous fistes qu'aussi-tost, il se releuit sur ses piez, & s'en fut iouër à la Fossette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALERE.

Enfin, Monsieur, vous aurez contentement auec nous : & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant condüire où nous pretendons vous mener.

SGANARELLE.

Ie gagneray ce que ie voudray?

VALERE.

Oüy.

SGANARELLE.

Ah! ie suis Médecin, sans contredit. Ie l'auois oublié, mais ie m'en ressouuiens. Dequoy est-il question? où faut-il se transporter?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir vne Fille, qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foy, ie ne l'ay pas trouuée.

VALERE.

Il ayme à rire. Allons, Monsieur.

SGANARELLE.

Sans vne Robe de Médecin?

VALERE.

Nous en prendrons vne.

SGANARELLE. *Presentant sa Bouteille à Valere.*

Tenez cela vous : voila où ie mets mes Iuleps. *Puis se tournant vers Lucas en crachant.* Vous, marchez la dessus, par Ordonnance du Médecin.

LVCAS.

Palsanguenne, vela vn Médecin qui me plaist; ie pense qu'il reussira; car il est Boufon.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

Geronte, Valere, Lucas, Iacqueline.

VALERE.



UY, Monſieur, ie croy que vous ſerez ſatisfait, & nous vous auons amené le plus grand Médecin du Monde.

LVCAS.

Oh morguenne, il faut tirer l'eſchelle apres cety-là : & tous les autres, ne ſont pas daignes de ly deſchauſſer ſes ſouillez.

VALERE.

C'eſt vn Homme, qui a fait des Cures merueilleuſes.

LVCAS.

Qui a gary des Gens qui eſtiants morts.

VALERE.

Il eſt vn peu capricieux, comme ie vous ay dit : & parfois, il a des moments où ſon eſprit s'eſchappe, & ne paroiſt pas ce qu'il eſt.

LVCAS.

Ouy, il ayme à bouffonner, & l'an diroit par fois, ne

v'sen deplaise qu'il a quelque petit coup de hache à la Teste.

VALERE.

Mais dans le fond, il est toute Science : & bien souuent, il dit des choses tout à fait releuées.

LVCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait, comme s'il lisoit dans vn Liure.

VALERE.

Sa réputation s'est desia répanduë icy : & tout le Monde vient à luy.

GERONTE.

Ie meurs d'enuie de le voir, faites-le-moy viste venir.

VALERE.

Ie le vay querir.

IACQVELINE.

Par ma fy, Monsieu, cety-cy fera iustement ce qu'ant fait les autres. Ie pense que ce sera queussi queumy : & la meilleure Medecaine, que l'an pourroit bailler à vostre Fille, ce seroit, selon moy, vn biau & bon Mary, pour qui elle eut de l'amiqué.

GERONTE.

Ouais, Nourrice, ma Mie, vous vous meslez de bien des choses.

LVCAS.

Taisez-vous, nostre Ménagere Iaquelaine : ce n'est pas à vous, à bouter là votte nez.

IACQVELINE.

Ie vous dis & vous douze, que tous ces Médecins n'y

feront rian que de liau claire, que vôtre Fille a besoin d'autre chose, que de Ribarbe, & de Sené, & qu'vn Mary est vne emplastre qui garit tous les maux des Filles.

GERONTE.

Est-elle en estat, maintenant, qu'on s'en voulût charger, auec l'infirmité qu'elle a? Et lors que i'ay esté dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontez?

IACQVELINE.

Ie le croy bian, vous ly vouilliez bailler cun Homme qu'alle n'ayme point. Que ne preniais vous ce Monsieu Liandre, qui ly touchoit au cœur. Alle auroit esté fort obeïssante : & ie m'en vas gager qu'il la prendroit ly, comme alle est, s'y vous la ly vouillais donner.

GERONTE.

Ce Leandre n'est pas ce qu'il luy faut : il n'a pas du Bien, comme l'autre.

IACQVELINE.

Il a vn Oncle qui est si riche, dont il est heriquié.

GERONTE.

Tous ces Biens à venir, me semblent autant de Chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient : & l'on court grand risque de s'abuser, lors que l'on compte sur le Bien qu'vn autre vous garde. La mort n'a pas tousiours les oreilles ouuertes aux vœux & aux prieres de Messieurs les Heritiers : & l'on a le temps d'auoir les Dents longues, lors qu'on attend, pour viure, le Trépas de quelqu'vn.

IACQVELINE.

Enfin, i'ay, toûjours, oüy dire, qu'en Mariage,

comme ailleurs, Contentement passe Richesse. Les Beres & les Meres ant cette maudite couteume, de demander toûjours, qu'a-t'il & qu'a-t'elle ? & le Compere Biarre, a marié sa Fille Simonnette, au gros Thomas, pour vn Quarquié de Vaigne qu'il auoit dauantage que le ieuue Robin, où alle auoit bouté son amiquié : & vela que la pauure Creiature en est deuenuë iaune comme vn Coin, & n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est vn bel Exemple pour vous, Monsieu; on n'a que son plaisir en ce Monde : & i'aymerois mieux, bailler à ma Fille, vn bon Mary qui ly fust agriable, que toutes les Rentes de la Biausse.

GERONTE.

Peste! Madame la Nourrice, comme vous degoisez! taisez-vous, ie vous prie, vous prenez trop de soin, & vous échauffez vostre Laict.

LVCAS. *En disant cecy, il frape sur la Poitrine à Geronte.*

Morgué, tais-toy, t'és cune impartinante. Monsieu n'a que faire de tes discours, & il sçait ce qu'il a à faire. Mesle-toy de donner à teter à ton Enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le Pere de sa Fille; & il est bon & sage, pour voir ce qu'il ly faut.

GERONTE.

Tout doux, Oh, tout doux.

LVCAS.

Monsieu, ie veux vn peu la mortifier : & ly apprendre le respect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oüy, mais ces gestes ne sont pas necessaires.

SCENE II.

Valere, Sganarelle, Geronte, Lucas, Iacqueline.

VALERE.

Monſieur preparez vous, voicy noſtre Médecin qui entre.

GERONTE.

Monſieur, ie ſuis rauy de vous voir chez moy : & nous auons grand beſoin de vous.

SGANARELLE. *En Robe de Medecin, auec vn Chapeau des plus pointus.*

Hipocrate dit... que nous nous couurions tous deux.

GERONTE.

Hipocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oüy.

GERONTE.

Dans quel Chapitre, s'il vous plaiſt ?

SGANARELLE.

Dans ſon Chapitre des Chapeaux.

GERONTE.

Puis qu'Hipocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monſieur le Médecin, ayant appris les merueilleuſes choſes...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Ie ne ſuis pas Médecin.

SGANARELLE.

Vous n'eſtes pas Médecin?

GERONTE.

Non vrayment.

SGANARELLE. *Il prend, icy, vn Baſton, & le bat, comme on l'a batu.*

Tout de bon?

GERONTE.

Tout de bon. Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Vous eſtes Médecin, maintenant, ie n'ay iamais eu d'autres Licences.

GERONTE.

Quel Diable d'Homme m'auez-vous là amené?

VALERE.

Ie vous ay bien dit que c'eſtoit vn Médecin goguenard.

GERONTE.

Oüy, Mais ie l'enuoyrois promener auec ſes goguenarderies.

LVCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monſieu, ce n'eſt que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaiſt pas.

SGANARELLE.

Monſieur, ie vous demande pardon de la liberté que i'ay priſe.

GERONTE.

Monſieur, ie ſuis voſtre ſeruiteur.

SGANARELLE.

Ie ſuis faſché...

GERONTE.

Cela n'eſt rien.

SGANARELLE.

Des coups de baſton...

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que i'ay eu l'honneur de vous donner.

GERONTE.

Ne parlons plus de cela. Monſieur, i'ay vne Fille qui eſt tombée dans vne eſtrange Maladie.

SGANARELLE.

Ie ſuis rauy, Monſieur, que voſtre Fille ait beſoin de moy : & ie ſouhaiterois de tout mon cœur, que vous en euſſiez beſoin, auſſi, vous & toute voſtre Famille, pour vous teſmoigner l'enuie que i'ay de vous ſeruir.

GERONTE.

Ie vous ſuis obligé de ces ſentimens.

SGANARELLE.

Ie vous aſſeure que c'eſt du meilleur de mon ame, que ie vous parle.

GERONTE.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle voſtre Fille ?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! ah beau Nom à medicamenter! Lucinde!

GERONTE.

Ie m'en vais voir vn peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui eſt cette grande Femme-là ?

GERONTE.

C'eſt la Nourrice d'vn petit Enfant que i'ay.

SGANARELLE,

Peſte! le ioly Meuble que voila! Ah Nourrice! charmante Nourrice, ma Medecine eſt la tres-humble Eſclaue de vôtre Nourricerie; & ie voudrois bien eſtre le petit Poupon fortuné, qui tetaſt le Laict de vos bonnes graces. *Il luy porte la main ſur le ſein.* Tous mes Remedes; toute ma Science, toute ma Capacité eſt à voſtre ſeruice, &...

LVCAS.

Auec votte parmiſſion, Monſieu le Medecin, laiſſez là ma Femme, ie vous prie.

SGANARELLE.

Quoy, eſt-elle voſtre Femme ?

LVCAS.

Oüy.

SGANARELLE. *Il fait semblant d'embrasser Lucas : & se tournant au costé de la Nourrice, il l'embrasse.*

Ah vrayment, ie ne sçauois pas cela : & ie m'en réioüis pour l'amour de l'vn & de l'autre.

LVCAS. *En le tirant.*

Tout doucement, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Ie vous asseure, que ie suis rauy que vous soyez vnis ensemble. Ie la felicite d'auoir vn Mary comme vous : *Il fait encor semblant d'embrasser Lucas : & passant dessous ses bras, se iette au col de sa Femme.* Et ie vous felicite, vous, d'auoir vne Femme si belle, si sage, & si bien faite, comme elle est.

LVCAS. *En le tirant encore.*

Eh testigué, point tant de compliment, ie vous suplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que ie me réioüisse auec vous, d'vn si bel Assemblage ?

LVCAS.

Auec moy, tant qu'il vous plaira : mais auec ma Femme, treue de sarimonie.

SGANARELLE.

Ie prens part, également, au Bon-heur de tous deux. *Il continuë le mesme jeu.* & si ie vous embrasse pour vous tesmoigner ma ioye, ie l'embrasse de mesme, pour luy en tesmoigner aussi...

LVCAS. *En le tirant derechef.*

Ah vartigué, Monsieu le Medecin, que de l'antiponages.

SCENE III.

Sganarelle, Geronte, Lucas, Iacqueline.

GERONTE.

Monſieur, voicy tout à l'heure, ma Fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Ie l'attens, Monſieur, auec toute la Medecine.

GERONTE.

Où eſt-elle?

SGANARELLE. *Se touchant le front.*

Là dedans.

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE. *En voulant toucher les Tetons de la Nourice.*

Mais, comme ie m'intereſſe à toute voſtre Famille, il faut que i'eſſaye vn peu le Laict de voſtre Nourriſſe : & que ie viſite ſon Sein.

LVCAS. *Le tirant, & luy faiſant faire la piroüette.*

Nanin, nanin, ie n'auons que faire de-ça.

SGANARELLE.

C'eſt l'Office du Médecin, de voir les Tetons des Nourrices.

LVCAS.

Il gnia Office qui quienne, ie ſis votte ſaruiteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardieſſe de t'oppoſer au Medecin? hors de-là.

LVCAS.

Ie me mocque de çà.

SGANARELLE. *En le regardant de trauers.*

Ie te donneray la Fieure.

IACQVELINE. *Prenant Lucas par le bras, & luy faisant aussi faire la piroüette.*

Oste-toy de là, aussi, est-ce que ie ne sis pas assez grande pour me défendre moy mesme, s'il me fait quelque chose, qui ne soit pas à faire.

LVCAS.

Ie ne veux pas qu'il te taste moy.

SGANARELLE.

Fy, le vilain, qui est ialous de sa Femme.

GERONTE.

Voicy ma Fille.

SCENE IV.

Lucinde, Valere, Geronte, Lucas, Sganarelle, Iacqueline.

SGANARELLE.

Est-ce là, la Malade?

GERONTE.

Oüy, ie n'ay qu'elle de Fille : & i'aurois tous les regrets du Monde, si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien, il ne faut pas qu'elle meure sans l'Ordonnance du Medecin.

GERONTE.

Allons, vn Siége.

SGANARELLE.

Voila vne Malade qui n'eſt pas tant dégouſtante : & ie tiens qu'vn Homme bien ſain s'en accommoderoit aſſez.

GERONTE.

Vous l'auez fait rire, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lors que le Médecin fait rire le Malade, c'eſt le meilleur ſigne du Monde. Et bien, dequoy eſt-il queſtion? qu'auez-vous? quel eſt le Mal que vous ſentez?

LVCINDE. *Reſpond par ſignes, en portant ſa main à ſa bouche, à ſa teſte, & ſous ſon menton.*

Han, hi, hom, han.

SGANARELLE.

Eh! que dites-vous?

LVCINDE. *Continuë les meſmes geſtes.*

Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

SGANARELLE.

Quoy?

LVCINDE.

Ham, hi, hom.

SGANARELLE. *La contrefaiſant.*

Han, hi, hon, han, ha. Ie ne vous entens point : quel Diable de langage eſt-ce là?

GERONTE.

Monſieur, c'eſt là, ſa Maladie. Elle eſt deuenuë müette, ſans que iuſques icy, on en ait pû ſçauoir la

cause : & c'eſt vn Accident qui a fait reculer ſon Mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoy ?

GERONTE.

Celuy qu'elle doit épouſer, veut attendre ſa Gueriſon, pour conclure les choſes.

SGANARELLE.

Et qui eſt ce Sot-là, qui ne veut pas que ſa Femme ſoit müette ? pluſt à Dieu que la mienne euſt cette maladie, ie me garderois bien de la vouloir guerir.

GERONTE.

Enfin, Monſieur, nous vous prions d'employer tous vos ſoins, pour la ſoulager de ſon mal.

SGANARELLE.

Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moy vn peu, ce mal l'oppreſſe-t'il beaucoup ?

GERONTE.

Oüy, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait. Va-t-elle où vous ſçauez ?

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Copieuſement ?

GERONTE.

Ie n'entens rien à cela.

SGANARELLE.

La Matiere eſt-elle loüable?

GERONTE.

Ie ne me connois pas à ces choſes.

SGANARELLE. *Se tournant vers la malade.*

Donnez-moy voſtre Bras. Voila vn Pous qui marque que votre fille eſt müette.

GERONTE.

Eh! oüy, Monſieur, c'eſt là ſon mal; vous l'auez trouué tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ha, ha.

IACQVELINE.

Voyez, comme il a deuiné ſa Maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grans Médecins, nous connoiſſons dabord, les choſes. Vn Ignorant auroit eſté embaraſſé, & vous euſt eſté dire, c'eſt cecy, c'eſt cela: mais moy, ie touche au but du premier coup, & ie vous apprens que voſtre Fille eſt müette.

GERONTE.

Oüy, mais ie voudrois bien que vous me puiſſiez dire d'où cela vient?

SGANARELLE.

Il n'eſt rien de plus aiſé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la Parole.

GERONTE.

Fort bien : mais la Caufe, s'il vous plaift, qui fait qu'elle a perdu la Parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Autheurs vous diront que c'eft l'empefchement de l'action de fa Langue.

GERONTE.

Mais, encore, vos fentimens fur cet empefchement de l'action de fa Langue?

SGANARELLE.

Ariftote là-deffus, dit... de fort belles chofes.

GERONTE.

Ie le croy.

SGANARELLE.

Ah! c'eftoit vn grand Homme!

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE. *Leuant fon bras depuis le coude.*

Grand Homme tout à fait : vn Homme qui eftoit plus grand que moy, de tout cela. Pour reuenir donc, à noftre raifonnement; ie tiens que cét empefchement de l'action de fa Langue eft caufé par de certaines Humeurs qu'entre nous autres, Sçauans, nous appellons humeurs peccantes, peccantes c'eft-à-dire... humeurs peccantes, dautant que les vapeurs formées par les exhalaifons des influences qui s'efleuent dans la Region des Maladies, venant... pour ainfi dire... à... entendez-vous le Latin?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE. *Se leuant auec étonnement.*

Vous n'entendez point le Latin?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE. *En faisant diuerses plaisantes postures.*

Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominatiuo hæc Musa la Muse, Bonus, Bona, Bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas? Etiam, oüy, quare, pourquoy, quia substantiuo, & adiectiuum, concordat in generi, numerum, & casus.

GERONTE.

Ah! que n'ay-ie estudié!

IACQVELINE.

L'habile Homme que vela!

LVCAS.

Oüy, ça est si biau, que ie n'y entens goute...

SGANARELLE.

Or ces vapeurs, dont ie vous parle, venant à passer du costé gauche, où est le Foye, au costé droit, où est le Cœur, il se trouue que le Poumon, que nous appellons en Latin, Armyan, ayant communication auec le Cerueau, que nous nommons en Grec, Nasmus, par le moyen de la Veine Caue, que nous appellons en Hébreu, Cubile, rencontre, en son chemin, lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'Omoplate; & parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce Raisonnement, ie vous prie: & parce que lesdites vapeurs ont vne certaine malignité... Escoutez bien cecy, ie vous coniure.

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Ont vne certaine malignité qui eſt cauſée... Soyez attentif, s'il vous plaiſt.

GERONTE.

Ie le ſuis.

SGANARELLE.

Qui eſt cauſée par l'acreté des humeurs, engendrées dans la concauité du Diaphragme, il arriue que ces vapeurs... Oſſabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipſa milus. Voila iuſtement, ce qui fait que vôtre Fille eſt müette.

IACQVELINE.

Ah que ça eſt bian dit, notte Homme!

LVCAS.

Que n'ay-ie la langue auſſi bian penduë!

GERONTE.

On ne peut pas mieux raiſonner ſans doute. Il n'y a qu'vne ſeule choſe qui m'a choqué. C'eſt l'endroit du Foye & du Cœur. Il me ſemble que vous les placez autrement qu'ils ne ſont. Que le Cœur eſt du coſté gauche, & le Foye du coſté droit.

SGANARELLE.

Oüy, cela eſtoit, autrefois, ainſi; mais nous auons changé tout cela, & nous faiſons maintenant la Medecine d'vne Methode toute nouuelle.

GERONTE.

C'eſt ce que ie ne ſçauois pas : & ie vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal : & vous n'eſtes pas obligé d'eſtre auſſi habile que nous.

GERONTE.

Aſſeurement : mais, Monſieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que ie croy, qu'il faille faire?

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Mon auis eſt qu'on la remette ſur ſon Lit : & qu'on luy faſſe prendre pour Remede, quantité de Pain trempé dans du Vin.

GERONTE.

Pourquoy cela, Monſieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le Vin & le Pain, meſlez enſemble, vne Vertu ſimpathique, qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre choſe aux Perroquets : & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GERONTE.

Cela eſt vray, ah! le grand Homme! viſte, quantité de Pain & de Vin.

SGANARELLE.

Ie reuiendray voir ſur le ſoir, en quel eſtat elle ſera. *A la Nourrice.* Doucement, vous. Monſieur, voila vne Nourrice à laquelle il faut que ie faſſe quelques petits Remedes.

IACQVELINE.

Qui, moy? ie me porte le mieux du Monde,

SGANARELLE.

Tant pis, Nourrice, tant pis. Cette grande ſanté eſt à craindre : & il ne ſera mauuais de vous faire quelque petite Saignée amiable, de vous donner quelque petit Cliſtere dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monſieur, voila vne Mode que ie ne comprens point. Pourquoy s'aller faire ſaigner, quand on n'a point de Maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la Mode en eſt ſalutaire : & comme on boit pour la Soif à venir, il faut ſe faire, auſſi, ſaigner pour la Maladie à venir.

IACQVELINE. *En ſe retirant.*

Ma fy, ie me mocque de ça : & ie ne veux point faire de mon corps vne Boutique d'Apothiquaire.

SGANARELLE.

Vous eſtes retiue aux Remedes : mais nous ſçaurons vous ſoûmettre à la Raiſon. *Parlant à Geronte.* Ie vous donne le bon-iour.

GERONTE.

Attendez vn peu, s'il vous plaiſt.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire?

GERONTE.

Vous donner de l'Argent, Monſieur.

SGANARELLE. *Tendant sa main derriere, par dessous sa Robe, tandis que Geronte ouure sa Bource.*

Ie n'en prendray pas, Monsieur.

GERONTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Vn petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous mocquez.

GERONTE.

Voila qui est fait.

SGANARELLE.

Ie n'en feray rien.

GERONTE.

Eh!

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'Argent qui me fait agir.

GERONTE.

Ie le croy.

SGANARELLE. *Apres auoir pris l'argent.*

Cela est-il de poids?

GERONTE.

Oüy, Monsieur.

SGANARELLE.

Ie ne suis pas vn Médecin mercenaire.

GERONTE.

Ie le ſçay bien.

SGANARELLE.

L'Intereſt ne me gouuerne point.

GERONTE.

Ie n'ay pas cette penſée.

SCENE V.

Sganarelle, Leandre.

SGANARELLE. *Regardant ſon argent.*

Ma foy, cela ne va pas mal, & pourueu que...

LEANDRE.

Monſieur, il y a long temps que ie vous attens : & ie viens implorer votre aſſiſtance.

SGANARELLE. *Luy prenant le poignet.*

Voila vn pous qui eſt fort mauuais.

LEANDRE.

Ie ne ſuis point Malade, Monſieur; & ce n'eſt pas pour cela, que ie viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'eſtes pas Malade, que Diable ne le dites vous donc?

LEANDRE.

Non, pour vous dire la choſe en deux mots, ie m'appelle Leandre, qui ſuis amoureux de Lucinde, que vous venez de viſiter : & comme, par la mauuaiſe

humeur de ſon Pere, toute ſorte d'accez m'eſt fermé aupres d'elle, ie me haſarde à vous prier de vouloir ſeruir mon amour : & de me donner lieu d'executer vn Stratageme que i'ay trouué, pour luy pouuoir dire deux mots, d'où dépendent, abſolument, mon bon-heur, & ma vie.

SGANARELLE. *Pareſſant en colere.*

Pour qui me prenez-vous ? Comment oſer vous adreſſer à moy, pour vous ſeruir dans voſtre amour, & vouloir raualer la Dignité de Médecin, à des Emplois de cette nature ?

LEANDRE.

Monſieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE. *En le faiſant reculer.*

I'en veux faire moy, vous eſtes vn Impertinent.

LEANDRE.

Eh! Monſieur, doucement.

SGANARELLE.

Vn mal auiſé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Ie vous apprendray que ie ne ſuis point Homme à cela : & que c'eſt vne inſolence extreme...

LEANDRE. *Tirant vne Bource qu'il luy donne.*

Monſieur.

SGANARELLE.

De vouloir m'employer... *Tenant la Bource.* Ie ne parle pas pour vous : car vous eſtes honneſte Homme, & ie ſerois rauy de vous rendre ſeruice. Mais il y a de certains Impertinents au Monde, qui viennent prendre

les Gens pour ce qu'ils ne ſont pas : & je vous auouë que cela me met en colere.

LEANDRE.

Ie vous demande pardon, Monſieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous mocquez : dequoy eſt-il queſtion ?

LEANDRE.

Vous ſçaurez, donc, Monſieur, que cette Maladie que vous voulez guérir, eſt vne feinte Maladie. Les Médecins ont raiſonné là deſſus, comme il faut; & ils n'ont pas manqué de dire, que cela procedoit, qui, du Cerueau, qui, des Entrailles, qui, de la Ratte, qui, du Foye. Mais il eſt certain que l'Amour en eſt la véritable Cauſe : & que Lucinde n'a trouué cette Maladie, que pour ſe déliurer d'vn Mariage, dont elle eſtoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye enſemble, retirons nous d'icy : & ie vous diray en marchant ce que ie ſouhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monſieur, vous m'auez donné pour voſtre Amour, vne Tendreſſe qui n'eſt pas conceuable : & i'y perdray toute ma Médecine, ou la Malade creuera, ou bien elle ſera à vous.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

Sganarelle, Leandre.

LEANDRE.



Il me ſemble que ie ne ſuis pas mal ainſi pour vn Apothiquaire : & comme le Pere ne m'a guere, veu, ce changement d'Habit, & de Perruque, eſt aſſez capable, ie croy, de me deguiſer à ſes yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout ce que ie ſouhaiterois, ſeroit de ſçauoir cinq ou ſix grands mots de Medecine, pour parer mon Diſcours, & me donner l'air d'habile Homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'eſt pas neceſſaire. Il ſuffit de l'Habit : & ie n'en ſais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment!

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi i'entens rien en Médecine. Vous eſtes honneſte Homme, & ie veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moy.

LEANDRE.

Quoy, vous n'eſtes pas effectiuement...

SGANARELLE.

Non, vous di-ie, ils m'ont fait Medecin malgré mes Dents. Ie ne m'eſtois iamais meſlé d'eſtre ſi ſçauant que cela : & toutes mes Eſtudes n'ont eſté que iuſqu'en ſixieſme. Ie ne ſçay point ſur quoy cette Imagination leur eſt venuë : mais quand i'ay veu qu'à toute force, ils vouloient que ie fuſſe Médecin, ie me ſuis reſolu de l'eſtre, aux Deſpens de qui il appartiendra. Cependant, vous ne ſçauriez croire comment l'erreur s'eſt repanduë : & de quelle façon, chacun eſt endiablé à me croire habile Homme. On me vient chercher de tous les coſtés : & ſi les choſes vont toûjours de meſme, ie ſuis d'auis de m'en tenir, toute ma vie, à la Médecine. Ie trouue que c'eſt le Meſtier le meilleur de tous : car ſoit qu'on faſſe bien, ou ſoit qu'on faſſe mal, on eſt toûjours, payé de meſme ſorte. La méchante Beſongne ne retombe iamais ſur noſtre Dos : & nous taillons, comme il nous plaiſt, ſur l'Etoffe où nous trauaillons. Vn Cordonnier en faiſant des Souliers, ne ſçauroit gâter vn morceau de Cuir, qu'il n'en paye les Pots caſſez : mais icy, l'on peut gâter vn Homme, ſans qu'il en couſte rien. Les Beueues ne ſont point pour nous : & c'eſt toûjours, la faute de celuy qui meurt. Enfin le bon de cette Profeſſion, eſt qu'il y a parmy les Morts, vne honneſteté, vne diſcretion la plus grande du Monde : & iamais on n'en void ſe plaindre du Médecin qui l'a tüé.

LEANDRE.

Il eſt vray que les Morts ſont fort honneſtes Gens, ſur cette Matiere.

SGANARELLE. *Voyant des Hommes qui viennent vers luy.*

Voila des Gens qui ont la mine de me venir conſulter. Allez toûjours m'attendre aupres du Logis de voſtre Maitreſſe.

SCENE II.

Thibaut, Perrin, Sganarelle.

THIBAVT.

Monſieu, ie venons vous charcher, mon Fils Perrin & moy.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAVT.

Sa pauure Mere, qui a nom Parette, eſt dans vn Lit, Malade, il y a ſix mois.

SGANARELLE. *Tendant la main, comme pour receuoir de l'Argent.*

Que voulez-vous que i'y faſſe?

THIBAVT.

Ie voudrions, Monſieu, que vous nous bailliſſiez quelque petite droſlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir dequoy eſt-ce qu'elle eſt Malade.

THIBAVT.

Alle eſt Malade d'Hipocriſie, Monſieu.

SGANARELLE.

D'Hypocriſie?

THIBAVT.

Oüy, c'eſt à dire qu'alle eſt enflée par tout, & l'an dit que c'eſt quantité de ſerioſitez qu'alle a dans le Corps, & que ſon Foye, ſon Ventre, ou ſa Ratte, comme vous voudrois l'appeller, au glieu de faire du Sang, ne fait plus que de Liau. Alle a de deux iours l'vn, la Fieure quotiguenne, auec des laſſitudes & des douleurs dans les Muſcles des Iambes. On entend dans ſa Gorge, des Fleumes qui ſont tout preſt à l'étoufer : &, par fois, il luy prend des Sincoles, & des Conuerſions, que ie crayons qu'alle eſt paſſée. I'auons dans notte Village, vn Apothiquaire, reuerance parler, qui ly a donné ie ne ſçay combien d'Hiſtoires : & il m'en couſte plus d'eune douzaine de bons eſcus, en Lauemens, ne v's en déplaiſe, en Apoſtumes, qu'on ly a fait prendre, en Infections de Iacinthe, & en Portions Cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a eſté que de l'Onguent miton-mitaine. Il veloit ly bailler d'eune certaine Drogue qu'on appelle du vin Ametile : mais i'ay-ſ-eu peur, franchement, que ça l'enuoyiſt à patres, & l'an dit que ces gros Médecins tüont ie ne ſçay combien de Monde, auec cette Inuention là.

SGANARELLE. *Tendant toûjours la main & la branlant, comme pour ſigne qu'il demande de l'Argent.*

Venons au Fait, mon Amy, venons au Fait.

THIBAVT.

Le fait eſt, Monſieu, que ie venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que ie faſſions.

SGANARELLE.

Ie ne vous entens point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma Mere est Malade, & vela deux Escus que ie vous apportons, pour nous bailler queuque Remede.

SGANARELLE.

Ah! ie vous entens, vous. Voila vn Garçon qui parle clairement, qui s'explicque comme il faut. Vous dites que vostre Mere est malade d'Hydropisie, qu'elle est enflée par tout le Corps, qu'elle a la Fieure, auec des Douleurs dans les Iambes : & qu'il luy prend, par fois, des Sincopes, & des Conuulsions, c'est-à-dire, des Euanoüissemens!

PERRIN.

Eh oüy, Monsieu, c'est iustement çà.

SGANARELLE.

I'ay compris d'abord, vos parolles. Vous auez un Pere qui ne sçait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez vn Remede?

PERRIN.

Oüy, Monsieu.

SGANARELLE.

Vn Remede pour la guerir?

PERRIN.

C'est comme ie l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voila vn morceau de Fromage, qu'il faut que vous luy fassiez prendre.

PERRIN.

Du Fromage, Monsieu?

SGANARELLE.

Oüy, c'eſt vn Formage preparé, où il entre de l'Or, du Coral, & des Perles, & quantité d'autres choſes precieuſes.

PERRIN.

Monſieu, ie vous ſommes bien obligez : & i'allons ly faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

Iacqueline, Sganarelle, Lucas.

SGANARELLE.

Voicy la belle Nourrice. Ah! Nourrice de mon cœur, ie ſuis rauy de cette rencontre : & voſtre veuë eſt la Rhubarbe, la Caſſe & le Sené, qui purgent toute la Melancholie de mon Ame.

IACQVELINE.

Par ma figué, Monſieu le Médecin, ça eſt trop bian dit pour moy : & ie n'entens rian à tout votte Latin.

SGANARELLE.

Deuenez malade, Nourrice, ie vous prie, deuenez malade pour l'amour de moy. I'aurois toutes les ioyes du Monde, de vous guerir.

IACQVELINE.

Ie ſis votte Saruante, i'ayme bian mieux qu'an ne me gueriſſe pas.

SGANARELLE.

Que ie vous plains, belle Nourrice, d'auoir vn Mary ialous & faſcheux, comme celuy que vous auez!

IACQVELINE.

Que velez-vous, Monſieu, c'eſt pour la Penitence de mes Fautes : & là où la Cheure eſt liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment, vn Ruſtre comme cela! Vn Homme qui vous obſerue toûjours, & ne veut pas que Perſonne vous parle!

IACQVELINE.

Hélas! vous n'auez rien veu encore : & ce n'eſt qu'vn petit échantillon de ſa mauuaiſe humeur.

SGANARELLE.

Eſt-il poſſible, & qu'vn Homme ait l'Ame aſſez baſſe, pour maltraitter vne Perſonne comme vous? Ah que i'en ſçais, belle Nourrice, & qui ne ſont pas loin d'icy, qui ſe tiendroient heureux de baiſer, ſeulement, les petits bouts de vos Petons. Pourquoy faut-il qu'vne Perſonne ſi bien faite, ſoit tombée en de telles mains : & qu'vn franc Animal, vn Brutal, vn Stupide, vn Sot... Pardonnez-moy, Nourrice, ſi ie parle ainſi de voſtre Mary.

IACQVELINE.

Eh, Monſieu, ie ſçay bien qu'il merite tous ces Noms-là.

SGANARELLE.

Oüy, ſans doute, Nourrice, il les merite : & il meriteroit encore, que vous luy miſſiez quelque Choſe ſur la Teſte, pour le punir des Soupçons qu'il a.

IACQVELINE.

Il eſt bien vray, que ſi ie n'auois, deuant les yeux, que ſon intereſt, il pourroit m'obliger à queuque étrange choſe.

SGANARELLE.

Ma Foy, vous ne feriez pas mal, de vous vanger de luy, auec quelqu'vn. C'eſt vn Homme, ie vous le dy, qui merite bien cela : & ſi i'eſtois aſſez heureux, belle Nourrice, pour eſtre choiſi pour...

En cét endroit, tous deux apperceuant Lucas qui eſtoit derriere eux, & entendoit leur Dialogue, chacun ſe retire de ſon coſté, mais le Medecin d'vne maniere fort plaiſante.

SCENE IV.

Geronte, Lucas.

GERONTE.

Hola Lucas, n'as-tu point veu icy, noſtre Medecin?

LVCAS.

Et oüy, de par tous les Diantres, ie l'ay veu, & ma Femme auſſi.

GERONTE.

Où eſt-ce, donc, qu'il peut eſtre?

LVCAS.

Ie ne ſçay : mais ie voudrois qu'il fuſt à tous les Guebles.

GERONTE.

Va-t-en voir vn peu, ce que fait ma Fille.

SCENE V.

Sganarelle, Leandre, Geronte.

GERONTE.

Ah! Monſieur, ie demandois où vous eſtiez.

SGANARELLE.

Ie m'eſtois amuſé dans vôtre Cour, à expulſer le ſuperflu de la Boiſſon. Comment ſe porte la Malade?

GERONTE.

Vn peu plus mal, depuis voſtre Remede.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'eſt ſigne qu'il opere.

GERONTE.

Oüy, mais en operant, ie crains qu'il ne l'étoufe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine : i'ay des Remedes qui ſe mocquent de tout, & ie l'attens à l'Agonie.

GERONTE.

Qui eſt cét Homme-là, que vous amenez?

SGANARELLE, *faiſant des ſignes auec la main que c'eſt vn Apoticaire.*

C'eſt...

GERONTE.

Quoy?

SGANARELLE.

Celuy...

GERONTE.

Eh!

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Ie vous entens.

SGANARELLE.

Voſtre Fille en aura beſoin.

SCENE VI.

Iacqueline, Lucinde, Geronte, Leandre, Sganarelle.

IACQVELINE.

Monſieu, vela voſtre Fille qui veut vn peu marcher.

SGANARELLE.

Cela luy fera du bien. Allez vous en, Monſieur l'Apotiquaire, taſter vn peu ſon Pouls, afin que ie raiſonne tantoſt, auec vous, de ſa Maladie.

En cét endroit il tire Geronte à vn bout du Theatre, & luy paſſant vn bras ſur les épaules, luy rabat la main ſous le menton, auec laquelle il le fait retourner vers luy, lors qu'il veut regarder ce que ſa Fille & l'Apoticaire font enſemble luy tenant, cependant, le Diſcours ſuiuant, pour l'amuſer.

Monſieur, c'eſt vne grande & ſubtile Queſtion entre les Docteurs, de ſçauoir ſi les Femmes ſont plus faciles à guerir que les Hommes? Ie vous prie d'écouter cecy, s'il vous plaiſt. Les vns diſent que non, les autres diſent

que oüy : & moy ie dis que oüy, & non. Dautant que l'Incongrüité des Humeurs opaques, qui ſe rencontrent au Temperament naturel des Femmes, eſtant cauſe que la Partie Brutale veut touſiours prendre empire ſur la Senſitiue, on void que l'inegalité de leurs opinions, dépend du Mouuement oblique, du Cercle de la Lune : & comme le Soleil qui darde ſes Rayons ſur la Concauité de la Terre, trouue...

LVCINDE.

Non, ie ne ſuis point du tout capable de changer de ſentimens.

GERONTE.

Voilà ma Fille qui parle! O grande Vertu du Remede! ô admirable Médecin! Que ie vous ſuis obligé, Monſieur, de cette gueriſon merueilleuſe : & que puis-ie faire pour vous, apres vn tel ſeruice!

SGANARELLE, *ſe promenant ſur le Theatre, & s'eſſuiant le Front.*

Voilà vne Maladie, qui m'a bien donné de la peine!

LVCINDE.

Oüy, mon Pere, i'ay recouuré la parole : mais ie l'ay recouurée pour vous dire, que ie n'auray iamais d'autre Eſpous que Leandre, & que c'eſt inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais...

LVCINDE.

Rien n'eſt capable d'eſbranler la Reſolution que i'ay priſe.

GERONTE.

Quoy...

LVCINDE.

Vous m'oppoſerez en vain de belles Raiſons.

GERONTE.

Si...

LVCINDE.

Tous vos Diſcours ne feruiront de rien.

GERONTE.

Ie...

LVCINDE.

C'eſt vne choſe où ie ſuis determinée.

GERONTE.

Mais...

LVCINDE.

Il n'eſt Puiſſance Paternelle, qui me puiſſe obliger à me marier malgré moy.

GERONTE.

I'ay...

LVCINDE.

Vous auez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il...

LVCINDE.

Mon cœur ne ſçauroit ſe ſoûmettre à cette tyrannie.

GERONTE.

Là...

LVCINDE.

Et ie me ietteray pluſtoſt dans vn Conuent, que d'eſpouſer vn Homme que ie n'ayme point.

GERONTE.

Mais...

LVCINDE, *Parlant d'vn ton de voix à étourdir.*

Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Ie n'en feray rien. Cela eſt reſolu.

GERONTE.

Ah! quelle impétüoſité de Paroles, il n'y a pas moyen d'y reſiſter. Monſieur, ie vous prie de la faire redeuenir müette.

SGANARELLE.

C'eſt vne choſe qui m'eſt impoſſible. Tout ce que ie puis faire pour voſtre ſeruice, eſt de vous rendre ſourd, ſi vous voulez.

GERONTE.

Ie vous remercie. Penſes-tu donc...

LVCINDE.

Non, toutes vos raiſons ne gagneront rien ſur mon Ame.

GERONTE.

Tu épouſeras Horace, dès ce ſoir.

LVCINDE.

I'épouſeray pluſtoſt la Mort.

SGANARELLE.

Mon Dieu, arreſtez-vous, laiſſez-moy medicamenter cette Affaire. C'eſt vne Maladie qui la tient : & ie ſçais le Remede qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il poſſible, Monſieur, que vous puſſiez, auſſi, guerir cette Maladie d'Eſprit?

SGANARELLE.

Oüy, laiſſez-moy faire, i'ay des Remedes pour tout :

& noſtre Apotiquaire nous ſeruira pour cette Cure. (*Il appelle l'Apoticaire & luy parle.*) Vn mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Leandre, eſt tout à fait contraire aux volontez du Pere, qu'il n'y a point de temps à perdre, que les Humeurs ſont fort aigries, & qu'il eſt neceſſaire de trouuer promptement vn Remede à ce Mal qui pourroit empirer par le retardement. Pour moy ie n'y en vois qu'vn ſeul, qui eſt vne priſe de Fuitte Purgatiue, que vous meſlerez comme il faut, auec deux Drachmes de Matrimonium en Pilules. Peut-eſtre fera-t'elle quelque difficulté à prendre ce Remede : mais comme vous eſtes habile Homme dans voſtre Métier, c'eſt à vous de l'y reſoudre, & luy faire aualler la choſe du mieux que vous pourrez. Allez vous-en luy faire faire vn petit tour de Iardin, afin de preparer les Humeurs, tandis que i'entretiendray icy ſon Pere : mais ſur tout ne perdez point de temps. Au Remede, viſte, au Remede ſpecifique.

SCENE VII.

Geronte, Sganarelle.

GERONTE.

Quelles Drogues, Monſieur, ſont celles que vous venez de dire? Il me ſemble que ie ne les ay iamais, oüy nommer.

SGANARELLE.

Ce ſont Drogues dont on ſe ſert dans les néceſſitez vrgentes.

GERONTE.

Auez-vous iamais, veu vne inſolence pareille à la ſienne?

SGANARELLE.

Les Filles ſont quelquefois, vn peu teſtuës.

GERONTE.

Vous ne ſçauriez croire comme elle eſt affolée de ce Leandre.

SGANARELLE.

La Chaleur du Sang, fait cela dans les ieunes Eſprits.

GERONTE.

Pour moy, dès que i'ay eu découuert la violence de cét Amour, i'ay ſçeu tenir toûjours ma Fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous auez fait ſagement.

GERONTE.

Et i'ay bien empeſché qu'ils n'ayent eu communication enſemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il ſeroit arriué quelque folie, ſi i'auois ſouffert qu'ils ſe fuſſent veus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et ie croy qu'elle auroit eſté Fille à s'en aller auec luy.

SGANARELLE.

C'eſt prudemment, raiſonné.

GERONTE.

On m'auertit qu'il fait tous ſes efforts pour luy parler.

SGANARELLE.

Quel Droſle!

GERONTE.

Mais il perdra ſon temps.

SGANARELLE.

Ah, ah.

GERONTE.

Et i'empeſcheray bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à vn Sot, & vous ſçauez des Rubriques, qu'il ne ſçait pas; plus fin que vous n'eſt pas beſte.

SCENE VIII.

Lucas, Geronte, Sganarelle.

LVCAS.

Ah palſanguenne, Monſieu, vaicy bian du tintamarre, votte Fille s'en eſt enfuye auec ſon Liandre, c'eſtoit luy qui eſtoit l'Apothiquaire, & vela Monſieu le Médecin, qui a fait cette belle Operation là.

GERONTE.

Comment, m'aſſaſſiner de la façon! Allons, vn Commiſſaire, & qu'on empeſche qu'il ne ſorte. Ah Traiſtre, ie vous feray punir par la Iuſtice.

LVCAS.

Ah par ma fy, Monſieu le Médecin, vous ſerez pendu, ne bougez de là ſeulement.

SCENE IX.

Martine, Sganarelle, Lucas.

MARTINE.

Ah! mon Dieu, que i'ay eu de la peine à trouuer ce Logis : dites-moy vn peu des Nouuelles du Medecin que ie vous ay donné.

LVCAS.

Le vela, qui va eſtre pendu.

MARTINE.

Quoy, mon Mary pendu! helas! & qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enleuer la Fille de notte Maiſtre.

MARTINE.

Helas! mon cher Mary, eſt-il bien vray qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois, ah.

MARTINE.

Faut-il que tu te laiſſes mourir en preſence de tant de Gens.

SGANARELLE.

Que veux-tu que i'y faſſe.

MARTINE.

Encore, ſi tu auois acheué de couper noſtre Bois, ie prendrois quelque conſolation.

SGANARELLE.

Retire-toy de là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non, ie veux demeurer pour t'encourager à la Mort : & ie ne te quitteray point, que ie ne t'aye veu pendu.

SGANARELLE.

Ah!

SCENE X.

Geronte, Sganarelle, Martine, Lucas.

GERONTE.

Le Commiſſaire viendra bien toſt, & l'on s'en va vous mettre en lieu, où l'on me reſpondra de vous.

SGANARELLE, *le Chapeau à la main.*

Helas, cela ne ſe peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GERONTE.

Non, non, la Iuſtice en ordonnera. Mais que vois-ie?

SCENE XI & DERNIERE.

Leandre, Lucinde, Iacqueline, Lucas, Geronte, Sganarelle, Martine.

LEANDRE.

Monſieur, ie viens faire paroiſtre Leandre à vos yeux, & remettre Lucinde en voſtre pouuoir, nous auons eu deſſein de prendre la fuite nous deux, & de nous aller marier enſemble : mais cette entrepriſe a fait place à vn procedé plus honneſte : ie ne pretens point vous voller voſtre Fille, & ce n'eſt que de voſtre main que ie veux la receuoir : ce que ie vous diray, Monſieur, c'eſt que ie viens tout à l'heure de receuoir des Lettres, par où i'apprens que mon Oncle eſt mort, & que ie ſuis Heritier de tous ſes Biens.

GERONTE.

Monſieur, voſtre Vertu m'eſt tout à fait conſiderable, & ie vous donne ma Fille, auec la plus grande joye du Monde.

SGANARELLE.

La Medecine l'a eſchappé belle!

MARTINE.

Puiſque tu ne ſeras point pendu, rens-moy grace d'eſtre Médecin : car c'eſt moy qui t'ay procuré cét Honneur.

SGANARELLE.

Oüy, c'eſt toy qui m'as procuré ie ne ſçay combien de coups de Baſton.

LEANDRE.

L'effect en eſt trop beau, pour en garder du reſſentiment.

SGANARELLE.

Soit, ie te pardonne ces coups de Baſton, en faueur de la Dignité où tu m'as eſleué : mais prepare-toy deſormais à viure dans vn grand reſpect auec vn Homme de ma conſequence, & ſonge que la Colere d'vn Médecin eſt plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN.





MELICERTE,

COMEDIE

PASTORALE HEROIQVE.

Par J. B. P. de MOLIERE.

Representée la premiere fois à S. Germain en Laye pour le Roy, au Ballet des Muses en Decembre 1666.

Par la Trouppe du Roy.

PERSONNAGES.

ACANTE, Amant de Daphné.
TYRENE, Amant d'Eroxene.
DAPHNÉ, Bergere.
EROXENE, Bergere.
LYCARSIS, Paſtre, crû pere de Mirtil.
MIRTIL, Amant de Melicerte.
MELICERTE, Nymphe ou Bergere, Amante de Mirtil.
CORINE, Confidente de Melicerte.
NICANDRE, Berger.
MOPSE, Berger, crû Oncle de Melicerte.

La Scene eſt en Theſſalie dans la Valée de Tempé.



MELICERTE,

COMEDIE

PASTORALE HEROIQVE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

Tyrene, Daphné, Acante, Eroxene.

ACANTE.



AH! charmante Daphné.

TYRENE.

Trop aimable Eroxene.

DAPHNÉ.

Acante, laiſſe-moy.

EROXENE.

Ne me ſuis point, Tyrene.

ACANTE.

Pourquoy me chaſſes-tu?

TYRENE.

Pourquoy fuis-tu mes pas?

DAPHNÉ.

Tu me plais loin de moy.

EROXENE.

Je n'ayme où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TYRENE.

Ne cesseras-tu point de m'estre si cruelle?

DAPHNÉ.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'estre si fâcheux?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TYRENE.

Si tu ne me secours. ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien en m'éloignant, je te vais satisfaire.

TYRENE.

Mon départ va t'oster ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Genereuſe Eroxene, en faveur de mes feux,
Daigne au moins par pitié luy dire un mot ou deux.

TYRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et ſçache d'où pour moy procede tant de haine.

SCENE II.

Daphné, Eroxene.

EROXENE.

Acante a du merite, & t'aime tendrement.
D'où vient que tu luy fais un ſi dur traitement?

DAPHNÉ.

Tyrene vaut beaucoup, & languit pour tes charmes,
D'où vient que ſans pitié tu vois couler ſes larmes?

EROXENE.

Puis que j'ay fait icy la demande avant toy,
La raiſon te condamne à répondre avant moy.

DAPHNÉ.

Pour tous les ſoins d'Acante, on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve ſenſible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tyrene éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix eſt maiſtre de mon cœur.

DAPHNÉ.

Puis-je ſçavoir de toy ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oüy, ſi tu veux du tien m'apprendre le miſtere.

DAPHNÉ.

Sans te nommer celuy qu'Amour m'a fait choiſir,
Je puis facilement contenter ton deſir,
Et de la main d'Atis, ce Peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable,
Qui juſqu'au moindre trait lui reſſemble ſi fort,
Qu'il eſt ſeur que tes yeux le connoiſtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une meſme voye,
Et payer ton ſecret en pareille monnoye.
J'ay de la main auſſi de ce Peintre fameux,
Un aimable Portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ſes traits & de ſa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toy-meſme.

DAPHNÉ.

La boëte que le Peintre a fait faire pour moy,
Eſt tout à fait ſemblable à celle que je voy.

EROXENE.

Il eſt vray, l'une à l'autre entierement reſſemble,
Et certe, il faut qu'Atis les ait fait faire enſemble.

DAPHNÉ.

Faiſons en meſme temps par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du ſecret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus viſte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ.

La méprise eſt plaiſante, & tu te broüilles bien,
Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il eſt vray, je ne ſçay comme j'ay fait la choſe.

DAPHNÉ.

Donne. De cette erreur ta reſverie eſt cauſe.

EROXENE.

Que veut dire cecy ? nous nous joüons, je croy.
Tu fais de ces Portraits meſme choſe que moy.

DAPHNÉ.

Certe, c'eſt pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE.

Voicy le vray moyen de ne ſe point méprendre.

DAPHNÉ.

De mes ſens prevenus eſt-ce une illuſion ?

EROXENE.

Mon ame ſur mes yeux fait-elle impreſſion ?

DAPHNÉ.

Myrtil à mes regards s'offre dans cét ouvrage.

EROXENE.

De Myrtil dans ces traits, je rencontre l'Image.

DAPHNÉ.

C'eſt le jeune Myrtil qui fait naiſtre mes feux.

EROXENE.

C'eſt au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'huy te prier de luy dire

Les ſoins que pour ſon ſort ſon merite m'inſpire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour ſervir mon ardeur,
Dans le deſſein que j'ay de m'aſſurer ſon cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inſpire eſt-elle ſi puiſſante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui ſoit ſi violente?

DAPHNÉ.

Il n'eſt point de froideur qu'il ne puiſſe enflamer.
Et ſa grace naiſſante a de quoy tout charmer.

EROXENE.

Il n'eſt Nymphe en l'aimant qui ne ſe tinſt heureuſe,
Et Diane ſans honte en feroit amoureuſe.

DAPHNÉ.

Rien que ſon air charmant ne me touche aujourd'huy
Et ſi j'avois cent cœurs, ils ſeroient tous pour luy.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroiſtre,
Et ſi j'avois un Sceptre, il en ſeroit le Maiſtre.

DAPHNÉ.

Ce ſeroit donc en vain qu'à chacune en ce jour,
On nous voudroit du ſein arracher cét amour.
Nos ames dans leurs vœux ſont trop bien affermies,
Ne taſchons, s'il ſe peut, qu'à demeurer amies.
Et puis qu'en meſme temps pour le meſme ſujet,
Nous avons toutes deux formé meſme projet,
Mettons dans ce debat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage,

Et courons nous ouvrir enſemble à Lycarſis,
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ay peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte,
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte,
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux :
Mais enfin j'y ſouſcris, courons trouver ce pere,
Allons-luy de nos cœurs découvrir le miſtere,
Et conſentons qu'aprés Myrtil, entre nous deux,
Décide par ſon choix ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit, je voy Lycarſis avec Mopſe & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons nous pour attendre.

SCENE III.

Lycarſis, Mopſe, Nicandre.

NICANDRE.

Dy-nous donc ta nouvelle ?

LYCARSIS.

Ah, que vous me preſſez !
Cela ne ſe dit pas comme vous le penſez.

MOPSE.

Que de ſottes façons, & que de badinage !
Menalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LYCARSIS.

Parmy les curieux des affaires d'Eſtat,

Une nouvelle à dire eſt d'un puiſſant éclat.
Je veux me mettre un peu ſur l'homme d'importance,
Et joüir quelque temps de voſtre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu par tes delais nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaiſir à te rendre faſcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arriere.

LYCARSIS.

Priez-moy donc tous deux de la bonne maniere,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moy ce que vous deſirez.

MOPSE.

La peſte ſoit du fat, laiſſons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler bien plus que nous d'entendre.
Sa noüvelle luy peſe, il veut s'en décharger,
Et ne l'écouter pas, eſt le faire enrager.

LYCARSIS.

Eh.

NICANDRE.

Te voila puny de tes façons de faire.

LYCARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaires.

LYCARSIS.

Quoy vous ne voulez point m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LYCARSIS.

Et bien
Je ne diray donc mot, & vous ne ſçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LYCARSIS.

Vous ne ſçaurez pas qu'avec magnificence,
Le Roy vient d'honorer Tempé de ſa preſence :
Qu'il entra dans Lariſe hier ſur le haut du jour :
Qu'à l'aiſe je l'y vis avec toute ſa Cour :
Que ces bois vont joüir aujourd'huy de ſa veuë,
Et qu'on raiſonne fort touchant cette venuë.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auſſi de rien ſçavoir.

LYCARSIS.

Je vis cent choſes là raviſſantes à voir.
Ce ne ſont que Seigneurs, qui des pieds à la teſte,
Sont brillans & parez comme au jour d'une feſte,
Ils ſurprennent la veuë, & nos prez au Printemps,
Avec toutes leurs fleurs ſont bien moins éclatans.
Pour le Prince entre tous, ſans peine on le remarque,
Et d'une ſtade loin, il ſent ſon grand Monarque,
Dans toute ſa perſonne, il a je ne ſçay quoy,
Qui d'abord fait juger que c'eſt un maître Roy.
Il le fait d'une grace à nulle autre ſeconde,
Et cela ſans mentir luy ſied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme de toutes parts,
Toute ſa Cour s'empreſſe à chercher ſes regards :
Ce ſont autour de luy confuſions plaiſantes,

Et l'on diroit d'un tas de mouches reluifantes,
Qui fuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de fi beau fous le Ciel,
Et la fefte de Pan parmy nous fi cherie,
Auprés de ce fpectacle eft une gueuferie :
Mais puis que fur le fier vous vous tenez fi bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LYCARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

Eroxene, Daphné, Lycarfis.

LYCARSIS.

C'eft de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benets & les impertinens.

DAPHNÉ.

Le Ciel tienne, Pafteur, vos brebis toûjours faines.

EROXENE.

Cerés tienne de grains vos granges toûjours pleines.

LYCARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un Epoux,
Qui vous aime beaucoup, & foit digne de vous.

DAPHNÉ.

Ah, Lycarſis, nos vœux à meſme but aſpirent.

EROXENE.

C'eſt pour le meſme objet que nos deux cœurs ſoûpirent.

DAPHNÉ.

Et l'amour cét Enfant qui cauſe nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il bleſſe nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons icy chercher voſtre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la preference.

LYCARSIS.

Nymphes...

DAPHNÉ.

Pour ce bien ſeul nous pouſſons des ſoûpirs.

LYCARSIS.

Je ſuis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos deſirs.

DAPHNÉ.

C'eſt un peu librement expliquer ſa penſée.

LYCARSIS.

Pourquoy?

EROXENE.

La bienſeance y ſemble un peu bleſſée.

LYCARSIS.

Ah point!

DAPHNÉ.

Mais quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut ſans nulle honte en faire un libre aveu.

LYCARSIS.

Je...

EROXENE.

Cette liberté nous peut eſtre permiſe,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autoriſe.

LYCARSIS.

C'eſt bleſſer ma pudeur que me flater ainſi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modeſtie icy.

DAPHNÉ.

Enfin tout noſtre bien eſt en voſtre puiſſance.

EROXENE.

C'eſt de vous que dépend noſtre unique eſperance.

DAPHNÉ.

Trouverons-nous en vous quelques difficultez?

LYCARSIS.

Ah!

EROXENE.

Nos vœux, dites-moy, ſeront-ils rejettez?

LYCARSIS.

Non, j'ay receu du Ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme, & je me ſens comme elle
Pour les deſirs d'autruy beaucoup d'humanité,
Et je ne ſuis point homme à garder de fierté.

DAPHNÉ.

Accordez donc Myrtil à noſtre amoureux zele.

EROXENE.

Et ſouffrez que ſon choix regle noſtre querelle.

LYCARSIS.

Myrtil?

DAPHNÉ.

Oüy, c'eſt Myrtil que de vous nous voulons.

EROXENE.

De qui penſez-vous donc qu'icy nous vous parlons?

LYCARSIS.

Je ne ſçay, mais Myrtil n'eſt guere dans un âge
Qui ſoit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ.

Son merite naiſſant peut fraper d'autres yeux,
Et l'on veut s'engager un bien ſi precieux,
Prevenir d'autres cœurs, & braver la fortune
Sous les fermes liens d'une chaiſne commune.

EROXENE.

Comme par ſon eſprit & ſes autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le temps,
Noſtre flâme pour luy veut en faire de meſme,
Et regler tous ſes vœux ſur ſon merite extrême.

LYCARSIS.

Il eſt vray qu'à ſon âge, il ſurprend quelquefois.
Et cét Athenien qui fut chez moy vingt mois,
Qui le trouvant joly, ſe mit en fantaiſie
De luy remplir l'eſprit de ſa philoſophie,
Sur de certains diſcours l'a rendu ſi profond,
Que tout grand que je ſuis, ſouvent il me confond,
Mais avec tout cela, ce n'eſt encor qu'enfance,
Et ſon fait eſt mélé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'eſt point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croye atteint déja d'un peu d'amour,
Et plus d'une avanture à mes yeux s'eſt offerte,
Où j'ai connu qu'il ſuit la jeune Melicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer, & je voy...

LYCARSIS.

Franc abus.
Pour elle paſſe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans dans ſon ſexe eſt une grande avance.
Mais pour luy, le jeu ſeul l'occupe tout, je penſe,
Et les petits deſirs de ſe voir ajuſté
Ainſi que les Bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin nous deſirons par le nœud d'hymenée,
Attacher ſa fortune à noſtre deſtinée.

EROXENE.

Nous voulons l'une & l'autre avec pareille ardeur,
Nous aſſurer de loin l'empire de ſon cœur.

LYCARSIS.

Je m'en tiens honoré autant qu'on ſçauroit croire.
Je ſuis un pauvre Paſtre, & ce m'eſt trop de gloire,
Que deux Nymphes d'un rang le plus haut du païs,
Diſputent à ſe faire un époux de mon fils.
Puis qu'il vous plaiſt qu'ainſi la choſe s'execute,
Je conſens que ſon choix regle voſtre diſpute,
Et celle qu'à l'écart laiſſera cet arreſt,
Pourra pour ſon recours m'épouſer, s'il luy plaît.
C'eſt toûjours même ſang & preſque même choſe.

Mais le voicy, souffrez qu'un peu je le dispose,
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraischement.
Et voila ses amours & son attachement.

SCENE V.

Myrtil, Lycarsis, Eroxene, Daphné.

MYRTIL.

Innocente petite beste,
Qui contre ce qui vous arreste,
Vous debattez tant à mes yeux,
De vostre liberté ne plaignez point la perte,
Vostre destin est glorieux,
Je vous ay pris pour Melicerte.
Elle vous baisera vous prenant dans sa main,
Et de vous mettre en son sein,
Elle vous fera la grace.
Est-il un sort au monde & plus doux & plus beau?
Et qui des Rois, helas, heureux petit moineau,
Ne voudroit estre en vostre place?

LYCARSIS.

Myrtil, Myrtil, un mot, laissons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre chose icy que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Myrtil, à la fois te pretendent,
Et tout jeune déja pour époux te demandent.
Je dois par un Hymen t'engager à leurs vœux,
Et c'est toy que l'on veut qui choisisse des deux.

MYRTIL.

Ces Nymphes...

LYCARSIS.

Oüy, des deux tu peux en choiſir une ;
Voy quel eſt ton bonheur, & benis la fortune.

MYRTIL.

Ce choix qui m'eſt offert, peut-il m'eſtre un bonheur,
S'il n'eſt aucunement ſouhaité de mon cœur?

LYCARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive, & que ſans ſe confondre,
A l'honneur qu'elles font, on ſonge à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui regne parmy nous,
Deux Nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous,
Et de vos qualitez les merveilles écloſes,
Font que nous renverſons icy l'ordre des choſes.

DAPHNÉ.

Nous vous laiſſons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Conſulter ſur ce choix vos yeux & voſtre cœur,
Et nous n'en voulons point prevenir les ſuffrages
Par un recit paré de tous nos avantages.

MYRTIL.

C'eſt me faire un honneur dont l'éclat me ſurprend ;
Mais cet honneur pour moy, je l'avoüe, eſt trop grand.
A vos rares bontez, il faut que je m'oppoſe,
Pour meriter ce ſort, je ſuis trop peu de choſe :
Et je ſerois faſché, quels qu'en ſoient les appas,
Qu'on vous blaſmaſt pour moy de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos deſirs, quoy qu'on en puiſſe croire,
Et ne vous chargez point du ſoin de noſtre gloire.

DAPHNÉ.

Non, ne defcendez point dans ces humilitez,
Et laiffez-nous juger ce que vous meritez.

MYRTIL.

Le choix qui m'eft offert s'oppofe à vôtre attente,
Et peut feul empefcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choifir de deux grandes beautez,
Egales en naiffance, & rares qualitez?
Rejetter l'une ou l'autre eft un crime effroyable;
Et n'en choifir aucune eft bien plus raifonnable.

EROXENE.

Mais en faifant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ.

Puis que nous confentons à l'arreft qu'on peut rendre,
Ces raifons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL.

Et bien, fi ces raifons ne vous fatisfont pas,
Celle-cy le fera, j'aime d'autres appas,
Et je fens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Eft infenfible & fourd à tout autre avantage.

LYCARSIS.

Comment donc? qu'eft ce-cy? qui l'euft pû prefumer?
Et fçavez-vous, morveux, ce que c'eft que d'aimer?

MYRTIL.

Sans fçavoir ce que c'eft, mon cœur a fçeu le faire.

LYCARSIS.

Mais cét amour me choque, & n'eft pas neceffaire.

MYRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaist,
Me faire un cœur sensible & tendre comme il est.

LYCARSIS.

Mais ce cœur que j'ay fait, me doit obeïssance.

MYRTIL.

Oüy, lors que d'obeïr il est en sa puissance.

LYCARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MYRTIL.

Que n'empeschiez-vous donc que l'on peust le charmer?

LYCARSIS.

Et bien, je vous défends que cela continuë.

MYRTIL.

La défense, j'ay peur, sera trop tard venuë.

LYCARSIS.

Quoy, les peres n'ont pas des droits superieurs?

MYRTIL.

Les Dieux qui sont bien plus ne forcent point les cœurs.

LYCARSIS.

Les Dieux... Paix, petit sot, cette philosophie
Me...

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS.

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vay luy donner le fouët tout devant vous :

Ah, ah, je vous feray ſentir que je ſuis pere.

DAPHNÉ.

Traitons, de grace, icy les choſes ſans colere.

EROXENE.

Peut-on ſçavoir de vous cét objet ſi charmant,
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait ſon Amant?

MYRTIL.

Melicerte, Madame, elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Myrtil, ſes qualitez aux noſtres?

DAPHNÉ.

Le choix d'elle & de nous eſt aſſez inégal.

MYRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal,
Daignez conſiderer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un deſordre extrême.
Si j'outrage en l'aimant vos celeſtes attrais,
Elle n'a point de part au crime que je fais :
C'eſt de moy, s'il vous plaiſt, que vient toute l'offenſe.
Il eſt vray, d'elle à vous, je ſçay la difference,
Mais par ſa deſtinée on ſe trouve enchaiſné,
Et je ſens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le reſpect, Nymphes, imaginable :
Pour elle tout l'amour dont une ame eſt capable.
Je vois à la rougeur qui vient de vous ſaiſir,
Que ce que je vous dy ne vous fait pas plaiſir.
Si vous parlez, mon cœur apprehende d'entendre
Ce qui peut le bleſſer par l'endroit le plus tendre :
Et pour me dérober à de ſemblables coups,

Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS.

Myrtil, hola, Myrtil, veux-tu revenir, traiſtre.
Il fuit, mais on verra qui de nous eſt le maiſtre.
Ne vous effrayez point de tous ces vains tranſports,
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Melicerte, Corine.

MELICERTE.



H, Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'eſt de Lycarſis qu'elle tient la nouvelle.

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que les qualitez, dont Myrtil eſt orné,
Ont ſçeu toucher d'amour Eroxene & Daphné.

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur eſt ſi grande,
Qu'enſemble elles en ont déja fait la demande,
Et que dans ce debat elles ont fait deſſein
De paſſer dés cette heure à recevoir ſa main.
Ah, que tes mots ont peine à ſortir de ta bouche,
Et que c'eſt foiblement que mon ſoucy te touche!

CORINE.

Mais quoy, que voulez-vous, c'eſt-là la verité,
Et vous redites tout, comme je l'ay conté.

MELICERTE.

Mais comment Lycarſis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je croy, qui doit beaucoup luy plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toy qui ſçais mon ardeur,
Qu'avec ce mot, hélas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le ſort implacable
Auprés d'elles me rend trop peu conſiderable,
Et qu'à moy par leur rang on les va preferer,
N'eſt-ce pas une idée à me deſeſperer?

CORINE.

Mais quoy? je vous réponds & dis ce que je penſe.

MELICERTE.

Ah, tu me fais mourir par ton indifference.
Mais dy quels ſentimens Myrtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne ſçay.

MELICERTE.

Et c'eſt là ce qu'il faloit ſçavoir,
Cruelle.

CORINE.

En verité, je ne ſçay comment faire,
Et de tous les coſtez je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'eſt que tu n'entres point dans tous les mouvemens

D'un cœur, helas, remply de tendres ſentimens.
Va-t-en, laiſſe-moy ſeule en cette ſolitude
Paſſer quelques momens de mon inquietude.

SCENE II.

Melicerte.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'eſt que d'aimer,
Et Beliſe avoit ſçeu trop bien m'en informer.
Cette charmante mere avant ſa deſtinée,
Me diſoit une fois ſur le bord du Pénée :
Ma fille, ſonge à toy, l'amour aux jeunes cœurs
Se preſente toûjours entouré de douceurs.
D'abord il n'offre aux yeux que choſes agreables :
Mais il traiſne aprés luy des troubles effroyables.
Et ſi tu veux paſſer tes jours dans quelque paix,
Toûjours comme d'un mal défend-toy de ſes traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'eſtois ſouvenuë :
Et quand Myrtil venoit à s'offrir à ma veuë,
Qu'il joüoit avec moy, qu'il me rendoit des ſoins,
Je vous diſois toûjours de vous y plaire moins,
Vous ne me creuſtes point, & voſtre complaiſance
Se vit bien-toſt changée en trop de bien-veillance.
Dans ce naiſſant amour qui flatoit vos deſirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaiſirs :
Cependant vous voyez la cruelle diſgrace,
Dont en ce triſte jour le deſtin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voila reduit !
Ah, mon cœur ! ah, mon cœur ! je vous l'avois bien dit :

Mais tenons, s'il se peut, nostre douleur couverte.
Voicy..

SCENE III.

Myrtil, Melicerte.

MYRTIL.

J'ay fait tantost, charmante Melicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-estre un jour je deviendray jaloux.
C'est un jeune Moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux pour vous l'offrir apprivoiser moy-même.
Le present n'est pas grand; mais les divinitez
Ne jettent leurs regards que sur les volontez.
C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse
Des presens que... Mais Ciel, d'où vient cette tristesse?
Qu'avez-vous, Melicerte, & quel sombre chagrin
Seroit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point? & ce morne silence
Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez, de quel ennuy ressentez-vous les coups?
Qu'est-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'est rien.

MYRTIL.

Ce n'est rien, dites-vous?
Et je voy cependant vos yeux couverts de larmes,
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah, ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, helas! ce que disent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me ferviroit de vous le faire entendre.

MYRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre,
Et ne bleffez-vous pas noftre amour aujourd'huy,
De vouloir me vôler la part de voftre ennuy?
Ah, ne le cachez point à l'ardeur qui m'infpire.

MELICERTE.

Hé bien, Myrtil, hé bien, il faut donc vous le dire :
J'ay fçeu que par un choix plein de gloire pour vous
Eroxene & Daphné vous veulent pour Epoux :
Et je vous avoüeray que j'ay cette foibleffe,
De n'avoir pû, Myrtil, le fçavoir fans trifteffe,
Sans accufer du fort la rigoureufe loy,
Qui les rend dans leurs vœux préferables à moy.

MYRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injufte trifteffe,
Vous pouvez foupçonner mon amour de foibleffe,
Et croire qu'engagé par des charmes fi doux,
Je puiffe eftre jamais à quelqu'autre qu'à vous?
Que je puiffe accepter une autre main offerte?
Hé, que vous ay-je fait, cruelle Melicerte,
Pour traiter ma tendreffe avec tant de rigueur,
Et faire un jugement fi mauvais de mon cœur?
Quoy, faut-il que de luy vous ayez quelque crainte?
Je fuis bien mal-heureux de fouffrir cette atteinte :
Et que me fert d'aimer comme je fais, helas,
Si vous eftes fi prefte à ne le croire pas?

MELICERTE.

Je pourrois moins, Myrtil, redouter ces Rivales.

Si les chofes eftoient de part & d'autre égales.
Et dans un rang pareil j'oferois efperer,
Que peut-eftre l'Amour me feroit preferer :
Mais l'inégalité de bien & de naiffance,
Qui peut d'elles à moy faire la difference...

MYRTIL.

Ah, leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il fuffit, & dans voftre perfonne,
Je voy Rang, Biens, Trefors, Etats, Sceptres, Couronne,
Et des Rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'eft une verité toute fincere & pure,
Et pouvoir en douter eft me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je croy, Myrtil, puis que vous le voulez,
Que vos vœux par leur rang ne font point ébranlez,
Et que bien qu'elles foient Nobles, riches & belles,
Voftre cœur m'aime affez pour me mieux aimer qu'elles :
Mais ce n'eft pas l'Amour dont vous fuivez la voix,
Voftre pere, Myrtil, reglera voftre choix,
Et de mefme qu'à vous je ne luy fuis pas chere,
Pour preferer à tout une fimple Bergere.

MYRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'eft pere ny Dieux
Qui me puiffent forcer à quitter vos beaux yeux,
Et toûjours de mes vœux, Reyne comme vous eftes...

MELICERTE.

Ah, Myrtil, prenez garde à ce qu'icy vous faites,
N'allez point prefenter un efpoir à mon cœur,

Qu'il recevroit peut-eftre avec trop de douceur,
Et qui tombant aprés comme un éclair qui paffe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma difgrace.

MYRTIL.

Quoy, faut-il des fermens appeller le fecours,
Lors que l'on vous promet de vous aimer toûjours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoiffez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien, puis qu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et fi ce n'eft affez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuëra plûtoft que je vous abandonne,
Recevez-en icy la foy que je vous donne,
Et fouffrez que ma bouche avec raviffement,
Sur cette belle main en figne le ferment.

MELICERTE.

Ah! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MYRTIL.

Eft-il rien... Mais, ô Ciel, on vient troubler ma joye.

SCENE IV.

Lycarfis, Myrtil, Melicerte.

LYCARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moy.

MELICERTE.

Quel fort fâcheux!

LYCARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.

Peſte, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maiſtre déja vous ſçavez vous y prendre !
Vous a-t-il, ce ſçavant, qu'Athenes exila,
Dans ſa Philoſophie appris ces choſes-là?
Et vous qui luy donnez de ſi douce maniere
Voſtre main à baiſer, la gentille Bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs,
Par qui vous débauchez ainſi les jeunes cœurs?

MYRTIL.

Ah! quittez de ces mots l'outrageante baſſeſſe,
Et ne m'accablez point d'un diſcours qui la bleſſe.

LYCARSIS.

Je veux luy parler moy, toutes ces amitiez...

MYRTIL.

Je ne ſouffriray point que vous la maltraitiez.
A du reſpect pour vous la naiſſance m'engage,
Mais je ſçauray ſur moy vous punir de l'outrage :
Oüy, j'atteſte le Ciel, que ſi contre mes vœux,
Vous luy dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais avec ce fer, qui m'en fera juſtice,
Au milieu de mon ſein vous chercher un ſupplice,
Et par mon ſang verſé luy marquer promptement
L'éclatant deſaveu de voſtre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflâme,
Et que mon deſſein ſoit de ſeduire ſon ame :
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'eſt de ſon mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'eſt pas que mon cœur veüille icy ſe défendre,
De répondre à ſes vœux d'une ardeur aſſez tendre.

Je l'aime, je l'avoüe, autant qu'on puisse aimer :
Mais cét amour n'a rien qui vous doive alarmer.
Et pour vous arracher toute injuste créance,
Je vous promets icy d'éviter sa presence;
De faire place au choix où vous vous resoudrez,
Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

Lycarsis, Myrtil.

MYRTIL.

Et bien, vous triomphez avec cette retraite,
Et dans ces mots vostre ame a ce qu'elle souhaite :
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjoüissez,
Que vous serez trompé dans ce que vous pensez,
Et qu'avec tous vos soins, toute vostre puissance,
Vous ne gagnerez rien sur ma perseverance.

LYCARSIS.

Comment, à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

MYRTIL.

Oüy, j'ay tort, il est vray, mon transport n'est pas sage.
Pour rentrer au devoir, je change de langage,
Et je vous prie icy, mon Pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous estre precieux,
De ne vous point servir dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moy vous donne la nature,
Ne m'empoisonnez point vos bien-faits les plus doux,
Le jour est un present que j'ay receu de vous :

Mais dequoi vous ferai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, helas, infupportable?
Il eft fans Melicerte un fupplice à mes yeux :
Sans fes divins appas, rien ne m'eft precieux,
Ils font tout mon bonheur, & toute mon envie,
Et fi vous me l'oftez, vous m'arrachez la vie.

LYCARSIS.

Aux douleurs de fon ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendart?
Quel amour, quels tranfports, quels difcours pour fon âge!
J'en fuis confus, & fens que cet amour m'engage.

MYRTIL.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je fuis preft d'obeïr.

LYCARSIS.

Je ne puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL.

Que fi dans voftre cœur un refte d'amitié,
Vous peut de mon deftin donner quelque pitié,
Accordez Melicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYCARSIS.

Leve-toy.

MYRTIL.

Serez-vous fenfible à mes foûpirs?

LYCARSIS.

Oüy.

MYRTIL.

J'obtiendray de vous l'objet de mes defirs?

LYCARSIS.

Oüy.

MYRTIL.

Vous ferez pour moy que ſon Oncle l'oblige
A me donner ſa main?

LYCARSIS.

Oüy, leve-toy, te dis-je.

MYRTIL.

O Pere, le meilleur qui jamais ait eſté,
Que je baiſe vos mains, aprés tant de bonté.

LYCARSIS.

Ah, que pour ſes enfans un pere a de foibleſſe!
Peut-on rien refuſer à leurs mots de tendreſſe,
Et ne ſe ſent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à ſonger que cela ſort de vous?

MYRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moy, de penſée?

LYCARSIS.

Non.

MYRTIL.

Me permettez-vous de vous deſobeïr,
Si de ces ſentimens on vous fait revenir:
Prononcez le mot.

LYCARSIS.

Oüy. Ha nature! nature,
Je m'en vais trouver Mopſe, & luy faire ouverture
De l'amour que ſa Niéce, & toy, vous vous portez.

MYRTIL.

Ah, que ne dois-je point à vos rares bontez:

Quelle heureuſe nouvelle à dire à Melicerte,
Je n'accepterois pas une Couronne offerte,
Pour le plaiſir que j'ay de courir luy porter,
Ce merveilleux ſuccez qui la doit contenter.

SCENE VI.

Acante, Tyrene, Myrtil.

ACANTE.

Ah, Myrtil, vous avez du Ciel receu des charmes,
Qui nous ont preparé des matieres de larmes,
Et leur naiſſant éclat fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enleve les cœurs.

TYRENE.

Peut-on ſçavoir, Myrtil, vers qui de ces deux Belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Et ſur qui doit de nous tomber ce coup affreux,
Dont ſe voit foudroyé tout l'eſpoir de nos vœux?

ACANTE.

Ne faites point languir deux Amans davantage,
Et nous dites quel ſort voſtre cœur nous partage.

TYRENE.

Il vaut mieux quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup que traîner ſi longtemps.

MYRTIL.

Rendez, Nobles Bergers, le calme à voſtre flâme,
La Belle Melicerte a captivé mon ame:
Auprés de cet objet mon ſort eſt aſſez doux,

Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous.
Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez l'un ny l'autre aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah, Myrtil, se peut-il que deux tristes Amans...

TYRENE.

Est-il vray que le Ciel sensible à nos tourmens...

MYRTIL.

Oüy, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire :
J'ay de mon Pere encor changé les volontez,
Et l'ay fait consentir à mes felicitez.

ACANTE.

Ah, que cette avanture est un charmant miracle,
Et qu'à nostre poursuite elle oste un grand obstacle.

TYRENE.

Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'estre contens tous deux.

SCENE VII.

Nicandre, Myrtil, Acante, Tyrene.

NICANDRE.

Scavez-vous en quel lieu Melicerte est cachée?

MYRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence elle est par tout cherchée.

MYRTIL.

Et pourquoy?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'eſt pour elle qu'icy le Roy s'eſt tranſporté,
Avec un grand Seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL.

O Ciel, expliquez-moy ce diſcours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce ſont des incidens grands & myſterieux:
Oüy, le Roy vient chercher Melicerte en ces lieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Beliſe ſa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopſe étoit le frere...
Mais je me ſuis chargé de la chercher par tout,
Vous ſçaurez tout cela tantoſt de bout en bout.

MYRTIL.

Ah Dieux, quelle rigueur! hé, Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons auſſi ſes pas, afin de tout apprendre.

Fin du ſecond Acte.

Cette Comedie n'a point eſté achevée, il n'y avoit que ces deux Actes de faits lors que le Roy la demanda. Sa Majeſté en ayant eſté ſatisfaite pour la Feſte où elle fut repreſentée, le Sieur de Moliere ne l'a point finie.



PASTORALE
COMIQVE.

PIECE COMIQVE

DV

BALLET DES MVSES,

representée par les Comediens du Roy,
au Chasteau de S. Germain en Laye
le 2 Decembre 1666.

NOMS DES ACTEVRS.

IRIS jeune Bergere	Madlle de Brie.
LYCAS riche Pasteur.	Moliere.
FILENE riche Pasteur.	Destiual.
CORIDON jeune Berger	La Grange.
Berger en Iové	Blondel.
Vn Pastre	Chasteau-neuf.



BALLET DES MVSES.

III. ENTRÉE.

Talie, à qui la Comedie eſt conſacrée, a pour ſon partage vne piece comique repreſentée par les Comediens du Roy (Moliere & ſa Troupe), & compoſée par celuy de tous nos Poëtes, qui dans ce genre d'écrire peut le plus juſtement ſe comparer aux anciens.

PASTORALE COMIQVE.

La premiere Scene eſt entre Lycas, riche Paſteur, & Coridon, ſon confident.

La ſeconde Scene eſt vne ceremonie magique de Chantres & Dançeurs.

Les deux Magiciens dançans ſont :

Les Sieurs la Pierre & Fauier.

Les trois Magiciens aſſiſtans & chantans ſont :

Meſſieurs le Gros, Don, & Gaye.

Ils chantent.

Deeſſe des appas
Ne nous refuſe pas

La grace qu'implorent nos bouches,
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe & tes gans.

O toy? qui peux rendre agreables
Les visages les plus mal-fais,
Répens, Venus, de tes attrais
Deux ou trois doses charitables
Sur ce museau tondu tout frais.

Deesse des appas
Ne nous, &c.

Ah! qu'il est beau
Le jouuenceau,
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Aupres de luy les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau,
Ah! qu'il est beau
Le jouuenceau!
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau!
Ho, ho, ho, ho, ho, ho.

Qu'il est joli,
Gentil, poli,
Qu'il est joli, qu'il est joli,
Est-il des yeux qu'il ne rauisse?
Il passe en beauté feu Narcisse
Qui fut vn blondin accompli.

Qu'il eſt joli,
Gentil, poli,
Qu'il eſt joli, qu'il eſt joli,
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Les ſix Magiciens aſſiſtans, & dançans ſont.
Les Sieurs Chicaneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnarld, Mayeu, Foignard.
La troiſiéme Scene eſt entre Lycas & Filene, riches Paſteurs,

FILENE *chante.*

Paiſſez cheres brebis ces herbettes naiſſantes,
Ces prés & ces ruïſſeaux ont dequoy vous charmer;
Mais ſi vous deſirez viure touſiours contentes,
Petites innocentes
Gardez-vous bien d'aymer.

Lycas voulant faire des Vers nomme le nom d'Iris ſa Maiſtreſſe en preſence de Filene ſon Riual, dont Filene en colere chante.

FILENE.

Eſt-ce toy que j'entens, temeraire, eſt-ce toy
Qui nommes la beauté qui me tiens ſous ſa loy?

LYCAS, *reſpond.*

Ouy c'eſt moy, ouy c'eſt moy.

FILENE.

Oſes-tu bien en aucune façon
Proferer ce beau nom?

LYCAS.

Hé pourquoy non? hé pourquoy non?

FILENE.

Iris charme mon ame,
Et qui pour elle aura

Le moindre brin de flâme
Il s'en repentira.

LYCAS.

Ie me moque de cela,
Ie me moque de cela.

FILENE.

Ie t'estrangleray, mangeray,
Si tu nommes jamais ma belle :
Ce que je dis je le ferez,
Ie t'estrangleray, mangeray,
Il suffit que j'en ay juré :
Quand les Dieux prendroient ta querelle
Ie t'estrangleray, mangeray,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

La quatriéme Scene est entre Lycas & Iris jeune Bergère, dont Lycas est amoureux.

La cinquiéme Scene est entre Lycas & vn Pastre, qui aporte vn cartel à Lycas de la part de Filene son riual.

La sixiéme Scene est entre Lycas & Coridon.

La septiéme Scene est entre Lycas & Filene.

FILENE *venant pour se battre chante.*

Arreste, malheureux,
Tourne, tourne visage,
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'auantage.

Lycas parle & Filene reprend.

C'est par trop discourir,
Allons il faut mourir.

La huitiéme Scene est de huit Paysans, qui venant pour

ſeparer Filene & Lycas, prennent querelle & dançent en ſe battant.

Les huit Payſans, ſont :

Les Sieurs Doliuet, Payſan, Deſonets, Du Pron, La Pierre, Mercier, Peſan, & le Roy.

La neufiéme Scene eſt entre Coridon jeune Berger, & les huit Payſans, qui par les perſuaſions de Coridon ſe reconcilient, & apres les reconciliez dançent.

La dixiéme Scene eſt entre Filene, Lycas, & Coridon.

L'onziéme Scene eſt entre Iris Bergere, & Coridon Berger.

La douziéme Scene eſt entre Iris Bergere, Filene, Lycas, & Coridon :

FILENE *chante.*

N'attendez pas qu'icy je me vante moy-meſme,
Pour le choix que vous balancez :
Vous auez des yeux, je vous ayme;
C'eſt vous en dire aſſez.

La treiziéme Scene eſt entre Filene & Lycas, qui rebuttez par là belle Iris, chantent enſemble leur deſeſpoir.

FILENE.

Helas! peut-on ſentir de plus viue douleur?
Nous preferer vn ſeruile Paſteur.
Ho Ciel!

LYCAS.

Ho ſort!

FILENE.

Quelle rigueur?

LYCAS.

Quel coup,

FILENE.

Quoy? tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de perſeuerance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de soins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

FILENE.

Auec tant de mespris sont traittez en ce jour.
Ha! cruelle,

LYCAS.

Cœur dur.

FILENE.

Tygresse,

LYCAS.

Inexorable,

FILENE.

Inhumaine,

LYCAS.

Insensible,

FILENE.

Ingrate,

LYCAS.

Impitoyable,

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter,

LYCAS.

Il te faut obeïr.

FILENE.

Mourons Lycas.

LYCAS.

Mourons Filene.

FILENE.

Auec ce fer finiſſons noſtre pene.

LYCAS.

Pouſſe,

FILENE.

Ferme,

LYCAS.

Courage,

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puis que même malheur aujourd'huy nous aſſemble,
Allons partons enſemble.

La quatorziéme Scene eſt d'vn jeune Berger enjoüé, qui venant conſoler Filene, & Lycas, chante.

Ha! quelle folie
De quitter la vie

Pour vne beauté
Dont on eſt rebuté :
On peut pour vn objet aymable,
Dont le cœur nous eſt fauorable,
Vouloir perdre la clarté ;
Mais quitter la vie
Pour vne beauté
Dont on eſt rebutté,
Ha! quelle folie.

La quinziéme & derniere Scene eſt d'vne Egyptienne, ſuiuie d'vne douzaine de gens, qui ne cherchans que la joye, dançent auec elle aux Chanſons qu'elle chante agreablement, en voicy les paroles.

PREMIER AIR.

D'vn pauure cœur
Soulagez le martyre,
D'vn pauure cœur
Soulagez la douleur ;
I'ay beau vous dire
Ma viue ardeur,
Ie vous voy rire
De ma langueur :
Ha! cruelle j'expire
Sous tant de rigueur,
D'vn pauure cœur
Soulagez le martyre,
D'vn pauure cœur
Soulagez la douleur.

SECOND AIR.

Croyez-moy, haſtons-nous, ma Siluie,
Vſons bien des momens precieux,

Contentons icy noſtre enuie,
De nos ans le feu nous y conuie,
Nous ne ſçaurions vous & moy faire mieux :
Quand l'Hyuer a glacé nos guerets,
Le Printemps vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos châmps leurs atrais;
Mais helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reuiennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons y l'vn & l'autre empreſſez,
Du plaiſir faiſons noſtre affaire,
Des chagrins ſongeons à nous défaire;
Il vient vn temps où l'on en prend aſſez.
Quand l'Hyuer a glacé nos guerets,
Le Printemps vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs atrais;
Mais helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reuiennent jamais.

L'Egyptienne qui dançe & chante eſt Noblet l'aiſné.
Les douze Dançans, ſont quatre joüans de la Guitare.
Monſieur de Lully, Meſſieurs Beauchamp, Chicaneau, & Vagnart.
Quatre joüans des caſtagnettes.
Les Sieurs Fauier, Bonard, S. André, & Arnald.
Quatre joüans des gnacares.
Les ſieurs La Marre, Des-Airs ſecond, Du Feu & Peſan.





LE SICILIEN, OV L'AMOVR PEINTRE,

COMEDIE.

PAR I. B. P. DE MOLIERE.



A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis la Porte de la S. Chapelle, à l'Image S. Louis.

M. DC. LXVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACTEURS.

ADRASTE, Gentilhomme François, Amant d'Isidore.
D. PEDRE, Sicilien, Amant d'Isidore.
ISIDORE, Grecque, Esclaue de D. Pedre.
CLIMENE, Sœur d'Adraste.
HALI, Valet d'Adraste.
LE SENATEVR.
LES MVSICIENS.
TROVPE D'ESCLAVES.
TROVPE DE MAVRES.
DEVX LACQVAIS.



LE SICILIEN,

OV

L'AMOVR PEINTRE.

COMEDIE.

SCENE I.

Hali, Muſiciens.

HALI *aux Muſiciens.*



CHVT... N'auançez pas dauantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que ie vous appelle. Il fait noir comme dans vn Four; Le Ciel s'eſt habillé, ce ſoir, en Scaramouche; & ie ne vois pas vne Etoile qui montre le bout de ſon nez. Sotte condition que celle d'vn Eſclaue! de ne viure iamais pour ſoy, & d'eſtre, toûjours, tout entier aux paſſions d'vn Maiſtre! de n'eſtre réglé que par ſes humeurs, & de ſe voir reduit à faire ſes propres

affaires de tous les foucis qu'il peut prendre! Le mien me fait, icy, épouſer ſes inquiétudes; & parce qu'il eſt Amoureux, il faut que nuit, & jour, ie n'aye aucun repos. Mais voicy des Flambeaux, &, ſans doute, c'eſt luy.

SCENE II.

Adraſte, & deux Laquais, Hali.

ADRASTE.

Eſt-ce toy, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce eſtre que moy? A ces heures de nuit, hors vous, & moy, Monſieur, ie ne croy pas que Perſonne s'auiſe de courir, maintenant, les Ruës.

ADRASTE.

Auſſi ne croy-je pas qu'on puiſſe voir Perſonne qui ſente, dans ſon cœur, la peine que ie ſens : car, enfin, ce n'eſt rien d'auoir à combatre l'indiference, ou les rigueurs d'vne Beauté qu'on aime; on a, toûjours, au moins, le plaiſir de la Plainte, & la liberté des Soûpirs. Mais ne pouuoir trouuer aucune occaſion de parler à ce qu'on adore; ne pouuoir ſçauoir d'vne Belle, ſi l'amour qu'inſpirent ſes yeux, eſt pour luy plaire, ou luy déplaire; c'eſt la plus fâcheuſe, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'eſt où me reduit l'incommode Ialoux, qui veille, auec tant de ſoucy, ſur ma charmante Grecque, & ne fait pas vn pas ſans la traîner à ſes côtez.

HALI.

Mais il eſt, en Amour, pluſieurs façons de ſe parler; & il me ſemble, à moy, que vos yeux, & les ſiens, depuis pres de deux mois, ſe ſont dit bien des choſes.

ADRASTE.

Il eſt vray qu'elle, & moy, ſouuent, nous nous ſommes parlé des yeux : Mais comment reconnoiſtre que chacun, de noſtre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que ſçais-je, apres tout, ſi elle entend bien tout ce que mes regards luy diſent? & ſi les ſiens me diſent ce que ie croy, par fois, entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de ſe parler d'autre maniere.

ADRASTE.

As-tu là tes Muſiciens?

HALI.

Oüy.

ADRASTE.

Fay les approcher. Ie veux, juſques au jour, les faire, icy, chanter; & voir ſi leur Muſique n'obligera point cette Belle à paroiſtre à quelque Feneſtre.

HALI.

Les voicy. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent vn Trio qu'ils me chanterent l'autre jour.

ADRASTE.

Non, ce n'eſt pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah! Monſieur, c'eſt du beau Beccare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire auec ton beau Beccare?

HALI.

Monſieur, ie tiens pour le Beccare : Vous ſçauez que ie m'y connois. Le Beccare me charme : Hors du Beccare, point de ſalut en Harmonie. Ecoutez vn peu ce Trio.

ADRASTE.

Non, ie veux quelque choſe de tendre & de paſſionné; quelque choſe qui m'entretienne dans vne douce réuerie.

HALI.

Ie voy bien que vous eſtes pour le Bémol : mais il y a moyen de nous contenter l'vn l'autre. Il faut qu'ils vous chantent vne certaine Scene d'vne petite Comedie que ie leur ay veu eſſayer. Ce ſont deux Bergers amoureux, tous remplis de langueur, qui ſur Bémol, viennent, ſeparément, faire leurs Plaintes dans vn Bois; puis ſe découurent l'vn à l'autre, la crüauté de leurs Maîtreſſes; &, là-deſſus, vient vn Berger joyeux, auec vn Beccare admirable, qui ſe moque de leur foibleſſe.

ADRASTE.

I'y conſens. Voyons ce que c'eſt.

HALI.

Voicy, tout juſte, vn Lieu propre à ſeruir de Scene; & voila deux Flambeaux pour éclairer la Comedie.

ADRASTE.

Place-toy contre ce Logis, afin qu'au moindre brüit que l'on fera dedans, ie faſſe cacher les Lumieres.

SCENE III.

Chantée par trois Muſiciens.

I. MVSICIEN.

Si du triſte recit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de voſtre Solitude,
Rochers, ne ſoyez point fâchez;
Quand vous ſçaurez l'excés de mes peines ſecrettes,
Tout Rochers que vous eſtes,
Vous en ſerez touchez.

2. MVSICIEN.

Les Oyſeaux réjoüis, dés que le jour s'auance,
Recommancent leurs chants dans ces vaſtes Foreſts;
Et moy i'y recommance
Mes ſoûpirs languiſſans, & mes triſtes regrets.
Ah! mon cher Philene.

I. MVSICIEN.

Ah! mon cher Tirſis.

2. MVSICIEN.

Que ie ſens de peine!

I. MVSICIEN.

Que i'ay de ſoucis!

2. MVSICIEN.

Toûjours ſourde à mes vœux eſt l'ingrate Climene.

I. MVSICIEN.

Cloris n'a point, pour moy, de regards adoucis.

TOVS DEVX.

O Loy trop inhumaine!
Amour, ſi tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoy leur laiſſes-tu le pouuoir de charmer?

3. MVSICIEN.

Pauures Amans, quelle erreur
D'adorer des Inhumaines?
Iamais les Ames bien ſaines
Ne ſe payent de rigueur;
Et les Faueurs, ſont les chaînes
Qui doiuent lier vn Cœur.

On voit cent Belles icy,
Aupres de qui ie m'empreſſe;
A leur voüer ma tendreſſe,
Ie mets mon plus doux ſoucy;
Mais lors que l'on eſt Tygreſſe,
Ma foy, ie ſuis Tygre auſſi.

I & 2. MVSICIEN.

Heureux, helas! qui peut aimer ainſy.

HALI.

Monſieur, ie viens d'oüir quelque brüit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on ſe retire viſte, & qu'on éteigne les Flambeaux.

SCENE IV.

D. Pedre, Adraſte, Hali.

D. PEDRE *ſortant en Bonnet de nuit, & Robe de Chambre, auec vne Épée ſous ſon bras.*

Il y a quelque temps que i'entens chanter à ma Porte; &, ſans doute, cela ne ſe fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obſcurité, ie tâche à découurir quelles Gens ce peuuent eſtre.

ADRASTE.

Hali?

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entens-tu plus rien?

HALI.

Non. *D. Pedre eſt derriere eux, qui les écoute.*

ADRASTE.

Quoy! tous nos efforts ne pourront obtenir que ie parle vn moment à cette aimable Grecque? Et ce Ialoux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera, toûjours, tout accés aupres d'elle?

HALI.

Ie voudrois, de bon cœur, que le Diable l'eut emporté, pour la fatigue qu'il nous donne; le Fâcheux, le Bourreau qu'il eſt. Ah! ſi nous le tenions icy, que ie prendrois de joye à vanger ſur ſon dos, tous les pas inutiles que ſa jalouſie nous fait faire!

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouuer quelque moyen, quelque inuention, quelque rufe, pour attraper noftre Brutal ; i'y fuis trop engagé, pour en auoir le démenty, & quand i'y deurois employer...

HALI.

Monfieur, ie ne fçay pas ce que cela veut dire. Mais la Porte eft ouuerte ; &, fi vous le voulez, i'entreray doucement, pour découurir d'où cela vient.

D. Pedre fe retire fur fa Porte.

ADRASTE.

Oüy, fais, mais fans faire de brüit ; ie ne m'éloigne pas de toy. Plût au Ciel, que ce fut la charmante Ifidore !

D. PEDRE *luy donnant fur la iouë.*

Qui va là ?

HALI *luy en faifant de mefme.*

Amy.

D. PEDRE.

Hola, Francifque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthelemy ; allons, promptement, mon Epée, ma Rondache, ma Halebarde, mes Piftolets, mes Moufquetons, mes Fuzils ; vifte, dépefchez ; allons, tuë, point de quartier.

SCENE V.

Adraste, Hali.

ADRASTE.

Ie n'entens remüer Perſonne. Hali? Hali?

HALI *caché dans vn coin.*

Monſieur.

ADRASTE.

Où, donc, te caches-tu?

HALI.

Ces Gens ſont-ils ſortis?

ADRASTE.

Non, Perſonne ne bouge.

HALI *en ſortant d'où il eſtoit caché.*

S'ils viennent, ils ſeront frottez.

ADRASTE.

Quoy! tous nos ſoins ſeront, donc, inutiles? &, toûjours, ce fâcheux Ialoux ſe moquera de nos deſſeins?

HALI.

Non, le courroux du Point d'Honneur me prend; Il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe; ma qualité de Fourbe s'indigne de tous ces obſtacles; & ie prétens faire éclater les talens que i'ay eüs du Ciel.

ADRASTE.

Ie voudrois, ſeulement, que, par quelque moyen,

par vn Billet, par quelque Bouche, elle fut auertie des ſentimens qu'on a pour elle, & ſçauoir les ſiens là-deſſus. Apres on peut trouuer facilement, les moyens...

HALI.

Laiſſez-moy faire ſeulement; i'en eſſayeray tant de toutes les maniéres, que quelque choſe, enfin, nous pourra reüſſir. Allons, le jour paroiſt; ie vais chercher mes Gens, & venir attendre, en ce Lieu, que nôtre Ialoux ſorte.

SCENE VI.

D. Pedre, Iſidore.

ISIDORE.

Ie ne ſçay pas quel plaiſir vous prenez à me réueiller ſi matin; cela s'ajuſte aſſez mal, ce me ſemble, au deſſein que vous auez pris de me faire peindre aujourd'huy; & ce n'eſt guéres pour auoir le teint frais, & les yeux brillans, que ſe leuer ainſi dés la pointe du jour.

D. PEDRE.

I'ay vne Affaire qui m'oblige à ſortir à l'heure qu'il eſt.

ISIDORE.

Mais l'Affaire que vous auez, euſt bien pû ſe paſſer, ie croy, de ma preſence; & vous pouuiez, ſans vous incommoder, me laiſſer goûter les doûceurs du Sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oüy; mais ie ſuis bien aiſe de vous voir, toûjours,

auec moy. Il n'eſt pas mal de s'aſſurer, vn peu, contre les ſoins des Surveillans; & cette nuit, encore, on eſt venu chanter ſous nos Feneſtres.

ISIDORE.

Il eſt vray, la Muſique en eſtoit admirable.

D. PEDRE.

C'eſtoit pour vous que cela ſe faiſoit?

ISIDORE.

Ie le veux croire ainſi, puis que vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous ſçauez qui eſtoit celuy qui donnoit cette Serenade?

ISIDORE.

Non pas ; mais qui que ce puiſſe eſtre, ie luy ſuis obligée.

D. PEDRE.

Obligée!

ISIDORE.

Sans doute, puis qu'il cherche à me diuertir.

D. PEDRE.

Vous trouuez, donc, bon qu'on vous aime?

ISIDORE.

Fort bon; cela n'eſt iamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin?

ISIDORE.

Aſſurément.

D. PEDRE.

C'eſt dire fort net ſes penſées.

ISIDORE.

A quoy bon de diſſimuler? Quelque mine qu'on faſſe, on eſt, toûjours, bien aiſe d'eſtre aimée : ces hommages à nos appas, ne ſont, iamais, pour nous déplaire. Quoy qu'on en puiſſe dire, la grande ambition des Femmes eſt, croyez-moy, d'inſpirer de l'amour. Tous les ſoins qu'elles prenent, ne ſont que pour cela; & l'on n'en voit point de ſi fiére, qui ne s'aplaudiſſe, en ſon cœur, des Conqueſtes que font ſes yeux.

D. PEDRE.

Mais ſi vous prenez, vous, du plaiſir, à vous voir aimée; ſçauez-vous bien, moy qui vous aime, que ie n'y en prens nullement?

ISIDORE.

Ie ne ſçay pas pourquoy cela; & ſi i'aimois quelqu'vn, ie n'aurois point de plus grand plaiſir, que de le voir aimé de tout le Monde. Y a-t'il rien qui marque, dauantage, la beauté du chois que l'on fait? & n'eſt-ce pas pour s'aplaudir, que ce que nous aimons, ſoit trouué fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à ſa guiſe, & ce n'eſt pas là ma méthode. Ie ſeray fort rauy qu'on ne vous trouue point ſi belle; & vous m'obligerez de n'afecter point tant de la paroiſtre à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoy! jalous de ces choſes là?

D. PEDRE.

Oüy, jalous de ces chofes là; mais jalous comme vn Tygre, &, fi voulez, comme vn Diable. Mon amour vous veut toute à moy; fa délicateffe s'offenfe d'vn foûris, d'vn regard qu'on vous peut arracher; & tous les foins qu'on me voit prendre, ne font que pour fermer tout accés aux Galans, & m'affurer la poffeffion d'vn cœur dont ie ne puis fouffrir qu'on me vole la moindre chofe.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que ie dife? vous prenez vn mauuais party; & la poffeffion d'vn cœur eft fort mal affurée, lors qu'on prétend le retenir par force. Pour moy, ie vous l'auouë, fi i'eftois Galant d'vne Femme qui fût au pouuoir de quelqu'vn, ie mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'vn jalous, & l'obliger à veiller, nüit, & jour, celle que ie voudrois gagner. C'eft vn admirable moyen d'auancer fes affaires : & l'on ne tarde guéres, à profiter du chagrin, & de la colere que donne à l'efprit d'vne Femme, la contrainte, & la feruitude.

D. PEDRE.

Si bien, donc, que fi quelqu'vn vous en contoit, il vous trouueroit difpofée à receuoir fes vœux?

ISIDORE.

Ie ne vous dis rien là-deffus. Mais les Femmes, enfin, n'aiment pas qu'on les gefne; & c'eft beaucoup rifquer, que de leur montrer des foupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoiffez peu ce que vous me deuez : & il

me ſemble qu'vne Eſclaue que l'on a affranchie, & dont on veut faire ſa Femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ay-ie, ſi vous changez mon Eſclauage en vn autre beaucoup plus rude? ſi vous ne me laiſſez joüir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'vne garde continüelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'vn excés d'amour.

ISIDORE.

Si c'eſt voſtre façon d'aimer, ie vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous eſtes, aujourd'huy dans vne humeur deſobligeante; & ie pardonne ces paroles au chagrin où vous pouuez eſtre, de vous eſtre leuée matin.

SCENE VII.

D. Pedre, Hali, Iſidore.

Hali, faiſant pluſieurs réuérences à D. Pedre.

D. PEDRE.

Tréue aux cerémonies, que voulez-vous?

HALI. *Il ſe retourne deuers Iſidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pedre & lui fait des ſignes pour luy faire connoiſtre le deſſein de ſon Maiſtre.*

Signor (auec la permiſſion de la Signore) ie vous diray (auec la permiſſion de la Signore) que ie viens vous trouuer (auec la permiſſion de la Signore) pour vous prier

(auec la permiſſion de la Signore) de vouloir bien (auec la permiſſion de la Signore)...

D. PEDRE.

Auec la permiſſion de la Signore, paſſez vn peu de ce coſté.

HALI.

Signor, ie ſuis vn Virtuoſe.

D. PEDRE.

Ie n'ay rien à donner.

HALI.

Ce n'eſt pas ce que ie demande. Mais comme ie me meſle vn peu de Muſique, & de Danſe, i'ay inſtrüit quelques Eſclaues qui voudroient bien trouuer vn Maiſtre qui ſe plût à ces choſes; & comme ie ſçay que vous eſtes vne Perſonne conſidérable, ie voudrois vous prier de les voir, & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaiſent, ou pour leur enſeigner quelqu'vn de vos Amis qui voulût s'en accommoder.

D. PEDRE.

C'eſt vne choſe à voir, & cela nous diuertira. Faites-les nous venir.

HALI.

Chala bala... Voicy vne Chanſon nouuelle, qui eſt du temps. Écoutez bien, Chala bala.

SCENE VIII.

Hali chante dans cette Scene : & les Esclaues dansent dans les interualles de son chant.

Hali & quatre Esclaues, Isidore, D. Pedre.

HALI *chante.*

D'vn Cœur ardant en tous lieux,
Vn Amant suit vne Belle;
Mais d'vn Ialous odieux,
La vigilance eternelle,
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir auec elle.
Est-il peine plus crüelle
Poûr vn Cœur bien amoureux?

Chiribirida ouch alla,
Starbon Turca,
Non auer danara,
Ti voler comprara,
Mi seruir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona accina,
Mi leuar matina,
Far boler cadara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

C'est vn supplice à tous coûps,

Sous qui cet Amant expire :
Mais ſi d'vn œil vn peu doux,
La Belle voit ſon martyre,
Et conſent qu'aux yeux de tous,
Pour ſes attraits il ſoûpire,
Il pourroit, bientoſt, ſe rire
De tous les ſoins du Ialous.

Chiribirida ouch alla,
Starbon Turca,
Non auer danara
Ti voler comprara,
Mi ſeruir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona accina,
Mi leuar matina,
Far boler cadara,
Parlara, parlara,
Ti voelr comprara.

D. PEDRE.

Sçauez-vous, mes Drôles,
Que cette Chanſon
Sent, pour vos épaules,
Les coups de baſton ?

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti baſtonnara,
Si, ſi, non andara,
Andara, andara,
O ti baſtonnara.

Oh! oh, quels Egrillards! Allons, rentrons icy, iay changé de penſée, & puis le temps ſe couure vn peu. *A Hali qui parêt encor là.* Ah! Fourbe, que ie vous y trouue.

HALI.

Hé bien oüy, mon Maiſtre l'adore; il n'a point de plus grand deſir que de luy montrer ſon amour; & ſi elle y conſent, il la prendra pour Femme.

D. PEDRE.

Oüy, oüy, ie la luy garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, Coquin...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si ie prens...

HALI.

Vous auez beau faire la garde, i'en ay juré, elle ſera à nous.

D. PEDRE.

Laiſſe-moy faire, ie t'attraperay ſans courir.

HALI.

C'eſt nous qui vous attraperons; elle ſera noſtre Femme, la choſe eſt reſoluë; il faut que i'y périſſe, ou que i'en vienne à bout.

SCENE IX.

Adraste, Hali.

HALI.

Monſieur, i'ay, déjà, fait quelque petite tentatiue, mais ie...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, i'ay trouué, par hazard, tout ce que ie voulois : & ie vais joüir du bonheur de voir, chez elle, cette Belle. Ie me ſuis rencontré chez le Peintre Damon, qui m'a dit, qu'aujourd'huy, il venoit faire le Portrait de cette adorable Perſonne : & comme il eſt, depuis longtemps, de mes plus intimes Amis, il a voulu ſeruir mes feux, & m'enuoye à ſa place, auec vn petit mot de Lettre, pour me faire accepter. Tu ſçais que, de tout temps, ie me ſuis plû à la Peinture, & que, par fois, ie manië le Pinceau, contre la coûtume de France, qui ne veut pas qu'vn Gentilhomme ſçache rien faire ; ainſi, i'auray la liberté de voir cette Belle à mon aiſe. Mais ie ne doute pas que mon Ialous fâcheux ne ſoit, toûjours, preſent, & n'empeſche tous les propos que nous pourrions auoir enſemble : &, pour te dire vray, i'ay, par le moyen d'vne jeune Eſclaue, vn Stratagéme, pour tirer cette belle Grecque des mains de ſon Ialous, ſi ie puis obtenir d'elle, qu'elle y conſente.

HALI.

Laiſſez-moy faire, ie veux vous faire vn peu de jour

à la pouuoir entretenir. Il ne ſera pas dit que ie ne ſerue de rien dans cette Affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & i'ay, déjà, preparé toutes choſes.

HALI.

Ie vay, de mon coſté, me preparer auſſy.

ADRASTE.

Ie ne veux point perdre de temps. Hola. Il me tarde que ie ne goûte le plaiſir de la voir.

SCENE X.

D. Pedre, Adraſte.

D. PEDRE.

Que cherchez-vous, Caualier, dans cette Maiſon?

ADRASTE.

I'y cherche le Seigneur D. Pedre.

D. PEDRE.

Vous l'auez deuant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il luy plaiſt, la peine de lire cette Lettre.

D. PEDRE *lit.*

Ie vous enuoye, au lieu de moy, pour le Portrait que vous ſçauez, ce Gentilhomme François, qui, comme curieux d'obliger les honneſtes Gens, a bien voulu prendre ce

ſoin, ſur la propoſition que ie luy en ay faite. Il eſt, ſans contredit, le premier Homme du Monde pour ces ſortes d'Ouurages; & i'ay crû que ie ne pouuois rendre vn ſeruice plus agreable, que de vous l'enuoyer, dans le deſſein que vous auez d'auoir vn Portrait acheué, de la Perſonne que vous aimez. Gardez-vous bien, ſur tout, de luy parler d'aucune récompenſe : car c'eſt vn Homme qui s'en offenſeroit, & qui ne fait les choſes que pour la gloire, & pour la réputation.

D. PEDRE *parlant au François.*

Seigneur François, c'eſt vne grande grace que vous me voulez faire; & ie vous ſuis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition eſt de rendre ſeruice aux Gens de nom, & de merite.

D. PEDRE.

Ie vais faire venir la Perſonne dont il s'agît.

SCENE XI.

Iſidore, D. Pedre, Adraſte, & deux Laquais.

D. PEDRE.

Voicy vn Gentilhomme que Damon nous enuoye, qui ſe veut bien donner la peine de vous peindre. *Adraſte baiſe Iſidore, en la ſalüant : & Dom Pedre luy dit :* Hola, Seigneur François, cette façon de ſalüer n'eſt point d'vſage en ce Païs.

ADRASTE.

C'eſt la maniére de France.

D. PEDRE.

La maniére de France eſt bonne pour vos Femmes; mais pour les noſtres, elle eſt, vn peu, trop familiére.

ISIDORE.

Ie reçois cet honneur auec beaucoup de joye; l'auanture me ſurprend fort; &, pour dire le vray, ie ne m'atendois pas d'auoir vn Peintre ſi illuſtre.

ADRASTE.

Il n'y a Perſonne, ſans doute, qui ne tinſt à beaucoup de gloire, de toucher à vn tel Ouurage. Ie n'ay pas grande habileté; mais le Sujet, icy, ne fournit que trop de luy meſme, & il y a moyen de faire quelque choſe de beau ſur vn Original fait comme celuy-là.

ISIDORE.

L'Original eſt peu de choſe, mais l'adreſſe du Peintre en ſçaura couurir les defauts.

ADRASTE.

Le Peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il ſouhaite, eſt d'en pouuoir repreſenter les graces aux yeux de tout le Monde, auſſi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si voſtre Pinceau flate autant que voſtre Langue, vous allez me faire vn Portrait qui ne me reſſemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'Original, nous oſte le moyen d'en faire vn Portrait qui puiſſe flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoy que vous en diſiez, ne...

D. PEDRE.

Finiſſons cela, de grace, laiſſons les complimens, & ſongeons au Portrait.

ADRASTE.

Allons, apportez tout.

On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Iſidore.

ISIDORE.

Où voulez-vous que ie me place?

ADRASTE.

Icy. Voicy le Lieu le plus auantageux, & qui réçoit le mieux les veuës fauorables de la Lumiere que nous cherchons.

ISIDORE.

Suis-ie bien ainſy?

ADRASTE.

Oüy. Leuez-vous vn peu, s'il vous plaiſt; Vn peu plus de ce coſté-là; le Corps tourné ainſy; la teſte vn peu leuée, afin que la beauté du cou paroiſſe. Cecy vn peu plus découuert. *Il parle de ſa gorge.* Bon. Là, vn peu dauantage; encore tant ſoit peu.

D. PEDRE.

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne ſçauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce ſont, icy, des choſes toutes neuſues pour moy; & c'eſt à Monſieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voila qui va le mieux du Monde, & vous vous tenez à merueilles. *La faisant tourner vn peu deuers luy.* Comme cela, s'il vous plaist. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux Personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Vn peu plus de ce costé; Vos yeux, toûjours, tournez vers moy, ie vous en prie; Vos regards attachez aux miens.

ISIDORE.

Ie ne suis pas comme ces Femmes qui veulent, en se faisant peindre, des Portraits qui ne sont point elles, & ne sont point satisfaites du Peintre, s'il ne les fait, toûjours, plus belles que le Iour. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'vn Portrait pour toutes; car, toutes, demandent les mesmes choses; vn teint tout de Lys & de Roses, vn nez bien fait, vne petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; &, sur tout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'vn pied de large. Pour moy, ie vous demande vn Portrait qui soit moy, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vostre; & vous auez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes! & qu'on court de risque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me semble, vn peu, trop gros.

ADRASTE.

I'ay leu, ie ne ſçay où, qu'Apelle peignit, autrefois, vne Maîtreſſe d'Alexandre; & qu'il en deuinſt, la peignant, ſi éperdûment amoureux, qu'il fut prés d'en perdre la vie : de ſorte qu'Alexandre, par generoſité, luy ceda l'Objet de ſes vœux. *Il parle à D. Pedre.* Ie pourrois faire, icy, ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-eſtre, ce que fit Alexandre.

ISIDORE.

Tout cela ſent la Nation; &, toûjours, Meſſieurs les François ont vn fonds de Galanterie qui ſe répand par tout.

ADRASTE.

On ne ſe trompe guére à ces ſortes de choſes; & vous auez l'Eſprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle ſource partent les choſes qu'on vous dit. Oüy, quand Alexandre ſeroit icy, & que ce ſeroit voſtre Amant, ie ne pourrois m'empeſcher de vous dire, que ie n'ay rien veu de ſi beau que ce que ie vois maintenant, & que...

D. PEDRE.

Seigneur François, vous ne déuriez pas, ce me ſemble, parler; cela vous détourne de voſtre Ouurage.

ADRASTE.

Ah! point du tout, i'ay, toûjours, de coutume de parler quand ie peins; & il eſt beſoin, dans ces choſes, d'vn peu de conuerſation, pour réueiller l'Eſprit, & tenir les Viſages dans la gayeté neceſſaire aux Perſonnes que l'on veut peindre.

SCENE XII.

Hali vestu en Espagnol, D. Pedre, Adraste, Isidore.

D. PEDRE.

Que veut cet Homme là? Et qui laisse monter les Gens, sans nous en venir auertir?

HALI.

I'entre, icy, librement; mais, entre Caualiers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-ie connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Ie suis D. Gilles d'Aualos; & l'Histoire d'Espagne vous doit auoir instrüit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moy?

HALI.

Oüy, vn conseil sur vn Fait d'honneur : Ie sçay qu'en ces matiéres il est malaisé de trouuer vn Caualier plus consommé que vous; mais ie vous demande pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voila assez loin.

ADRASTE *regardant Isidore.*

Elle a les yeux bleus.

HALI.

Seigneur, i'ay receu vn Soufflet : Vous ſçauez ce qu'eſt un Soufflet, lors qu'il ſe donne, à main ouuerte, ſur le beau milieu de la jouë. I'ay ce Soufflet fort ſur le cœur ; & ie ſuis dans l'incertitude, ſi pour me vanger de l'affront, ie dois me battre auec mon Homme ; ou bien, le faire aſſaſſiner.

D. PEDRE.

Aſſaſſiner, c'eſt le plus court chemin. Quel eſt voſtre ennemy ?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaiſt.

ADRASTE *aux genoux d'Iſidore, pendant que D. Pedre parle à Hali.*

Oüy, charmante Iſidore, mes regards vous le diſent depuis plus de deux mois, & vous les auez entendus : Ie vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & ie n'ay point d'autre penſée, d'autre but, d'autre paſſion, que d'eſtre à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Ie ne ſçay ſi vous dites vray, mais vous perſüadez.

ADRASTE.

Mais vous perſüaday-je, juſqu'à vous inſpirer quelque peu de bonté pour moy ?

ISIDORE.

Ie ne crains que d'en trop auoir.

ADRASTE.

En aurez-vous aſſez pour conſentir, belle Iſidore, au deſſein que ie vous ay dit ?

ISIDORE.

Ie ne puis, encor, vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me refoudre.

ADRASTE.

Ah! quand on aime bien, on fe réfout bientoft.

ISIDORE.

Hé bien, allez, oüy, i'y confens.

ADRASTE.

Mais, confentez vous, dites moy, que ce foit dés ce moment mefme.

ISIDORE.

Lors qu'on eft, vne fois, réfolu fur la chofe, s'arrefte-t'on fur le temps?

D. PEDRE *à Hali.*

Voila mon fentiment, & ie vous baife les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez receu quelque Soufflet, je fuis Homme auffi de confeil, & ie pourray vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Ie vous laiffe aller, fans vous recondüire : mais entre Caualiers, cette liberté eft permife.

ADRASTE.

Non, il n'eft rien qui puiffe effacer de mon cœur les tendres témoignages... *D. Pedre appercevant Adrafte, qui parle de pres à Ifidore.* Ie regardois ce petit trou qu'elle a au cofté du menton : & ie croyois, d'abord, que ce fût vne

tache. Mais c'eſt aſſez pour aujourd'huy, nous finirons vne autre fois. *Parlant à D. Pedre.* Non, ne regardez rien encore; faites ſerrer cela, ie vous prie. *A Iſidore.* Et vous, ie vous conjure de ne vous relâcher point : & de garder vn Eſprit gay, pour le deſſein que i'ay d'acheuer noſtre Ouurage.

ISIDORE.

Ie conſerueray, pour cela, toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIII.

D. Pedre, Iſidore.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous ? Ce Gentilhomme me paroiſt le plus ciuil du Monde ; & l'on doit demeurer d'accord, que les François ont quelque choſe, en eux, de poly, de galant, que n'ont point les autres Nations.

D. PEDRE.

Oüy, mais ils ont cela de mauuais, qu'ils s'émancipent vn peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'eſt qu'ils ſçauent qu'on plaiſt aux Dames par ces choſes.

D. PEDRE.

Oüy, mais s'ils plaiſent aux Dames, ils déplaiſent fort aux Meſſieurs ; & l'on n'eſt point bien aiſe de voir

ſur ſa mouſtache, cajoler, hardiment, ſa Femme, ou ſa Maîtreſſe.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font, n'eſt que par jeu.

SCENE XIV.

Climene, D. Pedre, Iſidore.

CLIMENE *voilée.*

Ah! Seigneur Caualier, ſauuez-moy, s'il vous plaiſt, des mains d'vn Mary furieux dont ie ſuis pourſuiuie. Sa jalouſie eſt incroyable, & paſſe dans ſes mouuemens tout ce qu'on peut imaginer. Il va juſques à vouloir que ie ſois, toûjours, voilée; & pour m'auoir trouuée le viſage vn peu découuert, il a mis l'épée à la main, & m'a reдüite à me jetter chez vous, pour vous demander voſtre apüy contre ſon injuſtice. Mais ie le voy paroiſtre. De grace, Seigneur Caualier, ſauuez-moy de ſa fureur.

D. PEDRE.

Entrez là-dedans, auec elle, & n'apréhendez rien.

SCENE XV.

Adraſte, D. Pedre.

D. PEDRE.

Hé quoy! Seigneur, c'eſt vous! Tant de jalouſie

pour vn François! Ie penſois qu'il n'y eût que nous, qui en fuſſions capables.

ADRASTE.

Les François excellent, toûjours, dans toutes les choſes qu'ils font, &, quand nous nous mélons d'eſtre jalous, nous le ſommes vingt fois plus qu'vn Sicilien. L'Infame croit auoir trouué, chez vous, vn aſſuré refuge : mais vous eſtes trop raiſonnable, pour blâmer mon reſſentiment. Laiſſez-moy, ie vous prie, la traitter comme elle merite.

D. PEDRE.

Ah! de grace, arreſtez; l'offenſe eſt trop petite, pour vn courroux ſi grand.

ADRASTE.

La grandeur d'vne telle offenſe, n'eſt pas dans l'importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſgreſſer les ordres qu'on nous donne; & ſur de pareilles matiéres, ce qui n'eſt qu'vne bagatelle, deuient fort criminel, lors qu'il eſt defendu.

D. PEDRE.

De la façon dont elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait, a eſté ſans deſſein; & ie vous prie, enfin, de vous remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoy! vous prenez ſon party, vous qui eſtes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes!

D. PEDRE.

Oüy, ie prens ſon party; & ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez voſtre colere, & vous vous reconciliërez tous deux. C'eſt vne grace que ie vous demande : & ie

la receuray comme vn eſſay de l'amitié que ie veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer; ie feray ce que vous voudrez.

SCENE XVI.

Climene, Adraſte, D. Pedre.

D. PEDRE.

Hola, venez; Vous n'auez qu'à me ſuiure, & i'ay fait voſtre paix. Vous ne pouuiez, iamais, mieux tomber que chez moy.

CLIMENE.

Ie vous ſuis obligée plus qu'on ne ſçauroit croire: mais ie m'en vais prendre mon Voile; ie n'ay garde, ſans luy, de paroiſtre à ſes yeux.

D. PEDRE.

La voicy qui s'en va venir; & ſon ame, ie vous aſſure, a paru toute réjoüye, lors que ie luy ay dit que i'auois racommodé tout.

SCENE XVII.

Iſidore ſous le Voile de Climene, Adraſte, D. Pedre.

D. PEDRE.

Puis que vous m'auez bien voulu donner voſtre reſ-

ſentiment, trouuez bon qu'en ce lieu ie vous faſſe toucher dans la main l'vn de l'autre ; & que tous deux ie vous coniure de viure, pour l'amour de moy, dans vne parfaite vnion.

ADRASTE.

Qüy, ie vous le promets, que, pour l'amour de vous, ie m'en vais, auec elle, viure le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez ſenſiblement, & i'en garderay la memoire.

ADRASTE.

Ie vous donne ma parole, Seigneur Dom Pedre, qu'à voſtre conſideration, ie m'en vay la traiter du mieux qu'il me ſera poſſible.

D. PEDRE.

C'eſt trop de grace que vous me faites : Il eſt bon de pacifier & d'adoucir, toûjours les choſes. Hola, Iſidore, venez.

SCENE XVIII.

Climene, D. Pedre.

D. PEDRE.

Comment ! que veut dire cela ?

CLIMENE *ſans Voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'vn Ialoux eſt vn Monſtre hay de tout le Monde ; & qu'il n'y a Perſonne qui ne ſoit rauy de luy nuire, n'y eut-il point d'autre intereſt : Que toutes les Serrures & les Verroux du Monde,

ne retiennent point les Perſonnes; & que c'eſt le cœur qu'il faut arreſter par la douceur & par la complaiſance: Qu'Iſidore eſt entre les mains du Caualier qu'elle aime, & que vous eſtes pris pour Dupe.

D. PEDRE.

Dom Pedre ſouffrira cette injure mortelle! Non, non, i'ay trop de cœur, & ie vais demander l'appüy de la Iuſtice, pour pouſſer le Perfide à bout. C'eſt icy le Logis d'vn Senateur. Hola?

SCENE XIX.

Le Senateur, D. Pedre.

LE SENATEVR.

Seruiteur, Seigneur Dom Pedre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Ie viens me plaindre à vous d'vn affront qu'on m'a fait.

LE SENATEVR.

I'ay fait vne Maſcarade la plus belle du Monde.

D. PEDRE.

Vn traître de François m'a joüé vne Piece.

LE SENATEVR.

Vous n'auez, dans voſtre vie, iamais rien veu de ſi beau.

D. PEDRE.

Il m'a enleué vne Fille que i'auois affranchie.

LE SENATEVR.

Ce ſont Gens vétus en Maures, qui danſent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez ſi c'eſt vne injure qui ſe doiue ſouffrir.

LE SENATEVR.

Les Habits merueilleux, & qui ſont faits exprés.

D. PEDRE.

Ie vous demande l'appüy de la Iuſtice contre cette action.

LE SENATEVR.

Ie veux que vous voyez cela; on la va répéter pour en donner vn diuertiſſement au Peuple.

D. PEDRE.

Comment! dequoy parlez-vous là ?

LE SENATEVR.

Ie parle de ma Maſcarade.

D. PEDRE.

Ie vous parle de mon Affaire.

LE SENATEVR.

Ie ne veux point, aujourd'huy, d'autres affaires que de plaiſirs. Allons, Meſſieurs, venez; voyons ſi cela ira bien.

D. PEDRE.

La peſte ſoit du Fou, auec ſa Maſcarade.

LE SENATEVR.

Diantre ſoit le Fâcheux, auecque ſon Affaire.

SCENE DERNIERE.

Pluſieurs Maures font vne Danſe entr'eux, par où finit la Comedie.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



